16e ANNÉE MAI 1948

LA VIE INTELLECTUELLE

LES ÉLECTIONS ITALIENNES
CHRISTIANUS

L'ÉCRITURE SAINTE
PAUL CLAUDEL

APOLOGIE DU LITTÉRALISME
JEAN STEINMANN

DANS LA PLÉNITUDE DE LA FOI
HENRI-I. MARROU

LES CATHOLIQUES EN POLOGNE
JEAN MÉRENS

LETTRE DE L'A.C.J.F. A CHRISTIANUS
RÉMY MONTAGNE

LES CHRÉTIENS DANS LA POLITIQUE
L'EXPÉRIENCE DU M.R.P.
JOSEPH HOURS

L'ÉCONOMIE FRANÇAISE PENDANT
LE PREMIER TRIMESTRE 1948
JACQUES DUMONTIER

RECONNAISSANCE DE L'ARCHIPEL JOYCE
MICHEL BUTOR

LES ÉDITIONS DU CERF-PARIS

LA VIE INTELLECTUELLE

Revue mensuelle

XVI[e] ANNÉE — MAI 1948 — N° 5

SOMMAIRE

CHRISTIANUS ... *Les élections italiennes* 1

Eglise et Chrétienté

PAUL CLAUDEL.. *L'Écriture sainte* 6
J. STEINMANN... *Apologie du littéralisme* 15
H.-I. MARROU.... *Dans la plénitude de la foi*..... 23
JEAN MERENS... *Les catholiques en Pologne*..... 33
R. MONTAGNE.... *Lettre de l'A.C.J.F. à Christianus*.. 45

• *Azimuths*, 50. — *Calendrier*, 59.

Peuples et Civilisations

JOSEPH HOURS. *Les chrétiens dans la politique. L'expérience du M.R.P.* 62
J. DUMONTIER... *L'économie française pendant le premier trimestre 1948* 78

• *Livres*, 95. — *En lisant les revues*, 96. — *Calendrier*, 101.

Culture

MICHEL BUTOR.. *Petite croisière préliminaire à une reconnaissance de l'archipel Joyce.* 104

• *Un livre*, par MAXIME CHASTAING, 136.
• *Théâtre*, par HENRI GOUHIER, 138.
• *Musique*, par JACQUES LONGCHAMPT, 140.
• *Perspectives sur le mouvement littéraire*, par MICHEL CARROUGES, 141.
• *Calendrier*, 143.

On trouvera à la troisième page de la couverture les conditions d'abonnement à la Revue.

Connaissant les préoccupations de l'ami qui m'interrogeait sur les élections italiennes, je pris un malin plaisir à lui révéler ma pensée d'abord par le côté qui devait le plus l'indisposer.

— J'avoue, déclarai-je, que leur résultat m'a satisfait.

— Mais comment, du point de vue chrétien, où vous entendez rester, porter pareil jugement? Ne peut-on agir avec l'espoir de débarrasser de son matérialisme athée l'apport indéniablement positif du communisme sur le plan économique et social?

— Que son apport en ces domaines soit positif ou non, je vous laisse le soin de le trancher, n'ayant pour cela nulle compétence. J'en reste, comme vous dites, à ce point de vue chrétien, et j'y reste si bien que même vous qui, tout en voulant les purifier de leur mauvaise métaphysique, acceptez cependant ses principes constructeurs, vous devriez, sans aucun paradoxe, vous réjouir plus que moi des élections italiennes.

Mettons, par hypothèse, que le régime que vous souhaitez soit bon et juste. Il n'est pas heureux qu'il aille trop vite. A vouloir trop se presser, il est acculé à la tyrannie. C'est à quoi nous assistons aujourd'hui. Joignez à cela que la révolution communiste a connu la malchance de commencer à s'instaurer chez un peuple généreux, certes, mais trop souvent passif. Celui-ci est, de plus, source d'un pouvoir gigantesque qui ôte tout espoir aux nations de moindre importance et plus indisciplinées, mais plus ingénieuses, d'apporter jamais contribution vivante et efficace à l'œuvre entreprise. La tyrannie est devenue effroyable.

En voulez-vous quelque signe? Point n'est besoin d'interroger les jeunes Alsaciens revenus des camps de Russie. En France même, vous en voyez les conséquences : lisez les journaux, les hebdomadaires, les revues du Parti. Vous ne tarderez pas à reconnaître l'ennui que répandent ceux-là

mêmes dont la plume était vivante au lendemain de la libération. Il n'a fallu que trois années et le Parti n'est pas au pouvoir.

Mais nous ne connaissons que l'ennui, atténué d'ailleurs par les décrets nous avertissant que Paulhan n'est plus « fondateur » des Lettres Françaises. *D'autres pays connaissent ce pouvoir; et, en dépit de bons apôtres, nous apprenons ce qui se passe en Yougoslavie, en Pologne, en Roumanie, en Tchécoslovaquie. Un de mes amis, à propos de l'Italie, faisait, au temps de la campagne électorale cette remarque : « Imaginez Gasperi vainqueur. Que se passera-t-il en Italie? Rien. Le travail continuera pour s'efforcer de faire vivre un pays aux ressources toujours faibles et encore appauvri par la guerre. Imaginez Togliatti vainqueur. Qu'apprenez-vous en très peu de temps? Que des milliers de personnes, des centaines de milliers ont été emprisonnées, d'autres déportées, d'autres disparues... » Le pays rentrera dans ce silence effrayant dont nous savons qu'il est mortel pour les âmes comme pour les corps.*

Étonnez-vous ensuite qu'un clergé tout près de son peuple mette celui-ci en garde contre le piège où il risque de tomber? Le clergé agit différemment chez nous, mais il est difficile de juger d'un pays dont nous ne pouvons connaître les exactes situations concrètes. Ajoutez qu'un des défauts les moins contestables de ceux qui veulent triompher en brûlant les étapes est l'art de camoufler la vérité dont use une propagande soucieuse seulement de rallier les suffrages. Rappelez-vous, aux premières élections qui suivirent chez nous la libération, les équivoques des Fronts nationaux et autres groupements. « Patriotique, républicaine et antifasciste », disait l'affiche de certaines listes électorales pour lesquelles je ne suis pas bien sûr que même un grand nombre de bonnes Sœurs n'aient pas voté, tout heureuses d'y reconnaître leurs idées. C'était leur droit, à coup sûr, de choisir des candidats à leur gré, mais il fallait précisément que l'on pût choisir en connaissance de cause. Peut-on blâmer ceux qui ont fait à ce sujet quelque lumière?

Or le mensonge n'est pas un des moindres maux qui menacent ceux qui veulent aller trop vite. Je vous le répète, même dans votre hypothèse, le communisme veut aller trop vite. Avant même de nous prononcer sur ses réformes économiques et sa méthode d'analyse, nous devrions être d'accord pour ralentir ses progrès et lui permettre de se débarrasser de ses « ornements » étrangers avant d'apporter à notre Occident ses « bienfaits ».

*
* *

— *Aussi vous réjouissez-vous* sans réserves *des résultats italiens.*

— « *Réserves* » *n'est peut-être pas le mot que j'emploierais. Je voudrais que les chrétiens soient attentifs,* « *sur leurs gardes* », *oserai-je dire.*

Parce que nous nous efforçons d'abord de parler un langage chrétien, je crois qu'il faudrait voir l'immense danger qu'il y aurait à identifier, en Occident, démocratie chrétienne et christianisme. L'Église, si soucieuse de son indépendance, ne tarderait pas à nous alerter si nous en venions à pareille confusion. Que ne serait pas celle-ci si, dans tous nos pays, au plan intérieur, la lutte contre le communisme revêtait uniformément le visage de la démocratie chrétienne? Mais, au plan international, si, dans la lutte qui oppose les deux géants, des groupements politiques arborant partout le qualificatif de chrétiens se trouvaient également partout les alliés naturels du capitalisme américain, le mal ne serait pas moins grand.

Il faut continuer à demander la distinction des objectifs : politique et religieux. Il peut y avoir l'apparence d'une ingratitude vis-à-vis de ceux qui ne sont souvent entrés dans la lutte politique que poussés par le souci de servir leurs convictions les plus profondes, mais ils doivent comprendre que c'est les servir eux-mêmes que de maintenir la transcendance de la Foi vis-à-vis de leurs activités et de leurs groupements. Nous n'en sommes pas maîtres : la Foi chrétienne s'adresse à tous, et nous avons encore dans les oreilles le cri d'alarme et d'indignation de Pie XI : « *Le plus grand scandale du siècle est que l'Église a perdu la masse ouvrière.* »

Or, que nous le voulions ou non, le mouvement communiste représente encore pour un grand nombre d'ouvriers de chez nous le groupement qui a le mieux pris en main leurs intérêts de travailleurs. Ont-ils tort? Ont-ils raison? Ne devraient-ils pas être alertés, comme le sont déjà certains, sur la tyrannie effroyable que ferait peser sur eux le succès du parti auquel ils adhèrent? Il se peut. Mais ce n'est pas à qui vient leur apporter le message de l'Évangile à prendre part à la lutte sur le plan politique. Soyons reconnaissants à l'Esprit-Saint, qui a fait lever sur notre terre de France cette légion de prêtres ouvriers, à la hiérarchie de l'Église qui les a confirmés dans leur apostolat, et leur a demandé de ne prêcher que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié, se faisant

tout à tous, ouvrier avec les ouvriers, épousant leurs espoirs et leurs craintes, et refusant de perdre leur temps à des luttes qui ne sont pas de leur mission.

Cet éloge que décernait mon ami au parti de Gasperi : « S'il triomphe, il ne se passera rien », est-il en tout point un éloge? Espérons au contraire qu'il se passera quelque chose, et que, pour prendre un exemple, les réformes agraires tant attendues (depuis les Gracques...) seront enfin réalisées, et d'autres avec elles... Mais imaginez qu' « il ne se passe rien », que la liberté une fois de plus se défende et ne poursuive pas sa conquête, quelle ne devrait pas être notre déception! Car c'est une lourde erreur de ne pas voir la nécessité d'une continuelle libération, de se refuser à faire de cette liberté le lot de quelques privilégiés, de ne pas reconnaître dans les problèmes économiques le premier objet des études, des efforts pour que la liberté devienne le bien de tous.

Pire folie encore, il est vrai, celle qui arrache Dieu du cœur de l'homme; car la liberté en est du même coup chassée. C'est ici que le chrétien, qui veut agir comme tel, doit mener le combat contre le marxisme. Il doit tout à la fois empêcher celui-ci d'insérer dans le monde et dans la vie de l'homme les conséquences de son matérialisme athée et attester par son attitude vis-à-vis des réalités de cette terre que l'Église n'est pas une phase, un mouvement de déroulement de l'histoire, mais l'affirmation de la transcendance de Dieu.

Pour le chrétien cette époque dramatique est une immense époque. Les Béatitudes sont devenues son pain quotidien. Il voit menacé ce qui lui est le plus cher : conditions de vie, cités, pays, civilisation. Comme on comprendrait qu'il courût au secours de ces réalités sacrées dont il a tant reçu! Mais s'il prétend être porteur du message chrétien, s'il a avant tout l'angoisse que demain le Fils de l'Homme ne retrouve plus la foi dans le monde, s'il redoute qu'à s'alourdir de soucis humains, une humanité assoiffée de bonheur et aussi d'idéal, assoiffée de Dieu qu'elle ne connaît plus, en vienne à confondre la croix du Christ avec des réalités humaines qui lui sont étrangères, ne doit-il pas se refuser à connaître aucune autre vérité que Jésus-Christ?

C'est pourquoi les élections italiennes peuvent être un épisode heureux dans l'histoire du monde, elle ne peuvent être un événement essentiel pour qui veut être témoin de la Croix et de la Résurrection.

CHRISTIANUS.

ÉGLISE ET CHRÉTIENTÉ

PAUL CLAUDEL. *L'Écriture Sainte.*

JEAN STEINMANN. *Apologie du Littéralisme.*

HENRI-I. MARROU. *Dans la Plénitude de la Foi. premier trimestre 1948.*

On revient de plus en plus à la lecture de la Bible. Nous ne dirons jamais assez quelle en est notre joie, car l'intelligence chrétienne a besoin — et plus que jamais en notre temps peut-être — de ce contact vivant avec la Parole de Dieu.

Dans cette rencontre avec le texte sacré, l'attitude des esprits est différente, variant selon les tempéraments et aussi selon les vocations. Remettant à une autre fois un exposé d'ensemble des récentes acquisitions en exégèse et dans la connaissance de la Bible, nous avons voulu donner la parole à des représentants autorisés des différentes tendances. La première note est de Paul Claudel auquel notre génération est pour une si grande part redevable d'avoir retrouvé le goût du texte sacré. On ne dira pas assez combien son puissant génie nous a aidés à ne pas nous arrêter au détail, pour remonter sans cesse à l'ensemble et à ce tête-à-tête avec le premier auteur de l'Écriture : Dieu lui-même. Disons-le cependant en toute franchise (et il le sait bien lui-même), nous ne le suivons pas complètement dans son mépris du sens littéral ni dans la rudesse avec laquelle il s'exprime sur la déchirure de la Réforme, dont nous croyons souffrir autant que lui. En dépit de ces divergences nous lui sommes reconnaissants de faire entendre sa voix.

JEAN MÉRENS. *Les Catholiques en Pologne.*

Plusieurs sont allés en Pologne qui n'ont peut-être pas bien vu ce qui s'y faisait. Il était utile que quelqu'un d'averti nous mît exactement au courant.

RÉMY MONTAGNE. *Lettre de l'A.C.J.F. à Christianus.*

On n'a pas oublié le rapport présenté par Rémond au Conseil Fédéral de l'A.C.J.F. et publié dans le numéro de février. Christianus l'avait fait précéder de quelques réflexions dans son Billet. Le tout a suscité quelques remous à l'occasion desquels l'A.C.J.F. nous a adressé la lettre que nous sommes heureux de publier.

L'ECRITURE SAINTE

Allocution aux étudiants des Sciences Politiques

Le Livre des Rois nous rapporte que David, parvenu à l'âge le plus avancé, en vue de récupérer cette chaleur vitale dont il ne trouvait plus en lui-même qu'une source insuffisante, s'était procuré, pour partager sa couche, une jeune vierge, dont le nom hébreu, Abisag, est traduit selon les commentateurs par *Surabondance du père* ou *Rugissement*. Et moi aussi, dont les années égalent ou surpassent en nombre celles de cet ancêtre du Christ, j'ai fait la connaissance sur mes vieux jours d'une vierge dont la beauté dépasse de beaucoup celle de la pauvre Abisag et dont la jeunesse est incomparable, puisqu'elle est celle de l'Éternité. Je veux parler de l'Écriture Sainte. C'est en elle que nous trouvons la *surabondance du père*, et quant à son *rugissement*, qui domine tous les bruits de la terre, c'est le verbe de la grande mer elle-même que le plus humble caillou suffit à rendre vocale. Cette ferveur vivifiante et profonde dont elle a le secret, c'est celle qui pénétrait sur le chemin d'Emmaüs Cléophas et son compagnon, tandis que le Seigneur lui-même, nous dit l'Évangile de saint Luc, leur ouvrait le texte sacré. Et nul doute qu'il ne joignit à ses explications cette exhortation sublime que nous trouvons au chapitre IV du Livre des Proverbes :

Possède la sagesse! possède l'intelligence! sois attentif et ne te laisse pas distraire des paroles de ma bouche! Ne la quitte pas, et, elle, compte que sa main ne te lâchera pas non plus. Aime-la, garde-la par cœur, et elle à son tour te gardera. Commencement de la Sagesse : possède la Sagesse. En toute possession tienne exerce l'intelligence. Circonviens-la et elle t'exaltera. Honore-la et elle t'embrassera, afin qu'elle donne à ta tête une couronne de grâces, il y aura à ta tête et à ton cœur une couronne de délices qui te protégera.

Cet enivrement de l'Écriture, la force de ce vin mystérieux que la Fiancée du Cantique fait boire à ses amants, — *venez*, dit-elle, *et enivrez-vous, mes bien-aimés*, — les premiers siècles du christianisme qui, repus des électuaires à la fois amers et fades de la littérature païenne, mettaient pour la première fois la lèvre à cette coupe sacrée, nous en apportent le témoignage. Des gens s'enfuyaient dans le désert où ils ne faisaient jour et nuit que réciter les psaumes. Des foules immenses se pressaient autour d'Origène et de ses émules dont les homélies ne sont qu'une paraphrase de la leçon d'Emmaüs. Pendant quinze siècles, toute la pensée, tout l'art, toute la littérature chrétienne n'ont été qu'une méditation intelligente et passionnée du Livre inépuisable. Plus tard encore, nous voyons Bossuet recevoir d'une Bible découverte chez son oncle le coup de foudre et le coup de soleil qui décide de sa vocation. Et il est inutile de vous parler de Pascal et de ces interprétations mystiques de l'Écriture, tout à fait conformes à l'esprit des anciens Pères, qui forment à mon avis la partie la plus intéressante des *Pensées*.

Mais la Bible, me direz-vous, est une collection de documents hétéroclites, appartenant à tous les genres littéraires connus, histoire, poëmes lyriques, traités philosophiques, roman, et jusqu'à un essai de drame, répartis depuis des temps semi-fabuleux jusqu'aux premiers jours de notre ère : comment donc pouvez-vous la concrétiser figurativement non pas seulement en un corps, mais en une personne ?

Je répondrai par une constatation que sont bien obligés de faire les étudiants assidus de ce prodigieux ouvrage : c'est que précisément la Bible n'est pas un amas de documents hétéroclites, c'est un édifice composé de matériaux intelligents, ou plutôt c'est un être vivant que nous voyons croître et se développer sous nos yeux, comme le gland qui sait dès le commencement qu'il sera un chêne, et qu'il ne peut pas devenir autre chose inexorablement qu'un chêne. Partout, à travers des truchements divers, des langages divers, des formes diverses, des occasions diverses, nous retrouvons le même auteur qui a à nous parler de la même chose, conscient du même trésor et usager du même répertoire

Cet auteur, nous autres, fidèles catholiques, nous le savons, c'est l'Esprit-Saint. Quel n'est pas notre éblouissant, notre prodigieux privilège, de posséder, resserré entre les pages d'un livre, cet Esprit-Saint dont il est dit qu'il est capable de *nous suggérer toutes choses* ! Avec quelle foi, avec quel respect, avec quelle ferveur, ne devons-nous pas l'interroger! Ce n'est pas seulement un conseil, c'est un commandement qui nous est donné. *Scrutez les Écritures*, nous dit le Sauveur. Il ne s'agit pas seulement d'un coup d'œil rapide, il s'agit d'une étude passionnée pour laquelle nous n'avons pas trop de toutes les ressources, je ne dis pas seulement de notre propre esprit et de notre propre cœur, ce serait peu de chose, mais de celles que toute l'Église développe majestueusement pour nous dans sa doctrine et dans sa liturgie. *Interroge les animaux*, nous dit le Livre de Job. Quels animaux? Eh bien! les Quatre Animaux qui président à l'immense évangile constitué par ces deux Testaments qui ne font qu'un seul message. Les Quatre Animaux qui sont le Bœuf, le Lion, l'Aigle et l'Ange.

Mais il n'est pas juste de dire que nous interrogeons l'Écriture. Il serait plus exact de reconnaître que c'est l'Écriture qui nous interroge, et qui trouve pour chacun de nous, à travers tous les temps et toutes les générations, la question appropriée. A la fin de ce papier extraordinaire qu'on appelle le Livre de Job, quand nous voyons l'Éternel, comme poussé à bout par les vociférations de l'homme de Hus, prendre la parole à son tour, ce n'est pas pour répondre, c'est pour interroger. « Je t'interrogerai, dit-il, et tu me répondras. »

Où étais-tu quand je posais les fondations de la terre? Dis-le-moi si tu as intelligence. Qui en a réglé les mesures? Qui a tendu sur elle le cordeau? Sur quoi les bases en ont-elles été affermies? Qui en a déposé la pierre angulaire? Quand me louaient tous ensemble les astres du matin et que les fils de Dieu étaient transportés de joie!

Est-ce nous-mêmes que le Seigneur interroge en ces termes extraordinaires? Est-ce nous-mêmes que l'Esprit-Saint, dans l'Écriture, interroge? Ou plutôt n'est-ce pas quelque chose plus ancien que nous-mêmes, quelque chose qui est au principe, au commencement de nous-mêmes, quelque chose dont il est question dans l'Évangile de saint Jean, quand le

Seigneur à qui on demande : *Qui il est ?* répond : *le Principe qui vous parle.* Le Principe qui vous parle et le Principe qui est capable de parler en vous. Cela d'inconnu en nous qui n'est capable qu'à la juste question de donner la juste réponse. Cela d'inconnu en nous qui n'est capable de « sortir » qu'à l'ordre de son Créateur. *Lazare, veni foras!*

Voilà ce que l'Écriture Sainte devrait être pour tous les chrétiens et voilà l'immense bénéfice qu'ils en retireraient si, comme leurs pères, ils continuaient à la lire avec un cœur simple et avec une intention droite. Mais, hélas! une épouvantable catastrophe s'est produite dans l'histoire de l'Église qui s'appelle le protestantisme et que je ne puis comparer qu'à cet affreux épisode du Livre des Juges qui est celui du Lévite d'Ephraïm. Ce lévite qui revient de Bethléem avec son épouse et qui se voit obligé pendant toute une nuit de la livrer au rut bestial des citoyens de Gabaa. Au matin, il la retrouve sur le seuil de sa porte, *sparsis manibus.* Elle est morte, les bras étendus. Non, l'Écriture n'est pas morte, mais l'Église dans sa sagesse et dans sa prudence a jugé nécessaire pendant les derniers siècles qui viennent de s'écouler de ne pas l'exposer à ces curiosités ignorantes ou perverses. Elle a été obligée de se consacrer presque exclusivement à un travail purement apologétique, la charge pieuse de défendre contre les animaux de proie — et ici nous revient en mémoire le vers de Virgile :

Obscoenique canes importunaeque volucres,

cette forme insultée. Je pousserai mon exégèse plus loin. Le texte sacré nous raconte que le Lévite découpe le cadavre de son épouse en morceaux, en douze morceaux qu'il partage dans un esprit de sommation solennelle aux douze tribus d'Israël. Ces morceaux ce sont les enseignements divers, les dévotions particulières, qui constituaient les membres et les organes du beau corps primitif et qui sont autant d'invitations, à nous adressées, de reconstituer l'unité.

Ah ! que ma main droite se dessèche et que ma langue s'attache à mon palais,

dira plus tard le psalmiste,

si jamais mon cœur s'oublie de toi, Jérusalem !

Ce ne sont plus des extraits aujourd'hui, ce ne sont plus des fragments dont nous avons besoin, c'est le document original, c'est le cadavre épars, à qui nous demandons, comme le prophète Ézéchiel, de redevenir une personne vivante dans le rapprochement de ses jointures. Il ne nous faut pas moins pour redevenir tout entiers que ce Verbe redevenu tout entier, que ce Verbe qui tout entier et des pieds jusqu'à la tête sans qu'il y manque rien est redevenu parole. Je veux dire redevenu son, redevenu signification, redevenu, comme dit saint Paul, mission, épître, invitation générale adressée à ce qu'il y a au fond de nous de plus particulier. C'est alors que nous comprendrons, que nous nous approprierons l'insistance passionnée du grand psaume CXVIII, par où le roi David, dans la répétition infatigable de ses cent soixante-seize versets, demande à Dieu de lui bourrer le cœur et l'intelligence, de lui remplir les yeux, les oreilles et tous les sens, de ces « commandements », de ces représentations, de cette Écriture qui n'est pas seulement un goût passager sur la langue, mais substance, moyen précis et force vivifiante.

Telle devrait être, mais telle n'est pas aujourd'hui, il faut bien le reconnaître, la position spirituelle de la plupart des chrétiens. Leur respect pour l'Écriture est sans bornes, mais ce respect se manifeste surtout par l'éloignement. La plupart ne l'ont même pas lue, je ne parle pas de l'Ancien Testament, réservé aux spécialistes, ni même du Nouveau, mais des Évangiles eux-mêmes. Et parmi les rares champions qui se sont hasardés à y jeter un coup d'œil, combien se doutent que ce monument admirable ne forme pas un phénomène isolé, mais qu'il se rattache, d'une part, à tout un ensemble de substructions en profondeur, et, d'autre part, qu'il élève à travers le temps pour tous les siècles une couronne éblouissante d'élucidations que domine et consomme, du haut de cette région où il n'y a plus de temps, ce joyau suprême qu'on appelle l'Apocalypse.

Quel outrage à Dieu, mais surtout quel détriment pour les âmes, pour les intelligences, et pour ce qu'on appelle aujourd'hui la culture! et quelle responsabilité pour ceux qui ont la charge de cette source vivifiante, de ces eaux de Bethléem dont la saveur et la vertu ne sont comparables à aucune autre! Que de science, que d'industrie, que de

labeur dépensés à éplucher les moindres détails, grammaticaux ou syntactiques, du texte sacré, à ne nous faire grâce d'aucun renseignement historique, géographique, archéologique, d'aucune hypothèse de circonstance ou de date, quel scrupule à tenir compte des fantaisies du premier chien coiffé venu, à condition que ce soit le mortier d'un docteur de Berlin ou de Chicago, sans autre résultat que nous inspirer le dégoût ou, pire encore, un scepticisme à quoi il n'est pas toujours possible de faire sa part! J'ai reçu à ce sujet des confidences non seulement navrantes, mais positivement horrifiantes.

Et cependant c'est une tradition, consubstantielle, si je peux dire, à son message lui-même, que l'Écriture n'a pas été écrite pour notre information scientifique ou pour la satisfaction de notre curiosité. Œuvre de Dieu, elle n'est pas là, dans tout le détail de son intégralité, pour autre chose que pour nous parler de Dieu. Les rabbins, à ce sujet, ne tiennent pas un autre langage que les Pères de l'Église. Écoutons à ce sujet le rabbi Eléazar, fils du fameux Siméon Bar Jochaï :

Maudit soit l'esprit de celui qui prétend que les récits de l'Écriture n'ont d'autre signification que leur sens littéral! Car, s'il en était ainsi, l'Écriture ne serait pas la loi de vérité, la loi sainte, la loi céleste. Même un roi en chair et en os considérerait au-dessous de sa dignité de dire des choses banales et, à plus forte raison, de les écrire. Est-ce que le Roi suprême, le Saint, béni soit-il, n'a pas trouvé des choses plus saintes pour former sa loi que de réunir de simples récits, tels que l'histoire d'Esaü, de Laban, de l'âne de Balaam, de Balak et de Zamrî? Ce n'est donc pas pour ces narrations que l'Écriture porte le nom de vérité, loi parfaite, loi de témoignage, loi plus précieuse que l'or et les aromates. Mais chaque parole de l'Écriture cache un mystère [1].

Et de même, suivant les traces de saint Paul, Origène, au IIe siècle de notre ère :

Si parfois, en lisant l'Écriture, vous rencontrez un passage difficile, n'en accusez que vous-même et ne désespérez pas de découvrir le véritable sens, afin que se réalise ce qui est écrit : *Celui qui croit*

1. Ce texte est emprunté au Zohar, dont la date paraît récente (XIIIe siècle), quoique, de l'avis de spécialistes comme Paul Vulliaud, il utilise des documents antiques. Le fameux rabbin Reb Aqiba exprime des opinions analogues.

ne sera pas confondu[2]. Croyez d'abord et vous trouverez un grand et saint profit caché sous ce scandale apparent. S'il nous est commandé de ne pas proférer une parole oiseuse dont nous devrons rendre compte au jour du Jugement, que faut-il penser des prophètes, sinon que toute parole sortie de leurs lèvres a son efficacité? Car je tiens pour certain que toutes les lettres écrites des paroles divines[3] sont efficaces, qu'il n'y a pas un iota, pas un accent de la Sainte Écriture qui n'ait sa valeur particulière pour ceux qui admettent et connaissent leur vertu. De même que les herbes des champs ont chacune leur propriété, soit pour la santé du corps, soit pour tout autre besoin, et que cependant tous ne savent pas à quoi telle herbe est utile, mais ceux-là seulement qui l'ont appris et qui, versés dans la connaissance des plantes, savent comment il faut cueillir, de quelle manière il faut préparer, à quel endroit du corps il faut placer cette herbe pour qu'elle profite à celui qui l'emploie : de même l'homme saint et spirituel sait choisir dans les saintes lettres chaque iota, chaque élément : il connaît la vertu de chaque terme et sait que dans l'Écriture *rien n'est superflu*.

Et après et par-dessus Origène, quinze siècles d'exégèse et de littérature patristique, tout l'art, toute la pensée, toute la liturgie, toute la prière de l'Église catholique.

Et maintenant, du haut de chaires chrétiennes, nous avons la douleur d'entendre des voix autorisées taxer cet effort immense, vénérable et salutaire d'*arbitraire*, comme si l'arbitraire n'était pas la marque précisément de cette littérature criticiste qui ne repose la plupart du temps que sur la fantaisie et la vanité!

Et, à ce sujet, laissez-moi exprimer le regret que la seule traduction française de la Bible commode et pratique soit celle de Crampon, qui ne diffère pas notablement des bibles protestantes dont l'usage cependant n'est, je crois, permis aux catholiques que moyennant une permission spéciale. Elle se donne comme faite sur les textes originaux. Mais qu'est-ce donc que ces textes originaux? Le plus anciennement daté, le *Codex Babylonicus Petropolitanus*, ne remonte qu'à l'an 918 *après* Jésus-Christ, c'est-à-dire qu'il est bien postérieur à Charlemagne. Écoutons à ce sujet un protestant, M. Arthur Samuel Deake, professeur d'exégèse biblique à l'Université de Manchester :

2. Pascal, *Pensées*.
3. Se rappeler la *Tau* d'Ezéchiel et l'*Alpha* et l'*Omega* de l'Apocalypse.

Tous nos manuscrits représentent un seul et même texte, le Massorétique. Lequel a été établi par une équipe spéciale de savants qualifiés, dont le but était non pas seulement de préserver et de transmettre le texte à seuls vocables-consonnes qui leur avait été livré, mais encore à en assurer la prononciation correcte. A cet effet, ils eurent à imaginer tout un système de points-voyelles et d'accents.

... Il est certain que, avant le second siècle avant Jésus-Christ, les différents manuscrits de l'Ancien Testament différaient très sensiblement l'un de l'autre; preuve suffisante nous en est fournie par le Pentateuque samaritain et les traductions, plus spécialement celle des Septante. Les indications ne manquent pas dans le texte hébreu lui-même que dans les temps anciens le texte fut traité avec une considérable liberté.

... Les anciennes traductions, spécialement celle des Septante, montrent fréquemment des variations par rapport à l'hébreu qui non seulement sont intrinsèquement plus probables, mais qui souvent expliquent les difficultés présentées par le texte massorétique. Notre estimation de la valeur de ces lectures variantes est considérablement relevée quand nous considérons que les manuscrits sur lesquels ces traductions sont basées sont plus vieux de plusieurs siècles que ceux d'où le texte massorétique a été tiré : le texte qu'elles présupposent a donc un titre non médiocre à se voir considérer comme un témoin important de l'hébreu original.

Or, si on le compare aux textes jusqu'ici uniquement approuvés par l'Église, aux points de vue non seulement de la valeur littéraire et poétique, mais de ce que j'appellerai le potentiel religieux et la richesse doctrinale, le texte massorétique se montre tellement inférieur qu'on se demande s'il ne faut pas y voir un véritable parti pris. Avec effarement, nous voyons disparaître des textes messianiques fondamentaux comme le *Tecum principium* du psaume CIX que nous avions toujours été habitués à vénérer. La traduction Crampon se borne à renvoyer au bas de la page, où la plupart des lecteurs n'iront pas la rechercher, la version des Septante qui, la plupart du temps, est celle de la Vulgate. Pourquoi les Massorètes, dont l'ouvrage date de l'an 900 après Jésus-Christ, auraient-ils plus d'autorité que les scribes alexandrins dont le travail est bien antérieur à l'ère chrétienne? Pourquoi s'adresse-t-on à eux pour établir le canon populaire des textes sur lesquels s'appuie notre foi? Je ne crois pas exagérer en disant que ce succès provient de la timidité, de l'étroitesse et de la sécheresse d'esprit et de cœur de la plupart des spécialistes qui ont à s'occuper de la Bible, et dont la misérable jugeotte est effrayée par tant de

sublimité parfois ardue. Quelle tristesse de les voir partout recommencer à leur manière le travail de saint Jean-Baptiste et s'acharner, au prix d'une fatigue improbe, à transformer les aspérités en platitudes! L'interprétation actuelle des Écritures par beaucoup d'interprètes catholiques me rappelle le mot de Jules Renard : « Ils ont mis tant d'eau dans leur vin qu'il n'y a plus de vin. »

Je n'hésite donc pas à recommander à tous les vrais amants de l'éternelle Sunamite de laisser de côté Crampon, et si le latin, pourtant bien accueillant de la Vulgate, les rebute, de s'adresser plutôt à n'importe laquelle de nos versions françaises traditionnelles.

C'est alors que cette vierge mystique, que le premier verset du Cantique nous montre éveillée par le baiser de la grâce, dans la recherche qu'elle ne cesse de poursuivre à travers les rues et les carrefours de la cité, n'aura plus à demander aux gardiens bourrus de la circulation ce qu'ils ont fait de Celui que son cœur aime, et où c'est qu'ils l'ont mis, l'ayant enlevé. Elle le trouvera, elle l'amènera par la main dans la maison de sa mère, elle partagera avec lui une certaine coupe, et, de son côté, il l'instruira, et il lui apprendra qui elle est, car elle l'ignore. Et qui sait si, à la fin, cette heureuse créature ne s'entendra pas inviter par son guide à monter avec lui, plus haut, sur cette montagne de blancheur qui est le Liban. « Viens! », en effet, lisons-nous dans le Cantique, « mon unique, mon épouse! Viens, et tu seras couronnée. » De quelle couronne s'agit-il? Non pas d'un cercle étroit, fût-il d'or, à la mesure de nos tempes, mais de cet immense horizon tout autour de nous que l'altitude nous permet de conquérir, l'horizon catholique qui est fait de tout le ciel et de toute la terre!

PAUL CLAUDEL.

APOLOGIE DU LITTERALISME

Aujourd'hui, comme au temps des Pères, deux partis se sont formés dans l'Église qu'oppose leur interprétation de la Bible : celui des allégoristes, qui préconisent une exégèse symboliste et spirituelle, et celui des littéralistes, qui défendent une interprétation strictement historique. Les premiers traitent leurs adversaires de dépeceurs de textes, de mauvais élèves de la critique allemande. En revanche, les littéralistes affirment que la méthode historique a permis de rénover de fond en comble la connaissance de la Bible.

Avant toute discussion, il faut préciser quelques points.

Littéralistes et allégoristes sont d'accord pour admettre comme base de leur travail non les traductions, mais le texte original hébreu et araméen pour l'Ancien Testament, grec pour le Nouveau. L'autorité de l'Église l'a rappelé : ce texte est seul directement inspiré.

Pour l'Ancien Testament, cet original coïncide-t-il avec le texte hébreu massorétique? Substantiellement, oui. Accidentellement, non. Pour deux à cinq pour cent du texte environ, d'excellentes variantes proposées par les versions invitent les critiques à corriger l'hébreu d'après le grec des Septante. Il n'est personne aujourd'hui qui garde un respect superstitieux de la Massore. Celle-ci, néanmoins, reste la base indispensable de toute lecture sérieuse. Saint Jérôme eût été stupéfait d'apprendre qu'on pourrait préférer sa version à l'hébreu. Pourquoi, grand Dieu! aurait-il passé sa vie à corriger les fautes de la vieille Italique? Aurait-il essayé — sans y parvenir toujours — de faire la chasse aux pieuses élucubrations de scribes irresponsables, prenant indûment la place du verbe inspiré?

De plus, toute poésie est, par essence, intraduisible. Or, l'Ancien Testament est poétique à peu près d'un bout à l'autre et dans ses textes de prose presque autant que dans

ses vers. Seule, la langue originale permet de goûter les savoureux calembours de la Genèse, la précision juridique des lois, la plénitude des vers d'Isaïe ou de Job, leur qualité poétique, ce rythme qui, chez les poètes, précède et appelle les images, enfin toutes les intraduisibles nuances de l'original. Un Français aurait-il l'idée de préférer lire Racine ou Rimbaud en allemand?

Tout le monde semble aussi d'accord pour appliquer à la Bible la distinction des genres littéraires. Une œuvre écrite suppose des conventions littéraires. Chez nous, par exemple, celles du roman, de la tragédie, de la biographie romancée, de la poésie lyrique. Celles des anciens Hébreux étaient assez différentes. Pour les connaître et éviter des contresens, il faut recourir à la géographie, à l'archéologie, à l'histoire, à la critique, à la linguistique. Saint Jérôme y a passé sa vie. Il a pris les leçons d'un rabbin, vécu en Palestine.

De nos jours, la découverte de la littérature des Égyptiens et des Babyloniens nous a appris que le domaine de la parabole, en particulier, était plus étendu dans l'Ancien Testament qu'on ne le soupçonnait il y a un siècle.

Pour mener à bien cette double tâche de restituer le texte original des Écritures et d'en éclairer le sens littéral, un énorme et admirable travail a été accompli en cinquante ans. L'œuvre du P. Lagrange, de ses disciples et de tant de savants étrangers, mérite la reconnaissance et l'admiration respectueuse de tous les catholiques.

*
* *

Mais il faut bien reconnaître que, en gros, les partisans de la méthode historique en sont restés là. Ils ont tenté de corriger chaque texte biblique, de le dater, de le situer dans le développement de la révélation. Ils se sont conduits un peu comme les paléontologistes d'une Bible qui ne leur servait plus que de prétexte à de savants commentaires.

Les moins bons de ces exégètes ont limité leur horizon à la linguistique. Pour eux, la parole divine se réduit à son vêtement hébreu. Ils traitent Isaïe ou les Psaumes comme de mauvais répétiteurs de troisième traitent le latin de

Virgile ou d'Horace. Ils ne gardent plus d'attention que pour les formes grammaticales de l'hébreu, avec une prédilection gourmande pour les verbes *aïn waw* et la recherche des racines inusitées. Que de prêtres frottés à l'hébreu ont gardé un souvenir accablant de cette langue admirable dont on n'a su à vingt ans que leur rabâcher les éléments les plus arides, sans jamais leur faire entrevoir ce qu'elle exprime de magie poétique et de grâce religieuse.

Autre paralysie : l'importance exagérée donnée au travail critique empêche d'en arriver au sens profond du texte ou de comprendre celui-ci autrement que comme un matériau en vue d'une connaissance strictement historique du passé. On a presque cessé d'enseigner dans les séminaires aux élèves des cours d'Écriture Sainte ce que contient la Bible. Les professeurs criblent les oreilles de leurs disciples de noms de savants anglais et allemands, les assomment de références érudites, passent des années à exposer ou réfuter des thèses contradictoires et donnent l'impression de se livrer à un immense travail de Sisyphe. Ils imitent ces « Sorbonagres » tenants de la critique des sources qui rougiraient d'étudier cent vers de Racine sans avoir dressé une bibliographie de trois cents volumes, lu les plus obscurs poétereaux du XVII^e^ siècle et noyé le génie dans le fatras des détails de l'érudition. Que d'exégètes commettent, à propos des auteurs de la Bible, cette faute que Péguy reprochait à Taine à propos de Racine : « Attribuer, limiter Racine au seul XVII^e^ siècle, enfermer Racine dans le siècle de Louis XIV, quand, aujourd'hui, ayant pris toute la reculée nécessaire, nous savons qu'il est une des colonnes de l'humanité éternelle, quelle inintelligence et quelle hérésie, quelle grossièreté, quelle présomption, au fond quelle ignorance ! » (*Zangwill.*) Bien des commentateurs littéralistes des Prophètes et des Évangiles peuvent faire leur *mea culpa.*

*
* *

La résurrection contemporaine de l'allégorisme a été provoquée par le manque d'air, d'espace et d'horizon des littéralistes, par leur culte des détails insignifiants, cet amour

immodéré des thèses pédantes, cette myopie spirituelle. Les allégoristes protestent avec raison contre ce jeu de massacre. La plupart d'entre eux, partisans des bonnes règles critiques, se montrent respectueux du texte original, seul inspiré. Ils commencent par en chercher le sens littéral, mais vite prennent la tangente. L'histoire ancienne d'Israël, les rites du Temple, les premiers germes du messianisme sont, à leur avis, dénués d'intérêt religieux. Pour leur en donner, ils expliquent l'Ancien Testament par le Nouveau et le Nouveau par l'Église. Pour eux, les personnages et les événements de l'Ancien Testament forment un vaste recueil de figures allégoriques. Le récit iahviste de la création est une image des rapports du Christ et de l'Église, le déluge ou l'épopée de Josué préfigure la grâce et la rédemption, etc. En poète symboliste, Dieu aurait commencé par développer la révélation en métaphores vivantes et l'aurait fait jouer par un peuple qui n'y comprenait rien.

Que certains Pères de l'Église aient allégorisé, on le comprend. Héritiers de Philon, les Alexandrins étaient rompus à cette forme de pensée. Les allégories d'Origène, d'Ambroise, d'Augustin nous dispensent un précieux enseignement dogmatique et moral. Ces Pères sont les témoins non du sens obvie de l'Écriture, mais de ce que l'Église ancienne greffait sur l'Écriture. Car d'autres Pères de l'Église, Diodore de Tarse, Théodore de Mopsueste, Jean Chrysostome, Adrien, saint Isidore de Péluse, sont opposés à l'allégorisme et s'en tiennent résolument à un littéralisme strict.

De même, l'interprétation allégorique de la Tora, des Prophètes et des Psaumes, telle qu'on la trouve dans le Nouveau Testament, s'explique *comme un genre littéraire particulier*. Quand Jésus, à propos du psaume cx, saint Paul dans l'Épître aux Galates, s'écartent du sens littéral, ils font leur une méthode d'exégèse rabbinique comme lorsqu'ils usent de la parabole ou de la diatribe. Et c'est en vue de nous donner un enseignement *nouveau*, qui n'était pas contenu dans les textes auxquels ils font appel. Loin de nous fournir la clef d'une lecture obvie de l'Ancien Testament, leur propos concerne l'essentielle nouveauté de l'Évangile. Pour une fois, ils versent le vin nouveau en de vieilles outres. Cela ne nous autorise nullement à faire de même. Ayant découvert, de nos jours, le vin vieux qui con-

vient aux vieilles outres, nous pouvons goûter le nouveau et le vieux sans les mélanger.

Les allégoristes se trompent quand ils prétendent, par un jeu d'apparences faciles, dégager le vrai sens religieux du texte inspiré. Il suffit d'appliquer leur méthode aux Évangiles. A quelles fantaisies purent être conduits des prédicateurs déçus de ne pas trouver de leçons morales ou dogmatiques plus précises dans les Évangiles. Ils n'ont pas craint d'allégoriser artificiellement les paraboles et jusqu'aux gestes mêmes de Jésus. Qu'on se reporte aux homélies de saint Grégoire, qui substitue ses conseils de morale aux propos du Seigneur. Procédé qui aboutit à éconduire le texte, à le négliger au profit d'une leçon étrangère, qui est de l'invention du prédicateur. Le texte devient prétexte et, selon le mot de Richard Simon, on préfère les applications aux explications.

Or, on ne doit pas plus allégoriser la Genèse que les Épîtres de saint Paul. Les livres sacrés étaient inspirés d'abord en vue de leurs premiers lecteurs. Les récits du déluge ne nous apprennent rien au sujet du baptême et de l'Église. Ils nous enseignent que, aux yeux de Dieu, un seul homme vaut le monde entier, que Iahvé protège le juste, leçons autrement valables, même pour nous, que des explications sur l'Église qu'on doit demander à saint Paul et non aux auteurs du Iahviste et du Code sacerdotal. Les allégoristes veulent retrouver l'explicite dans l'implicite, l'arbre dans la graine, le plus dans le moins. Ils nient l'influence du temps dans l'évolution de la révélation, le rôle de la chair dans cette incarnation qu'est l'Écriture. L'allégorisme saute par-dessus cet intermédiaire entre l'Esprit-Saint et nous qu'est l'auteur inspiré.

*
* *

Une lecture de la Bible entendue en son sens le plus littéral peut-elle être autre chose qu'une lecture strictement « historique » ? Telle est la question posée par l'allégorisme.

La seule méthode valable, celle que négligent d'appliquer les mauvais littéralistes et les allégoristes est celle qui va du texte à *la personne* de l'auteur du texte. Tout écrit est

le reflet d'une vie plus intense et plus riche. Toute exégèse est une affaire d'homme à homme. Par le texte, il faut remonter à la source d'où affleure l'émotion ou l'extase qui mit la plume à la main de l'écrivain sacré. Il s'agit essentiellement de coïncider avec cette personne, avec son génie, sa poésie et sa prière.

Quand il a désigné — s'il le peut — la personnalité de l'inspiré, tout l'effort de l'historien doit lui permettre d'entrer dans l'intimité du témoin de Dieu, de connaître sa langue propre, son style qui traduit son âme, ses habitudes, sa vie intérieure, les rites qu'il observait, ses goûts, l'accent de sa méditation. Il doit essayer de se mettre une bonne fois dans la peau d'Isaïe, d'Ézéchiel, de l'auteur de Job, de tel auditeur de l'histoire d'Abraham, d'un prêtre au temps de Josias ou de Néhémie, de tel martyr au temps d'Antiochus feuilletant Daniel. Qu'on lise enfin avec leurs yeux et leur cœur !

La seule raison, pouvoir de critique, non de création, est incapable de provoquer en nous cette intuition de la vie d'une personne. Or, toute vraie lecture est une re-création, toute page d'un mystique et d'un poète renferme un appel à tenter de nouveau une expérience mystique et poétique. Bergson l'a dit à propos de l'enseignement de la lecture à haute voix : « Il pourra être utile de disserter sur l'œuvre d'un grand écrivain : on le fera ainsi mieux comprendre et mieux goûter. Encore faut-il que l'élève ait commencé à la goûter, et par conséquent à la comprendre. C'est-à-dire que l'enfant devra d'abord la réinventer ou, en d'autres termes, s'approprier jusqu'à un certain point l'inspiration de l'auteur... On ne connaît, on ne comprend que ce qu'on peut en quelque sorte réinventer. »

Pour obtenir cette coïncidence, cette communion avec la Bible, les pouvoirs à mettre en action et qui ne dépendent plus de la critique sont l'expérience de la vie, l'imagination, le sens vif de la poésie, le cœur, la foi. Si les exégètes littéralistes négligent l'exercice de ces facultés divines de sympathie profonde, ils se condamnent au néant. Car *la vraie méthode consiste à coïncider par l'intuition avec l'écrivain sacré, parce que le Saint-Esprit a parlé par l'organe de personnes.* Intuition qui surgit d'un long travail critique, certes, mais d'un travail dont les détails doivent dispa-

raître, se fondre et se trouver dépassés dans la lumière nouvelle où baigne un texte auquel on restitue, dans ses plus subtiles intentions, son caractère de témoignage. Sans doute est-ce le texte lui-même qui est inspiré; mais il s'agit de savoir si, oui ou non, ce texte transmet une vie, une parole vivante.

*
* *

Les modèles d'une telle méthode de lecture ne sont pas difficiles à trouver. Il suffit d'assister à la lecture des poètes par d'autres poètes, des mystiques par les saints. Péguy lisant Sophocle, Platon, Corneille, par exemple. Lecture ingénue? Pas du tout. Péguy sait son grec et suffisamment d'histoire pour éviter de prendre le Pirée pour un homme. Il n'a pas besoin, grand Dieu! d'allégoriser *Antigone*, la mort de Socrate, les procès de Jeanne d'Arc, *Polyeucte*, pour en accueillir l'éternelle et religieuse beauté. Mais, justement, il se situe aux confins du charnel et de l'éternel. Il oublie l'affreux matériel clinique de l'historien, les *impedimenta* de l'érudit. Il évite surtout le ridicule de se croire, comme tant d'historiens, supérieur à Sophocle et à Corneille, parce qu'il en est séparé par le recul du temps. Au contraire, il retrouve le drame de son amour et de sa foi exprimé dans *Antigone* et dans *Polyeucte*. Il charge les vers de Sophocle de son tourment. Il ne songe plus qu'à prier les chefs-d'œuvre.

Il s'agit de relire ainsi le Iahviste, Isaïe, Job, les Psaumes, pour nous y retrouver élargis, emportés par le souffle du génie. La révélation chrétienne n'a pas fait vieillir d'une ride ces livres palpitant de l'haleine divine — et j'entends bien ces livres compris au pied de la lettre. Le Nouveau Testament ne rend pas caduques la valeur religieuse de l'Ancien et sa vie, parce qu'elles sont éternelles et s'adressent à l'homme de toujours et de tous les temps, comme les grandes œuvres classiques. Le savoureux humour de la Genèse, il suffit au chrétien de redevenir l'enfant émerveillé de *Verts Pâturages* pour en faire rejaillir la sève. En face de l'éclat du visage de Dieu, saint Jean de la Croix est aussi désarmé qu'Isaïe. L'homme est toujours aussi tremblant

devant l'amour humain que le fiancé du Cantique des cantiques. Aux prises avec l'incurable souffrance, Ivan Karamazov est plus scandalisé que Job. Se retrouver tout proche de l'âme du prophète pour dialoguer avec elle, il n'y a pas d'autre vraie lecture de la Bible.

C'est pourquoi les poètes et les saints y réussissent de royale manière : Hugo dans *Ève* et *Booz endormi*, Péguy et les paraboles de saint Luc, Claudel dans les premières pages de son *Job*. Exégèse littérale s'il en fut, mais qui nous apprend que le vrai littéralisme n'a rien de commun avec les manies des écolâtres.

Pour l'avoir trop oublié, les pionniers de l'exégèse littérale ont déçu les poètes; qu'ils cessent d'être des grammairiens s'acharnant sur une lettre morte. La lettre tue, quand on s'y accroche. Elle ne délivre que si l'on y reconnaît le signe de l'esprit. Encore faut-il pouvoir déchiffrer la lettre pour substituer l'esprit à l'illusion.

J. S.

DANS LA PLENITUDE DE LA FOI

... nos quoque, plena fide, et factum et significatum retinentes...

(Oraison de la Bénédiction des Palmes.)

Les voilà occupés l'un l'autre à se maudire, et chacun, espérant ainsi réduire l'autre au silence, force la voix et hausse le ton; naturellement, c'est leur propre voix qu'ils déforment du coup et ce qu'il y a de valable et de sain dans leur thèse est compromis par ces exagérations polémiques (à qui le poète fera-t-il croire que les exégètes catholiques canonisent sans nuances le texte hébreu de la Massore? Et le littéraliste à son tour ne traite-t-il pas bien cavalièrement les *Homélies sur l'Évangile* de saint Grégoire le Grand que la sainte Église prise si haut qu'elle en a introduit tout l'essentiel dans les lectures du Bréviaire?)...

Mais vais-je à mon tour blâmer et maudire? « Comment maudirai-je quand Dieu ne maudit pas? Comment m'emporter quand le Seigneur n'est pas courroucé? » *Pacem sequimini cum omnibus!* J'aperçois moins la nécessité de voir deux partis se déchirer dans l'Église que la légitime diversité des dons, des ministères et des opérations de l'Esprit. Littéralistes et spirituels devraient cesser de s'inquiéter mutuellement car les uns et les autres ne se situent pas sur le même plan.

Les premiers sont des docteurs à qui l'Église a remis une partie du magistère théologique; ils ont une tâche bien déterminée à remplir : il leur faut établir quel est le sens proprement inspiré du texte sacré, quelle est la Révélation dont Dieu l'a lesté, quelles sont les vérités de foi qui s'en dégagent. L'Écriture est entre leurs mains le lieu théologique par excellence, la source principale où s'alimente l'élaboration du dogme. Tâche redoutable que la leur, et l'on

comprend qu'ils s'en acquittent avec un sens aigu de leur responsabilité : l'établissement du donné révélé n'admet certes ni à-peu-près, ni fantaisie individuelle. Mais rassurons-les bien vite : ils n'ont pas besoin de défendre avec tant d'inquiète susceptibilité les privilèges de leur chaire; nul parmi les « Spirituels » ne songe à l'usurper.

Il faut bien s'entendre en effet lorsqu'on parle d'exégèse allégorique ou spirituelle. Il ne s'agit pas d'exégèse au sens technique que le mot a pris de nos jours chez les théologiens; celui-ci (c'est ce qui rend souvent le dialogue difficile avec lui) oublie facilement que la spécialisation technique d'un terme n'élimine pas l'usage habituel que peut en faire d'autre part la langue commune. Exégèse ne signifie pas nécessairement « établissement du sens inspiré » : quand nous l'appliquons aux sermons des Pères de l'Église ou aux méditations bibliques d'un Paul Claudel, le mot n'évoque rien de plus que « commentaire, explication en marge d'un texte », conformément à la plus constante tradition classique, car *exegesis* apparaît déjà avec ce sens sous la plume de Platon.

Nous changeons de plan : il ne s'agit plus d'élaborer le dogme et de définir des vérités de foi, mais, et cela en toute humilité, de nourrir l'âme fidèle, d'alimenter sa méditation et sa piété. Est-il vraiment nécessaire de défendre l'innocence, la pureté d'intention de nos « Spirituels »? Entre leurs mains, l' « exégèse allégorique » n'est pas une technique ésotérique permettant d'élaborer une doctrine secrète, différente de la simple foi des fidèles, de l'enseignement commun de l'Église, comme elle l'est dans la Kabbale juive (qui tire, par exemple de la méditation de la vision d'Ezéchiel de prétendues révélations sur la structure de l'Invisible).

Il n'y a pas de Kabbale chrétienne; depuis que le péril gnostique a été conjuré, disons au moins depuis Origène, il est au contraire bien entendu que le critère permettant de reconnaître si une interprétation ou une application spirituelle est recevable réside dans sa conformité avec le dogme officiel de l'Église, le catéchisme commun. Ce langage chiffré ne véhicule d'autres mystères que ceux du *Credo* : l'incarnation, la Croix, la rédemption, les mystères du Christ. Le sens spirituel n'apporte rien de neuf; il ne sert qu'à

nourrir en nous l'amour de Dieu et du prochain. Ce n'est qu'une méthode qui permet d'utiliser, directement, pour alimenter la vie intérieure une masse de textes bibliques qui, sans elle, demeureraient inactifs. Car, lisons-nous dans la Seconde à Timothée, « toute l'Écriture est divinement inspirée et utile pour enseigner, convaincre, corriger, éduquer pour la Justice ». Certes, l'Écriture tout entière est inspirée au sens littéral; il n'est aucun passage qui, replacé dans l'ensemble de la Révélation, ne contribue à éclairer le message confié par Dieu à son Église : les généalogies que nous lisons au début du Livre des Nombres ou de celui d'Esdras, pour prendre cet exemple-limite, sont en rapport direct avec la théologie de l'Incarnation, car celle-ci implique toute l'histoire, au sens le plus charnel du mot, du peuple d'Israël en qui devait naître notre Sauveur. Mais qui osera prétendre que la fécondité de la Parole de Dieu se limite à ce seul enseignement? Que son rôle dans la vie de l'Église, dans la vie des chrétiens, doit se réduire à cette fonction de lieu théologique?

Que la Bible soit aussi une nourriture pour l'âme fervente, et qu'elle constitue, avec l'Eucharistie, le mode normal de la Présence divine au sein de l'Église, c'est là un enseignement reçu que nul n'a jamais contesté. Déjà au sens littéral, bien des pages de la Bible se prêtent tout naturellement à cet usage, sans qu'il soit nécessaire d'allégoriser. Notre littéraliste a raison d'insister là-dessus, encore que la direction de pensée qui est la sienne me paraisse renfermer un péril. J'entends bien, avec lui, que « les livres sacrés étaient inspirés d'abord en vue de leurs premiers lecteurs » (les législateurs et les prophètes de l'Ancien Testament ont été inspirés, en premier lieu, en vue de la formation du peuple d'Israël), mais il faut ajouter aussitôt qu'ils l'ont été *aussi et surtout* en vue du véritable Israël qu'est l'Église du Christ; si les livres de l'Ancienne Loi figurent au canon de l'Écriture sainte, ce n'est pas en tant que documents d'archives (ce n'est pas seulement en tant que documents d'archives, car, bien entendu, ils ont aussi cette fonction), comme témoins du passé, mais parce qu'ils conservent pour tout chrétien, jusqu'au dernier jour de l'histoire, une valeur permanente, un message toujours actuel.

Or cela, par déformation professionnelle (ce n'est pas

manquer au respect que nous devons aux docteurs assis dans la chaire de Moïse que de le constater), nos exégètes risquent de l'oublier. Je rends hommage à tout l'effort historique qu'ils dépensent pour essayer de retrouver le sens premier de chacun de nos Livres saints, de communier avec l'intention consciente de l'écrivain inspiré. Travail fécond, travail indispensable[1] : toute la tradition est là pour l'affirmer; les Pères, à commencer par les plus spirituels parmi eux, saint Augustin, Origène lui-même, sont unanimes pour proclamer que le sens littéral bien établi est la seule base solide sur laquelle on puisse édifier une compréhension spirituelle du texte sacré. Mais il ne faudrait pas se limiter à cet effort de compréhension initiale : ce serait nous condamner à lire l'Ancien Testament comme si nous étions encore des Juifs.

Prenons le cas typique des Livres sapientiaux : on paraît d'accord aujourd'hui pour voir dans les Proverbes un Miroir des Scribes, une sorte de code de morale pratique à l'usage du parfait fonctionnaire des Rois de Juda et d'Israël; au point de vue littéraire, ce livre s'apparente à toute une littérature sapientielle née dans les milieux analogues des scribes d'Égypte ou de Mésopotamie. Soit, mais si l'inspiration divine se limitait à cette finalité première, on serait en droit de trouver son inspiration bien courte. L'historien ne doit pas s'imaginer avoir défini le sens inspiré de l'Écriture

1. Redisons-le à l'adresse du poète : son zèle inconsidéré l'amène à canoniser jusqu'aux contresens de la Vulgate, reprenant à propos de celle-ci la doctrine, qui fut chère à saint Augustin, d'une inspiration des traducteurs alexandrins. Non, les contresens de saint Jérôme, comme, avant les siens, ceux des Septante, doivent être corrigés. L'erreur philologique n'est jamais défendable; comme toute erreur, elle est un mal, et relève du péché. Cela n'ôte rien à la valeur religieuse des considérations que les Pères ou les autres auteurs spirituels ont pu tirer de ces textes défectueux; ces considérations conservent pour nous leur réalité, indépendante de l'origine d'où elles furent tirées : le *Salve Regina* gardera l'image magnifique de la vallée des larmes, même si le nouveau psautier latin l'élimine définitivement du texte du psaume LXXXIV (83), 7. Mais je dirai à ce propos, avec les épigraphes du *Soulier de Satin* : *Etiam peccata! Deùs escreve direito por linhas tortas!* Que par une merveilleuse disposition de la miséricorde divine le péché puisse finalement concourir au bien ne nous autorise pas à pécher. Je ne suis pas plus en droit de suivre les contresens de saint Jérôme que de prendre une concubine, sous prétexte que cela a si bien réussi à saint Augustin.

quand il a, ou croit avoir, reconstitué le mécanisme psychologique de sa rédaction.

Ainsi, pour ne pas quitter les Sapientiaux, on sait que Siegfried a cru pouvoir rendre compte des étonnantes variétés de ton du Livre de l'Ecclésiaste en y voyant une compilation qui réunit l'apport de neuf auteurs successifs (dont cinq principaux : un philosophe pessimiste, un sadducéen épicurien, un sage, un pieux, etc.); M. Podechard a tenté de naturaliser cette hypothèse dans l'exégèse catholique en la simplifiant quelque peu; on pourra peut-être la rendre plus acceptable en l'allégeant encore (en histoire, la précision s'accroît souvent aux dépens de la certitude), peu importe. L'essentiel n'est pas dans cette préhistoire du texte, mais que le canon de notre Église a reçu le livre définitif, ce cocktail savoureux où au *Vanitas vanitatum* répond l'appel triomphal : *Laetare ergo, juvenis, in adolescentia tua...* Le véritable problème que doit résoudre l'exégète n'est pas de rendre compte de chaque catégorie de versets, mais d'expliquer comment leur ensemble, leur réunion, renferme *un* sens, *un* message bien réel, sous l'apparente contradiction des maximes successives.

Quoi qu'il en soit de l'établissement du sens littéral, il reste que beaucoup de versets, de pages entières de la Bible n'ont pas, à première vue, d'utilité immédiate pour la vie intérieure : l' « exégèse » spirituelle nous apparaît comme la méthode traditionnelle, éprouvée par des siècles d'usage, qui nous permet, en quelque sorte, d'accroître le rendement spirituel de l'Écriture. J'ouvre mon texte d'Isaïe au chapitre xxii et j'y trouve un oracle concernant deux chambellans d'Ezéchias : Sobna sera révoqué, Eliakim sera promu à sa place. Si je m'en tiens à la lettre, que m'importe (dirai-je, en pastichant Origène, *Hom. in Gen.* iv, 3), à moi qui suis venu écouter ce que l'Esprit-Saint, par Isaïe, enseigne à l'Église, que m'importe le sort de cet Eliakim et son bel avancement? Tout change, au contraire, et ces mêmes versets rayonnent aussitôt d'une lumière incomparable, dès que j'entends cet oracle, non plus seulement de cet obscur fonctionnaire de la cour de Juda, mais bien du Christ notre Sauveur :

> Je mettrai sur son épaule la clef de la maison de David,
> il ouvrira et personne ne fermera,

il fermera et personne n'ouvrira.
Je le planterai comme un clou en un lieu solide,
et il deviendra un trône de gloire pour la maison de son père :
à lui sera suspendue toute la gloire de la maison de son père,
les fils et les petits-fils...

Il m'a suffi de n'avoir pas oublié « ce que l'Esprit dit aux Églises », au chapitre III de l'Apocalypse de saint Jean (« Voici ce que dit le Saint, le Véritable, Celui qui a la clef de David, Celui qui ouvre, etc. »), et ce que l'Église elle-même nous fait chanter à l'approche de Noël (antienne O du 20 décembre : *O Clavis David et sceptrum domus Israël*...).

Car un tel recours au sens spirituel n'est pas une fantaisie d'esprits bizarres, que des esthètes aujourd'hui iraient, par archéologisme, récupérer dans les parties oubliées de l'œuvre des Anciens Pères; il appartient au trésor même de notre plus constante Tradition. L'âme chrétienne apprend à le pratiquer à l'école de la Sainte Église et de l'Esprit de Dieu, — par l'Écriture et la liturgie.

Celle-ci, pour commencer : comment l'âme qui veut apprendre à prier ne modèlerait-elle pas sa dévotion sur la prière officielle et publique de l'Église? Or, qui l'ignore[2], la liturgie est comme tissée d'éléments bibliques, volontiers surélevés au sens spirituel. On m'a communiqué le texte des deux essais précédents au début de la Semaine Sainte; je les lis, l'âme encore toute pleine de l'admirable défilé d'oraisons qui constitue l'office de la Bénédiction des Palmes : tout y est biblique, et tout y est « allégorie » :

... et comme, pour figurer l'Église, vous avez multiplié Noé sortant de l'arche et Moïse sortant d'Égypte avec les fils d'Israël, qu'ainsi nous-mêmes, portant ces branches de palmier et ces rameaux d'olivier, nous allions au-devant du Christ avec nos bonnes œuvres.

Et plus tard :

O Dieu, qui selon l'ordre admirable avec lequel vous disposez toutes choses, avez voulu nous montrer l'économie de notre salut au moyen même d'objets insensibles, faites, nous vous en prions, que les cœurs pieux de vos fidèles comprennent pour leur salut le mystère figuré par l'acte de cette foule qui, inspirée en ce jour d'une lumière céleste, s'avance à la rencontre du Rédempteur en jetant sous ses pas

2. Voir par exemple L. Bouyer, « Liturgie et Exégèse spirituelle », dans *La Maison-Dieu*, n° 7, pp. 27-50.

des branches de palmier et des rameaux d'olivier. Car les palmes anticipaient le triomphe du Messie sur le prince de la mort, et les rameaux d'oliviers proclamaient, d'une certaine manière, son onction spirituelle...

Il faudrait tout citer! Un littéralisme strict est incapable de rendre raison d'un tel office; de fait, j'ai le regret de le constater, il y a tels de nos exégètes pour qui la liturgie est devenue proprement incompréhensible. Le R. P. Bouyer nous parle d'un curé de grande paroisse qui prétendait exclure du canon de la messe l'allusion (vers la fin de l'anamnèse) aux sacrifices d'Abel, d'Abraham et de Melchisédech. Pour ma part, j'ai rencontré un théologien, et non des moindres, qui se scandalisait de voir appliquée à la Bienheureuse Vierge Marie les textes sapientiaux, qu'on doit entendre, littéralement, de la Sagesse divine.

Ce serait une position bien hardie, et pour le moins téméraire, que de « jeter par-dessus bord », comme entaché d'obscurantisme médiéval ou antique, tout ce que la prière officielle de l'Église renferme et utilise en fait de sens spirituels. Car la pratique de la liturgie trouve son fondement, et sa légitimation, dans l'Écriture elle-même. Il y a des sens spirituels qu'il faut tenir pour proprement « bibliques », c'est-à-dire inspirés[3]. C'est évidemment le cas des interprétations figuratives que le Nouveau Testament lui-même donne d'un certain nombre de textes de l'Ancien et dont il ne faut pas trop vite minimiser la portée en parlant de « genre littéraire particulier », d'emprunts à la tradition rabbinique. Mais il y a beaucoup plus : souvent la densité même du texte sacré (saint Augustin, et tous les Pères avec lui, aiment à insister là-dessus) est telle que le sens est comme écrasé par la richesse des termes et se révèle insuffisant à en donner raison. Même si l'Apocalypse ne venait pas expliciter en Eliakim la figure du Christ, un lecteur attentif d'Isaïe devrait l'y reconnaître, tant l'ampleur, la solennité de l'oracle débordent de toutes parts l'humble chambellan d'Ézéchias. Le cas, on le sait, se rencontre à

3. Sur cette question délicate, voir l'article prudent et nuancé du R. P. A.-M. Dubarle, dans la *Revue des Sciences philosophiques et théologiques*, 1947, p. 41 et seq.

chaque pas dans les psaumes où les triomphes du roi davidique sont célébrés avec tant de magnificence, dépassent tellement les réalisations historiques de la monarchie de Juda, que l'interprète est forcé d'y reconnaître, au moins au sens « typique », une valeur messianique.

Il en est de même du sens « tropologique » ou moral : c'est tout naturellement qu'il se dégage du texte sacré, pour peu qu'on le lise avec quelque lenteur et quelque application. Ouvrons le Bréviaire, aux matines du samedi : voici le Ps. CVI (CVII hébr.), *Confitemini Domino*, ce magnifique cantique d'action de grâces où, strophe après strophe, on célèbre en Yahvé celui qui a sauvé les affamés, les prisonniers, les malades, les navigateurs en péril... Les littéralistes disputent pour savoir s'il s'agit ou non d'un psaume composé à l'occasion de la libération d'Israël après l'exil de Babylone; au fond, cela importe peu, car quelle est l'âme pieuse qui, tout en s'associant par la pensée aux sentiments de reconnaissance de tous ceux que la miséricorde divine a délivrés de ces périls matériels, ne sera pas conduite à entendre ce psaume, en même temps, de la libération de l'âme à l'égard des erreurs du désert de la mécréance, de la prison et des maladies du péché, des tempêtes de la vie? Majoration, certes, mais qui osera prétendre qu'elle fait violence au texte?

A qui l'a tant soit peu pratiqué, ce recours au sens spirituel paraît en effet une démarche toute naturelle de l'esprit. Je défendrai même ces « applications fantaisistes du sens accommodatice » dont nos exégètes ne parlent qu'avec horreur, comme si c'était là une profanation de la Parole de Dieu. Mais non : détourner un texte de son sens obvie pour l'utiliser afin d'exprimer une idée personnelle est au contraire un hommage rendu à la grandeur, à la beauté, à la richesse expressive de ce texte, au prestige souverain du livre auquel on l'emprunte. C'est une démarche naturelle de l'esprit humain : le Nouveau Testament, les Pères, la liturgie ne sont pas seuls à faire usage du sens accomodatice; il est lié à l'essence même de tout classicisme. Les Anciens, tout naturellement, citaient Homère ou Virgile pour exprimer leurs sentiments de façon plus émouvante qu'avec leurs propres paroles; mais prenons un exemple chez les modernes; dans une page célèbre, Milton a glorifié

le génie de Shakespeare qui l'élève, dit-il, au-dessus de tous les autres dramaturges anglais :

Quantum lenta solent inter viburna cupressi.

Milton n'oubliait pas pour autant que ce beau vers de la I^re^ *Eglogue* sert, chez Virgile, à exprimer la grandeur de la cité de Rome. Dès lors, pourquoi s'étonner ou se scandaliser quand Fr. Thompson choisit comme titre à l'un des poèmes inspirés par le chaste et respectueux amour qu'il a voué à sa protectrice, le verset *Domine dilexi decorem domus tuae* : Fr. Thompson était un bon catholique; nous ne lui ferons pas l'injure de croire qu'il ignorait le sens du *Lavabo*...

Mais le sens accommodatice n'est que la forme la plus extérieure du sens spirituel. Le plus souvent, ce ne sont pas les mots du texte qui le soutiennent, mais leur sens réel, littéral, non les mots, mais les réalités, les choses qu'ils signifient. Ainsi, il n'y a pas un exégète aujourd'hui pour défendre le contresens d'Origène sur le mot *epiousion* que renferme le texte grec du *Pater* (l'apport heureux de ce contresens est conservé à la portée de toute âme pieuse par la prière bien connue d'action de grâces après la communion attribuée à saint Bonaventure : ... *panem nostrum quotidianum, supersubstantialem*...). Mais quelle est l'âme chrétienne, réellement fervente, qui priant chaque jour pour le pain « du lendemain » (c'est là, semble-t-il, le sens propre du mot grec), ne surélèvera aussitôt sa demande du pain matériel au pain eucharistique et à la grâce ?

En réalité, ce qui est en jeu, c'est toute une conception de la structure symbolique du monde. Poètes et spirituels sont d'accord pour la revendiquer, face au matérialisme dégradant de la culture commune des hommes de ce temps; pour celui-ci, c'est l'inférieur qui explique le supérieur, le spirituel n'est qu'une « superstructure ». L'âme fervente, au contraire, trouve naturel de considérer la réalité matérielle et sensible comme une image, une ébauche, un écho, une participation de la Réalité plus complète, plus splendide, plus profonde du monde spirituel. Devant un épi de blé ou une grappe de raisin, l'économiste pensera « rendement, hectolitres, prix de revient, ravitaillement »; l'âme

chrétienne aussi d'abord, bien entendu (le sens spirituel suppose le littéral), mais ensuite, et surtout, au Corps et au Sang du Christ.

Conception symbolique du monde, et aussi de l'histoire : il n'est pas davantage surprenant de concevoir le règne de David ou de Salomon comme une image, une préfiguration, une « prophétie » du règne éternel du Messie. Ce n'est pas détruire la réalité de l'histoire d'Israël que de la juger et de la penser comme une ébauche et un symbole.

Pourquoi, dès lors, s'étonner, s'inquiéter de l'usage spirituel que, en toute prudence et humilité, la piété chrétienne, fidèle à une tradition constante, ose faire du texte que l'Église propose à sa vénération ? L'arbre est justifié par ses fruits : puisque, chez tant d'âmes, s'en trouvent vivifiés l'amour de Dieu et l'amour du prochain, comment douter qu'il y ait là une méthode légitime, bonne et sainte ? Ne nous hâtons pas d'y découvrir des abus; bien des démarches paraissent choquantes à qui ne les considère que du dehors; je vois un savant exégète se scandaliser du rapprochement « inconvenant » que saint Augustin ose faire entre l'adultère de David avec Bethsabée et le mystère de notre Rédemption; j'avouerai moi-même avoir été plutôt surpris, dans telle méditation rédigée par un « spirituel » de notre temps[4], de voir la figure d'Holopherne présentée comme un symbole de Dieu, du Dieu terrible, *tremendum*, sacré et fascinant. Mais tout cela est à juger de l'intérieur. Ne nous hâtons pas de poser des limites, d'endiguer à l'avance le torrent de la parole de Dieu : souvenez-vous de ce que dit l'Épître aux Hébreux : telle qu'elle s'adresse à l'Église par la bouche de ses prophètes inspirés, la Parole de Dieu s'exprime de bien des manières et par mille aspects : « Polymère » et « polytrope »... « N'éteignez pas l'Esprit; ne méprisez pas les prophètes, mais éprouvez tout et retenez ce qui est bon », « de peur d'être trouvés un jour vous aussi luttant contre Dieu » (I Thess., v, 19-20; Act., v, 39).

H.-I. Marrou.

4. Dans *Dieu Vivant*, n° 1, « Dialogue biblique : le Livre de Judith ».

LES CATHOLIQUES EN POLOGNE

Il est assez difficile de juger équitablement la situation qui leur est faite là-bas. Le rideau de fer n'est pas un mythe. Ne le traverse pas qui veut. Une fois arrivé, l'étranger se voit, ou ne se voit pas, flanqué d'anges gardiens qui dirigent discrètement ses pas. Les contacts réels, francs, cœur à cœur sont rares et difficiles. Avouons-le : certaines initiatives, peut-être bien intentionnées de la part de certains catholiques français, invités par des milieux officiels, ont lamentablement échoué et mis les Polonais sur la défensive. Il a fallu du temps et du tact pour leur faire comprendre que ce n'était pas *toute* la France catholique qui pensait, réagissait, opinait de telle sorte. La blessure saigne encore, il faudra du temps pour la guérir. D'autre part, les organes de l'émigration mêlent trop de politique aux renseignements qu'ils fournissent pour qu'on ne les accueille avec une certaine réserve. Les agences de Varsovie ne manquent pas de souligner chacune de ces « gaffes » par de triomphaux démentis. A force de renchérir, on risque de fausser la vérité : moins et plus dure qu'on ne le croit. Qu'on nous pardonne ce paradoxe apparent ! En effet, qui chercherait en Pologne des persécutions spectaculaires se verrait déçu. Les églises sont ouvertes et archicombles. Les prêtres en liberté et à même d'exercer leurs fonctions. Dans les écoles, l'enseignement religieux n'est pas obligatoire, mais, pour la plupart, existe. Il y a même une presse catholique. Le Français moyen, habitué depuis longtemps au régime de la séparation et de l'enseignement laïque, hausse les épaules : de quoi se plaignent-ils, ces braves Polonais ? ¿Ne sont-ils pas, sur certains points, encore plus favorisés que nous ? Nous avons lu, dans des revues catholiques françaises, certains articles enthousiastes et éminemment « conciliateurs » émanant de personnages haut placés et qui avaient été là-bas. Franchement, il y a de quoi désorienter le lecteur moyen... Et pourtant il y avait, *il y a* l'autre côté de la médaille, celui que l'étranger ne connaît pas, ne voit que difficilement. L'Église catholique est en danger comme jamais encore elle ne l'avait été dans le courant de l'his-

toire. Bien plus que du temps de l'oppression allemande. Car les nazis tuaient les corps, tandis que le régime actuel vise les âmes.

Je ne me base pas sur les « données » anonymes, fournies par des agences de presse, mais sur des renseignements directs, donnés de vive voix par des amis polonais rencontrés là-bas et qui, en parlant, pesaient leurs paroles.

Le régime communiste de Varsovie a du « s'adapter » aux circonstances et il l'a fait avec la flexibilité et l'astuce orientale dont nous autres, Occidentaux, ne pouvons nous faire qu'une très faible idée. En Pologne, il aurait été fort malencontreux de déclarer à l'Église une guerre ouverte comme par exemple en Yougoslavie. Le gouvernement satellite de Moscou ne pouvait tabler sur aucune scission confessionnelle dans la nation, comme Tito qui, avec un flair diabolique, s'est prévalu de l'hostilité séculaire séparant les Croates catholiques des Serbes schismatiques. La Pologne fait bloc, et c'est un bloc sans fissures. Il fallait donc un plan stratégique complètement différent. Rendons-leur cet hommage : les moyens qu'ils appliquent sont efficaces.

Et d'abord des soporifiques. On fait tout ce qu'on peut pour *endormir* la vigilance de l'Église. Point de persécutions. On ne lui a même pas confisqué ses biens. La rupture du concordat fut une gaffe que le gouvernement regrette amèrement. Officiellement, on traite les affaires de l'Église avec une main de velours. Ces messieurs soulignent à tout bout de champ, surtout devant des étrangers, leurs bonnes et très bonnes dispositions à l'égard de l'Église. C'est elle qui est arriérée, intransigeante, « intégriste », pour employer un mot à la mode, hostile au progrès, aux libertés démocratiques, à l'esprit de tolérance. On a beau faire pour l'amadouer, elle manifeste tout le temps de nouvelles exigences. « Nous sommes opposés au cléricalisme, non à l'Église », m'a déclaré un de ces messieurs, « il faut que cesse, dans le pays, la dictature des prêtres ». Et puis, avec un petit sourire entendu : « Ah ! si nos catholiques étaient comme les vôtres ! »

Avouons qu'il y a de quoi se laisser prendre. Depuis le fameux corbeau de la fable, nous ne serions pas les premiers à goûter la flatterie. Elle nous a été servie sur tous les tons et avec toutes les sauces, là-bas. Il y avait vraiment de quoi nous convaincre que nous étions une qualité de catholiques « supérieurs »; tandis que ces pauvres Polonais...

Ainsi se tissaient des malentendus. Ce sont surtout les « intellectuels », c'est-à-dire ceux qui, à force de manipuler des idées plus ou moins pures, ont perdu le don de voir les réalités telles quelles, qui ont donné dans le panneau. Heureusement, il y en a eu d'autres. Des jeunes qui n'ont pas peur de la morsure du réel et qui savent se servir de leurs yeux. Un étudiant français de

retour de Pologne m'a confirmé point par point ce que je savais déjà par mes amis Polonais. Et pourtant, Dieu sait si on l'a piloté !

Il faut bien que le danger soit réel, il faut bien que le danger soit grand, pour que les évêques polonais se soient émus comme ils l'ont fait. Qui se donne la peine de lire attentivement, et aussi entre les lignes, leurs messages de ces dernières années (parus en France en de trop rares revues) conviendra sans hésiter qu'ils sonnent l'alarme. Où est le danger et en quoi consiste-t-il ?

Cette brève esquisse ne nous permet que d'effleurer les points les plus importants. Bien plus qu'un registre de faits, nous voudrions donner à nos lecteurs un aperçu du climat où vivent, souffrent et prient nos frères polonais.

De même que la police secrète russe dépasse de cent coudées la Gestapo, les méthodes de déchristianisation appliquées en Pologne par les communistes sont infiniment plus raffinées que celles, bien plus brutales, des nazis. Le grand défaut de Hitler, et au fond la cause principale de sa défaite, c'est qu'il était pressé et brûlait les étapes. Les Russes ont du temps. Beaucoup de temps. Ils croient, en plus, que le temps travaille pour eux. Et puis, ils bénéficient de leurs propres expériences — ainsi que de celles des autres.

Déjà Goebbels avait remarqué finement que les persécutions sanglantes se tournaient contre le bourreau. D'où son slogan : « Wir machen keine Martyrer wir machen Verbrecher. » Le gouvernement de Varsovie, *mutatis mutandis*, pense au fond de même. On ne veut pas éliminer l'Église par la violence, mais on s'efforce, peu à peu, de la mettre en marge de la vie nationale, d'en faire un paria. Comment cela ?

Certes, non pas avec des méthodes violentes ! Pourquoi tuer l'ennemi d'une façon spectaculaire, puisqu'on peut, au fond, l'étouffer ? Le manque d'air agit peu à peu comme le meilleur poison. On ne torture pas l'Église polonaise, on l'empêche de respirer.

Les églises sont pleines, même en semaine (c'est ce qui frappe tellement les étrangers). A chaque messe basse, la plupart des assistants communient. Jamais les offices n'étaient fréquentés comme maintenant : souvent, dans l'assistance, on remarque plus d'hommes que de femmes (avant la guerre, c'était tout le contraire). Cette ferveur fait penser à un admirable épanouissement de vie catholique. Or, cette vie s'arrête aux portes de l'église.

Point d'Action catholique. Point d'apostolat organisé. Point d'associations de jeunes. Une presse rachitique et jugulée par la censure. Toutes les initiatives soumises à une surveillance sour-

noise... L'ombre de l'État tout-puissant planant sur chaque velléité de réagir. Quiconque ne marche pas dans le rang sera châtié non pas en tant que *catholique*, mais comme criminel politique. Point de danger qu'il y ait des martyrs !

La classe bourgeoise, les « ci-devant » et en général les adultes sont « sacrifiés ». Les fauteurs de l'ordre nouveau ont renoncé à les convertir. Ils sont trop durs, trop coriaces, trop bourrés de préjugés. Laissons-les mourir peu à peu, et d'une mort sans honneur, en les berçant de douces illusions ! C'est le déchet avec lequel chaque révolution doit compter.

Heureusement, il y a les jeunes. Et il y a les masses : ouvrières, rurales. Celles-là, il faut les avoir à tout prix. C'est curieux comme la politique change dès qu'il s'agit des « prolétaires ». Il est mille fois plus facile, en Pologne, de publier une revue pour l'*intelligentzia* que pour le peuple. En vain, depuis deux ans, le cardinal Hlond en sollicite l'autorisation. On lui a répondu : « Pour les intellectuels, tant que vous voulez, mais gare si vous touchez aux masses ! » Il y a ainsi, pour l'Église, des zones rigoureusement interdites, des zones « dangereuses » : qui y pénètre risque sa peau...

La même méthode concerne les prêtres. Un curé « rétrograde », bourgeois, inoffensif, assoupi et attaché aux biens de cette terre peut vivre et prospérer en Pologne : ne travaille-t-il pas « pour le régime » ? Hélas ! beaucoup parmi les meilleurs et les plus zélés ne sont pas revenus des camps de concentration allemands ! Mais un prêtre apôtre, un prêtre brûlé par la grande pitié des âmes, un prêtre vivant le message de l'Incarnation, un prêtre donné, un prêtre « mangé » sera tôt ou tard victime d'ignobles persécutions. On lui démontrera tout simplement, et noir sur blanc, qu'il fait de la politique ! Pourvu qu'il ne bouge pas et qu'il reste dans son coin, avec ses ruches et ses herbiers : « Pour vivre heureux vivons caché » ! Mais malheur à lui s'il prend trop au sérieux son « métier de prêtre » ! Ce ne sont pas les « réactionnaires » que le régime redoute le plus, mais les amis des pauvres, des persécutés, ceux qui *incarnent* le message du Christ et empêchent l'Église de mourir ! Les prêtres-ouvriers ne seraient certes pas bien vus en Pologne, ni la Mission de Paris, ni la Mission de France ! C'est ce que précisément nos amis français n'ont pas su voir, sauf les plus perspicaces. L'Église de Pologne est condamnée à mourir d'asphyxie et tout « appel d'air » est considéré comme un danger. Si par impossible Dieu lui enlevait tous ses saints, tous ses apôtres, tous les catholiques conscients et vivants, nous pourrions assister à un lent effondrement sans gloire et sans souffrance, à une mort au compte-gouttes — faute d'air. En la reléguant dans le « purement spirituel », le régime de Varsovie

sait fort bien ce qu'il fait : l'Église ne prospère qu'incarnée et il suffit de rompre ses attaches avec les « réalités charnelles » où notre vie s'insère pour qu'elle reste suspendue dans le vide, singulièrement « inadaptée », agonisant lentement dans sa tour d'ivoire. Et c'est précisément le danger que beaucoup de catholiques, même polonais, n'arrivent pas à discerner.

Varsovie dit : « Tenez-vous tranquilles, et nous vous laisserons en paix. » Ils ne disent pas tout ce qu'ils pensent, ils ne disent pas le fond de leur pensée : « Nous vous laisserons mourir tranquillement. » Or, là est le drame. L'Église du Christ n'est pas faite pour se tenir tranquille ! Tant qu'il y aura des saints, tant qu'il y aura des apôtres, tant qu'il y aura des catholiques conscients de leur responsabilité universelle, l'Église ne se laissera pas enfermer dans la sacristie, elle en débordera de toutes parts ! Et nous sommes en train d'assister en Pologne, non pas à la mort, mais à une renaissance indomptable.

« L'homme propose, Dieu dispose » : dans un certain sens, la rupture du concordat, absolument unilatérale, a été pour l'Église de Pologne providentielle. Grâce à cette rupture, le cardinal-primat, muni de très amples pouvoirs, a pu nommer sur des sièges vacants des évêques jeunes, énergiques, fervents et doués de toutes les qualités requises par la situation exceptionnelle où se trouve l'Église de Pologne — sans que le gouvernement ait eu le droit d'intervenir. Nous savons fort bien que du temps de l'occupation russe d'avant 1917 n'accédaient aux sièges épiscopaux que des candidats médiocres et inoffensifs, les fameux « évêques de Moscou » qui, seuls, trouvaient grâce aux yeux du gouvernement. Heureusement pour l'Église de Pologne, le régime de Varsovie s'est privé lui-même des avantages que lui donnait le concordat — et il faudrait de très sûres garanties, qui, pour le moment, ne semblent pas être actuelles, pour reprendre de nouvelles négociations : où manque la bonne foi, les traités s'écrivent sur du sable!

Pour combattre l'Église, et au nom de slogans comme la liberté et la tolérance, le gouvernement de Varsovie favorise toutes les sectes qui viennent s'abattre, comme des nuées de corbeaux, sur ce pays meurtri. Elles jouissent de privilèges inouïs, trouvent partout, dans les « sphères officielles », un accueil chaleureux. D'importation étrangère, surtout américaine, très vite elles prennent souche et prospèrent. Des missionnaires qui écorchent la langue font « nuit et jour » la chasse aux âmes. Les malheureux habitants de Varsovie en sont écœurés : à peine peut-on passer une après-midi de dimanche en famille (la seule en semaine où l'on se retrouve) sans que paraisse, volubile, un méthodiste, un

« témoin de Jéhova ». Un Polonais de mes amis m'a raconté qu'un dimanche, dans quatre maisons où il avait passé, quatre fois il s'était heurté à ces émissaires importuns et qu'il est trop risqué de mettre tout simplement à la porte : ne sont-ils pas « pistonnés » en haut lieu. Avec les masses, ils s'y prennent autrement. Ils les invitent à « s'inscrire » (euphémisme pour apostasier) pour une soupe populaire, pour des colis, pour tels ou tels autres avantages matériels. Il y a de pauvres bougres qui se laissent prendre. Dame : un colis ! Et des chaussures, peut-être ! (Cet article manque outrageusement en Pologne.) Un prêtre polonais m'a raconté qu'un débardeur vint lui raconter, avec un sourire béat, comment il avait « roulé » les méthodistes : « Je me suis laissé baptiser quatorze fois (*sic*) et chaque fois j'ai reçu un colis gros comme cela : pour ce que je fiche de leur baptême, mais un colis, c'est un colis! » Mon ami a eu du mal à lui expliquer que l'affaire n'était pas si « simple » !

Dans une des dernières lettres pastorales, les évêques polonais mettent en garde contre « l'action dissolvante des sectaires ». Voici le texte en question :

> Sur nos terres polonaises se déversent en foule des émissaires de différentes sectes qui, pour de l'argent, pour une louche de soupe, pour des colis, recrutent des adhérents éphémères au milieu des masses appauvries par la guerre et bientôt relancées par le plus offrant. Ce qui nous fait réfléchir, c'est la grande insolence et le sentiment d'impunité des sectaires, visibles surtout dans la presse. Le ton des articles publiés dans les revues et les tracts sectaires, la manière méprisante avec laquelle ils s'expriment au sujet de l'Église et de sa doctrine n'ont plus rien de commun avec une foi religieuse quelconque, ni avec la vérité, ni même avec la décence la plus élémentaire.

Suivent des interrogations « réthoriques » auxquelles nous n'avons pas de peine à donner une réponse : « Qui tient à disloquer l'unité nationale par des sectes ? Qui trouve intérêt à lutter avec la religion par des moyens si étranges et si inconnus jusqu'à ce jour de la presse polonaise ? »

Les analogies avec les méthodes hitlériennes s'imposent : pour les « avoir » on s'efforce de confisquer les jeunes. Leur vie se passe à l'école. Les parents, absorbés par le travail, n'ont que très peu d'influence sur leur éducation. Ils sont donc livrés aux influences de leur milieu. Si le maître prend les programmes au pied de la lettre — chose rare, heureusement — la « liquidation des préjugés » se fait vite. Le niveau de l'enseignement est très bas. Dans certaines écoles, les enfants n'ont pas de livres, l'enseignement est exclusivement oral. Les manuels d'avant-guerre ont été tous éliminés comme « antidémocratiques » et ré-

trogrades. Des auteurs compétents, et qui ont bien mérité du parti, sont en train de fabriquer de nouveaux manuels de littérature et d'histoire, dûment adaptés. Pour être « à la page », un instituteur d'avant-guerre doit « reviser » tout ce qu'il a appris en le passant au crible des mots d'ordres nouveaux. Beaucoup se défendent désespérément contre ces falsifications méthodiques. Les instituteurs donnent beaucoup de fil à retordre au gouvernement. Heureusement monte la nouvelle génération, plus pénétrée de principes démocratiques.

L'enseignement religieux existe, mais non obligatoire. Le prêtre n'a droit d'assister aux réunions du conseil scolaire que dans les cas où, parmi ses élèves, il y a des notes « insuffisantes ». Or un « insuffisant » en religion était de tout temps considéré comme un vrai scandale. Cependant les élèves, tous frondeurs, combattent comme ils peuvent cet ostracisme. Dans une école primaire un des élèves les plus doués manifesta tout d'un coup une ignorance crasse en matière religieuse. En vain, à la fin du semestre, le catéchiste s'efforça de le tirer d'affaire. Le garçon restait là, le regard vague, et muet comme une carpe. Il ne sut même pas bafouiller son *credo*. Il fallut bien lui flanquer la note « insuffisant » qui détonnait singulièrement à côté des « très bien » jalonnant les autres matières. Le vicaire n'en revenait pas — mais put aller à la réunion. Le semestre suivant, l'imbécillité religieuse se transféra comme par miracle sur un autre élève. Tout simplement ces garçons de dix ans avaient décidé que « leur » curé devait assister aux réunions scolaires et que, par conséquent, chacun à son tour devait se « sacrifier », en commençant par les « premiers ». « On s'arrange » pour que, à chaque semestre, il y ait *un* insuffisant. Le pauvre M. le vicaire a beau les sermonner : ils n'en démordent pas. « Nous ne pouvons pas permettre cet affront », disent-ils...

Cependant, il y a aussi des « écoles nouvelles » d'où l'enseignement religieux est entièrement exclu. Écoutons les évêques polonais :

Non moindre est le péril visant l'âme des innocents. On a organisé des maisons d'éducation qui se proposent la formation du soi-disant « homme nouveau », c'est-à-dire d'un homme privé de la foi en Dieu, ignorant le saint nom du Christ Seigneur, à l'instar des écoles hitlériennes de triste mémoire. Il y a de nombreuses « Maisons de l'Enfant » où il n'y a plus de croix, où l'on ne chante plus de cantiques traditionnels, où l'on n'a plus l'habitude de prier en commun, où l'enfant qui lève sa petite main au front pour faire le signe de la croix est tourné en ridicule, où les éducateurs sont obligés à passer Dieu sous silence, comme si le Père céleste et le Fils de Dieu étaient les pires ennemis de l'enfant... Notre devoir pastoral nous oblige surtout à défendre les droits des orphelins de guerre, groupés dans dif-

férents établissements, et qui sont privés de l'enseignement religieux, de prière, de sainte messe, comme s'ils n'étaient pas des enfants de Dieu. Il ne faut pas priver les orphelins de leur Père qui est au ciel !

Les programmes nouveau, fabriqués selon le modèle russe, résolvent brutalement l'initiation sexuelle. Qu'il nous suffise de citer un seul paragraphe du programme officiel du Ministère de l'Enseignement, publié dans le *Journal Officiel* le 19 mai 1947, page 146. Dans les écoles *mixtes*, en cinquième, on propose le sujet de biologie suivant :

« Les organes sexuels, c'est-à-dire génitaux : *a*) de l'homme; *b*) de la femme. Leur position, leur rôle, *leur fonctionnement.* » Un film doit illustrer cette leçon.

Beaucoup d'instituteurs se sont insurgés contre ce paragraphe. Jusqu'à présent, à ce que je sache, ils n'ont pas eu gain de cause. En somme, il ne s'agit pas d'un simple paragraphe, mais de tout un programme ayant pour fin la profanation de l'enfance. Les auteurs savent d'expérience que c'est la meilleure arme pour lutter avec « les préjugés religieux » qui « refoulent » les instincts. La jeunesse sans Dieu est toujours, d'abord, une jeunesse sans pureté. Un professeur de l'Enseignement secondaire m'a raconté que dans beaucoup d'écoles d'État, mixtes, les garçons et les filles « vivent ensemble » à partir de douze, quatorze ans et « mettent en pratique » ce qu'on leur a enseigné. « Dans certaines écoles — me dit-il — il n'y a plus de filles qui ne soient déflorées. » Mais il y a pire. Les maladies vénériennes foisonnent, avec des symptômes inconnus jusqu'à ce jour en Europe, d'importation asiatique. Les registres des dispensaires signalent un nombre croissant d'enfants contaminés... Il y a peu de temps, dans une revue catholique polonaise, a paru un article qui sonnait l'alarme : « Nous ne périrons pas — disait-il en substance — mais nous pourrirons. » L'assainissement des mœurs est tout simplement une condition de survie. La nation s'en rend compte et réagit vigoureusement : que ne peut-elle compter avec un appui officiel ? Le bon grain, semé par la famille, est étouffé à l'école. L'enfant n'appartient plus à sa famille, il est « la propriété de l'État ». La mainmise se fait de plus en plus accaparante. Et d'abord, débordés par le travail, les parents n'ont plus le temps de s'en occuper. N'oublions pas qu'en Pologne, et à moins qu'on ne soit du « parti », les salaires sont tout à fait insuffisants et que, pour vivre, il faut avoir des « occupations secondaires » qui absorbent tout le reste de la journée. Souvent, le père et la mère rentrent tard dans la nuit, exténués. Il n'est plus question de « former » les enfants, il n'est plus question que de dormir... Les conditions de la vie sont trop inhumaines pour que la vie de famille existe...

Heureusement, il y a encore des écoles libres que les parents catholiques défendent farouchement et maintiennent aux prix de sacrifices inouis. Inutile de dire que ces écoles sont loin de bénéficier de tous les avantages dont jouit l'enseignement officiel. Depuis quelque temps les chicanes se multiplient.

Il ne manque pas aujourd'hui — écrivent les évêques polonais — d'inexorables ennemis de l'enseignement privé et libre... Cette méfiance à l'égard des écoles catholiques nous fait réfléchir. Et nous nous sentons inquiets à entendre des déclarations de plus en plus fréquentes, émanant de sources autorisées, qui insinuent la limitation du développement ultérieur de ces écoles, dont l'existence est certainement la meilleure garantie du respect que l'on doit aux droits des parents sur l'éducation et sur l'enseignement...

L'autonomie des universités disparaît peu à peu. La nomination des professeurs ne relève plus du corps enseignant, mais d'un nouvel organisme, créé à cet effet auprès du Ministère de l'Enseignement public et se prononce selon la clef du parti. Tout récemment, le recteur de la Polytechnique de Varsovie crut pouvoir nommer un professeur — une célébrité — à une chaire vacante. Quelle ne fut sa stupeur lorsque, sans préavis, se présenta un autre candidat dont la seule compétence réside en ses « convictions politiques » ? Nous connaissons des cas où des spécialistes se voient évincés à cause de leurs « opinions ». Une nouvelle loi réserve au Ministère le droit d'imposer des candidats de son choix. Il s'agit, en somme, d'épuration. Un professeur de philosophie, athée notoire et qui à cause de cela fut longtemps *persona grata* du régime, déclara tout récemment dans un discours de rentrée que si la situation actuelle durait, le niveau des études universitaires baisserait à tel point qu'il ne serait plus question de travail intellectuel original ni de pensée créatrice. Embrigadé, le génie se cabre — ou s'étiole : tous les États totalitaires en sont témoin. Sans éclat, le ministre de l'Enseignement public, M. Strzeszewski (il y a peu de temps ambassadeur en France) vient d'asséner à l'autonomie des universités polonaises un coup mortel. Dorénavant, c'est l'orthodoxie politique qui présidera aux nominations. On m'a cité des noms d'agrégés, extrêmement doués, qui, en vain, attendent une chaire, bien que jouissant de l'appui unanime de tout le corps professoral. « Que voulez-vous — m'a déclaré amèrement l'un d'eux — je ne puis tout de même pas *me vendre*... » Hélas ! tous ne sont pas capables de cet héroïsme. Il faut vivre — et souvent faire vivre une famille nombreuse. Alors ils essaient de s'adapter. Une fois rentrés dans l'engrenage, ils ne peuvent plus en sortir. Et c'est le mensonge au compte-gouttes, le mensonge organisé. On ne dit

plus ce que l'on pense, on ne pense plus ce qu'on dit. Un corrosif subtil et lent s'introduit dans la pensée, dans le cœur... On a tellement parlé chez nous de la « duplicité slave » : n'est-ce point l'effet naturel d'un climat d'oppression ? Un ami polonais me disait : « Jusqu'à présent, nous en étions presque indemnes, mais je crains beaucoup que quelques années de ce régime ne nous assimilent aux Russes : on a beau les haïr, on attrape le microbe ! » Et il m'a cité des exemples d'ambivalence intellectuelle et morale significatifs.

Il faut être un observateur perspicace pour se rendre compte que la trame de leur vie, apparemment si insouciante et si vaillante, est tissée de peur. Personne, littéralement, n'est sûr de son lendemain (exception faite des nullités). Quelqu'un m'a dit : « Chacun de nous a son fichier — et de quoi nous mettre dans la tôle dans les vingt-quatre heures : qui de nous n'a pas été dans la résistance et combien ont été arrêtés parce que, du temps de l'occupation allemande, ils étaient membres de l'A.K. (*Armja Krajowa*, armée clandestine) ? A certains, ce crime a valu la peine capitale. Comment voulez-vous que, dans ces conditions, nous vivions tranquilles ? L'U.B. (*Urzad Bezpieczenstwa*, Office de Sûreté) est tout-puissant. Au fond nous n'avons pas de régime communiste, mais un régime policier. »

L'U.B. évite les rafles spectaculaires qui plaisaient tant aux Allemands. D'habitude, les arrestations se font la nuit et tous les voisins — trop heureux que ce ne soit pas leur tour — reçoivent l'ordre sévère de se taire : la moindre indiscrétion leur vaudrait le même sort. Résultat : on ignore souvent pendant des semaines l'arrestation d'amis ou de parents.

Parfois, les personnes « disparaissent » sans laisser la moindre trace. Gare à celui qui en tirerait des conclusions désobligeantes ! Ne sait-on pas que la manie des suicides sévit ? Il y a quelques semaines, un avocat renommé [1] ne rentra pas chez lui. Sa femme, affolée, alerta la police, qui, aussitôt, déploya un grand zèle. L'opinion publique suivait, attentive, ces recherches tapageuses et vaines. Finalement, on opta pour un accident ou un suicide : les traces de la victime côtoyaient dangereusement la Vistule. Le hasard voulut qu'un détenu libéré dévoilât la vérité. Par hasard, dans un corridor de la prison, il avait croisé l'avocat connu, roué de coups.

Beaucoup d'inculpés meurent pendant l'enquête. Comme du temps de l'occupation allemande, on rend aux familles des cercueils hermétiquement fermés et scellés. La plupart des victimes

1. C'est à dessein que nous ne citons aucun nom propre. Les *faits* ont été rigoureusement vérifiés.

se recrutent dans le parti paysan et socialiste. Ce n'est pas « l'opposition » (pâle et jugulée), ce sont les « dissidents » qui courent les plus grands risques... Car on ne pardonne pas aux socialistes et aux paysans de ne pas se laisser embrigader dans le parti unique.

Les évêques polonais écrivent :

La garantie de la liberté civique dans les limites raisonnables des besoins du bien commun est une des conditions indispensables d'une paix saine et de l'ordre social. C'est pourquoi nous désirons que disparaissent de notre vie les limitations de la liberté civique insuffisamment motivées et arbitraires. La pression exercée sur les catholiques pour qu'ils s'enrôlent dans certains partis politiques professant des principes opposés à la sainte foi, et ceci sous peine de perdre certains avantages matériels, le droit du travail conditionné par l'adhésion à tel parti, l'appréciation de la valeur sociale de la personne selon la clef du parti — ce sont des faits déplorables, car ils divisent les citoyens en différentes catégories et ne contribuent nullement à l'accroissement du bien-être collectif.

La presse catholique est loin de pouvoir déployer son activité d'avant guerre. Le nombre des revues est très limité, les tirages restreints. Chaque infraction au règlement et à la discipline du parti est suivie de sanctions immédiates : la livraison de papier est arrêtée. Qu'on ne nous parle pas de persécutions, de chicanes! L'employé interpellé lève les bras et les yeux au ciel : « Que voulez-vous ? Le papier est rare ! » On bat la coulpe et tout revient dans l'ordre : la presse « de la droite » se fait de plus en plus incolore.

Nous considérons comme une des plus injustes et des plus humiliantes contraintes l'activité du contrôle et de la censure de la presse qui, par son caractère arbitraire, dépasse souvent les limites des directives préconisées par l'État, qui ne ménage pas les hautes autorités morales, qui restreint l'Église dans son droit divin à enseigner, qui entrave la publication des encycliques du Saint-Siège, des lettres pastorales et même des livres catholiques strictements doctrinaux et des manuels religieux, falsifiant l'histoire de l'Église et l'appréciation de son rôle dans le monde. Sans mentionner le sort qui est fait à la presse catholique, complètement à la merci des offices du contrôle de la presse, si indulgents pour les publications des sectaires et qui restreignent si péniblement la liberté de nos revues chaque fois que celles-ci désirent prendre la défense de l'honneur de Dieu, outragé par les blasphèmes. Tout cela se passe sous le prétexte de combattre les tendances rétrogrades, l'obscurantisme et les idées arriérées...

Tirons les conclusions. Le sort qui est fait à l'Église en Pologne risque soit de la figer en des positions de défensive et en

l'apologie d'un passé qui, certes, ne mérite pas tout entier de survivre, soit à l'engager en une voie de compromis et « d'adaptation » dangereuse. Les évêques polonais — d'une trempe rare et doués d'une clairvoyance que volontiers je taxerais de charismatique — se rendent compte du double écueil et tâchent d'y remédier. Ils ont l'immense avantage de pouvoir compter sur leurs troupes, dociles et compactes. « Nos vrais chefs spirituels — m'a dit un Polonais — c'est notre Primat et ce sont nos évêques. » Jamais la cohésion entre l'Église enseignante et l'Église enseignée n'a été plus fervente. La foi d'avant guerre, cette « foi de charbonnier », par habitude et par tradition, qui ne coûtait pas, fait place à une foi vigoureuse, éclairée et vaillante, à une foi de martyrs et de confesseurs. Certes, le danger est grand et il ne faut pas le minimiser. Mais beaucoup de catholiques polonais, même laïcs, s'en rendent parfaitement compte. J'étais tenté d'écrire « surtout les laïcs ». Car ce sont « les curés » qui très souvent, comme m'a dit un étudiant, « ne sont pas à la page et doivent être « traînés à la remorque ». « Voyez-vous — me confia-t-il — nos meilleurs prêtres sont restés dans les camps et avec les survivants on a fait des évêques : reste un menu fretin qui n'est pas toujours de la première qualité. » Des amis plus pondérés corrigèrent cette opinion quelque peu radicale. Certes, il y a des prêtres, de saints prêtres, mais ils sont trop peu nombreux. Il faudra des années pour combler les brèches — et les vocations se font rares. C'est là le plus grand souci des évêques. La prêtrise a cessé d'être une « carrière » : pour l'embrasser, il faut un courage souvent héroïque. Hélas! la qualité des vocations ne compense pas la quantité et trop de paroisses, surtout à l'Ouest, sont sans prêtres. Les plus lucides se rendent compte du danger que cela représente pour demain. Un ami me dit : « Si rien ne change, d'ici quelque temps nous serons comme vous : une terre de mission. »

Énergie indomptable, vitalité jeune et radieuse, résistance spirituelle admirablement disciplinée, courage à toute épreuve — tel est le bilan des effectifs « spirituels » dont disposent les catholiques. En face d'eux, une marée irrésistible qui monte et déferle et menace de tout engloutir. Mais la barque de Pierre en a vu bien d'autres : *non praevalebunt.*

JEAN MÉRENS.

LETTRE DE L'A.C.J.F. A CHRISTIANUS

Dans son billet de février, *Christianus*, discrètement, invite l'A.C.J.F. au dialogue. Qu'il en soit remercié ! En ce temps d'interminable agonie et de dangereuse création, alors que toutes choses sont à la fois obscures et fluides, il faudrait être singulièrement naïf pour prétendre à l'efficacité d'une pensée qui se croirait claire et se voudrait solitaire. Aucune pensée vivante n'est parfaitement claire, et plus d'un Mouvement tourne court et périt de s'être donné l'illusion de la clarté. Le dialogue avec des partenaires fraternels qui ont la charité de comprendre, la franchise de contredire et l'humilité d'interroger, oblige la pensée à se défier des solutions toutes faites, à se conquérir sur elle-même dans un perpétuel effort d'invention par quoi seulement elle demeure *actuelle*, *libre* par rapport à ses propres précédents, et *fidèle* du même coup à sa tradition.

Christianus a bien vu ce que veut être l'A.C.J.F.; entre nos orientations et celles de *La Vie intellectuelle*, l'accord, dit-il, se révèle profond. De part et d'autre, on pense que le chrétien doit être présent là où le Christ est présent, c'est-à-dire en plein cœur d'humanité. Le Sauveur des hommes serait-il ailleurs que là où sont les hommes ? Il faut travailler à connaître, comme Jésus, « ce qu'il y a dans l'homme » d'angoisse et d'espérance, et s'efforcer, avec lui, de réduire l'injustice constatée et de promouvoir l'amour nécessaire. Connaissance et action du chrétien en « synergie » avec Dieu (comme dit fortement saint Paul) qui est à l'œuvre depuis l'origine pour diriger l'évolution et pousser l'humanité vers sa fin. Cette fin transcende tout ordre social, donné ou possible; elle est, en rigueur de terme, « sanctification » de l'homme, passage, offert par grâce, à l' « ordre » du sacré. « La volonté de Dieu est que vous soyez des saints. » Divinisation, Théiôsis.

On devine l'effort que représente pour les laïcs chrétiens de notre génération la pénétration de ces vérités vivantes. Mais, pour nous, cette connaissance progressivement et difficilement acquise — avec l'aide de nos aumôniers — est indissolublement liée à notre vocation sociale.

Jean Anouilh a raison quand il fait dire à Monsieur Vincent : « Avant de songer à sauver leurs âmes, il faut donner aux hommes une vie qui leur permette de prendre conscience d'en avoir une. » Si le chrétien néglige l'action révolutionnaire, il est hypocrite ou berné d'illusions. Mais l'action révolutionnaire ne va pas sans options d'ordre temporel dans lesquelles l'Église n'a pas à être compromise. C'est pourquoi l'Église impose au chrétien d'accomplir une tâche qui

n'est pas tâche d'Église. L'indépendance du laïc en matière temporelle est une obéissance.

Mais l'action révolutionnaire ne saurait suffire à libérer l'homme. Impossible de lui laisser ignorer sa vraie grandeur : il est membre d'un Corps sacré. Pour que le progrès social soit digne de l'homme, il faut que, temporellement libéré, placé par conséquent dans des conditions de vie qui ne le détournent pas d'entendre au fond de lui l'appel de la transcendance, il sache répondre à cet appel et s'ouvre à la libération spirituelle. Dans l'effort commun pour infuser au monde ce ferment évangélique « plus profondément révolutionnaire que toutes nos positions sociales », le rôle de la hiérarchie de l'Église est premier, mais non pas solitaire : avec le Pape et les évêques, sous leur autorité, les laïcs chrétiens doivent travailler à engendrer le Corps du Christ. Tâche d'Église à quoi il est urgent que, d'une manière ou d'une autre, tous les baptisés collaborent. Ici, obéissance est dépendance.

Double tâche du chrétien — sociale et spirituelle — l'une et l'autre s'épaulant réciproquement; double forme de la même obéissance — dépendance et liberté — pour des hommes qui sont à la fois fils de Dieu et citoyens d'une cité terrestre; cela est aujourd'hui banal, ou devrait l'être. La *Lettre sur l'indépendance* ne date pas d'hier.

Mais, en 1948, plus soigneusement sans doute qu'à l'époque où Jacques Maritain lançait son message, nous sommes en garde contre certaines ambiguïtés qui, « aux beaux jours de l'Action catholique » (pour parler comme *Christianus*), risquèrent de rendre moins efficace le double effort dont théoriquement on comprenait pourtant l'égale urgence. Par exemple, nous n'employons plus, sans y apporter l'indispensable correctif, l'expression courante : « doctrine sociale de l'Église ». En effet, à parler rigoureusement, il n'y a pas plus de doctrine sociale de l'Église qu'il n'y a de philosophie de l'Église. Lorsque les catholiques français se bouchaient les oreilles pour ne pas entendre la grande voix de Léon XIII (dont ils sentaient bien qu'elle était exigeante), nos anciens durent insister pour les persuader qu'il n'y a pas de morale qu'individuelle et familiale, mais aussi professionnelle, sociale, nationale et internationale. Ils contribuèrent à la diffusion de ce qu'ils appelèrent avec tous les catholiques sociaux la « doctrine sociale de l'Église ». Il aurait mieux valu dire : les postulats chrétiens que doit respecter toute forme d'aménagement social. S'il n'y a pas de philosophie catholique, il y a des postulats catholiques de la philosophie (immortalité de l'âme, valeur de la raison, etc.). De même, un certain nombre de postulats commandent l'action sociale des catholiques (justice, dignité de la personne, etc.). Il y a là plus qu'une nuance, et la portée d'une telle précision n'échappera à personne. Laisser subsister l'équivoque, même dans le vocabulaire, serait plus dangereux que jamais en ce temps propice aux confusionnismes, alors que les uns demandent trop à l'Église et les autres trop peu, ceux-ci prétendant la claquemurer à l'intérieur de ses sanctuaires, les autres la pressant de donner des consignes sur des points où elle n'a pas à en donner. La compétence de l'Église est d'ordre spirituel, et là-dessus elle a une doctrine. Cette doctrine

entraîne d'importantes conséquences dans l'ordre temporel, et là-dessus aussi l'Église a des choses graves à nous dire, et elle nous les dit, dût-elle nous déplaire et en souffrir persécution. Ces postulats spirituels commandent toute notre action sociale, mais ne lui imposent pas sa forme positive; là-dessus, nous sommes libres : il n'y a pas, il n'y aura jamais de Décalogue des institutions temporelles.

Signalons d'autres points où nous sommes spontanément attentifs. Sur le plan de la théologie et de l'enseignement religieux, nous apprenons à résister à la pression imaginative qui tend toujours à faire de la transcendance de Dieu une extériorité au monde. Le Dieu transcendant n'est pas *ailleurs* que là où sont les créatures. L'Être n'est pas *en dehors* des êtres bien que tout autre. D'autre part, la Bible ne nous révèle pas tant qui est Dieu que ce qu'il fait avec les hommes. La transcendance de Dieu est toute d'intériorité et d'acte. Bon nombre de faux problèmes touchant les rapports de l'action spirituelle et de l'action temporelle naissent de ce qu'on cède trop souvent à ce poids de l'imagination qui adore une fausse transcendance. Que les théologiens dans leurs chaires ne sourient pas, disant que nous enfonçons des portes ouvertes ! Ouvertes pour eux, soit ! mais au niveau de l'enseignement que reçoivent les laïcs, non. Il y a, sauf exception, rupture de continuité entre les hautes chaires et les humbles locaux jocistes ou jacistes. Cependant qu'un certain athéisme, qui n'est pas de tour d'ivoire ni d'appétit de jouissance grossière, pourchasse autour de nous la foi en Dieu au nom de la promotion de l'homme...

Autre chose : nous avons appris à nous défier de ceux qui disent : pas de politique ! Plus précisément, nous demandons à comprendre exactement ce qu'ils veulent par là nous faire entendre. Non, certes, que nous prétendions faire de la politique, engager prématurément les jeunes hommes de nos Mouvements dans la politique, encore moins compromettre l'Église dans une prise de position politique. Loin de là ! Mais tandis que, naguère, quiconque disait : pas de politique, avait du coup dans certains milieux bonne réputation et imposait confiance et respect, aujourd'hui nous croyons — ou plutôt nous *voyons* — qu'il y a telle manière innocente de ne pas faire de politique qui équivaut pratiquement à faire le jeu d'une certaine politique. Il est des cas où un moralisme qui se veut strict est purement et simplement inefficace. Mais il est d'autres cas où, qu'on le veuille ou non (et tantôt on le veut, tantôt on ne le veut pas), il est *politiquement efficace*. « Pas de politique » signifie alors « Telle politique ». Combien de groupes théoriquement a-politiques sont conduits, de par l'insuffisance de réflexion et d'analyse, à pencher (ou verser) dans un sens où ils ne voudraient peut-être pas pencher (ni verser), et où ils ne savent pas qu'ils penchent (ou versent) ! En vérité, il est certains silences qui, sur le plan politique, ont plus d'efficacité qu'un manifeste.

Enfin, il y a ceci, qui n'est pas une opinion, mais un fait, et que nous osons regarder en face : généralement parlant, et réserve faite de telle ou telle province, la France n'est pas en 1948 pays de chré-

tienté. Il est élémentaire d'en tenir compte dans une méthodologie de l'action. Je n'insiste pas.

A quoi tendent ces remarques ? A ceci : si l'épaulement réciproque, pour la libération de l'homme, de l'effort social et de l'effort spirituel s'impose à l'intelligence comme une vérité devenue banale, il se propose à la vie concrète du chrétien comme une entreprise singulièrement difficile. Or, et c'est ici l'essentiel de notre propos, *l'A.C.J.F. veut précisément éduquer à cette difficulté-là.*

Combien *Christianus* a raison de nous dire que si l'A.C.J.F. négligeait les problèmes de la vie spirituelle, elle perdrait du même coup ses raisons d'exister ! Et comme il a bien compris sa mission, quand il souligne qu'elle se veut participante de la tâche proprement ecclésiale : rassembler les chrétiens pour engendrer le Corps du Christ et promulguer solennellement son commandement d'amour ! C'est vrai : l'A.C.J.F. n'est pas un Mouvement d'action purement temporelle.

Également, combien cet éditorialiste que j'imagine (et qui demain sera peut-être *Christianus*) a raison de nous dire que si l'A.C.J.F. négligeait les problèmes de la vie temporelle, elle perdrait du même coup ses raisons d'exister ! Et comme il a bien compris sa mission, quand il souligne qu'elle entend, sous sa responsabilité plus personnelle, former des hommes qui donnent leur mesure sur les chantiers de la vie temporelle ! Il est vrai : l'A.C.J.F. n'est pas un Mouvement d'action purement spirituelle; ses fondateurs et aucun de ses présidents n'ont voulu qu'elle fût une congrégation.

Nous comprenons l'inquiétude qui s'éveille au cœur de *Christianus*. C'est notre inquiétude même. Mais elle ne porte pas sur le risque de négliger *l'une* seulement des deux tâches qui s'imposent au chrétien, mais bien l'une ou l'autre, tantôt plus l'une, tantôt davantage l'autre.

Il y aurait une solution de facilité : laisser à d'autres l'éducation de ceci, assumer nous-mêmes l'éducation de cela (ou inversement). Mais alors il n'y aurait plus éducation. Car la difficulté n'est pas de former l'homme à vivre ceci *ou* cela, mais ceci *et* cela. C'est sur la liaison concrète, sur l'articulation vivante dans une même conscience d'homme que nous mettons l'accent, car le risque d'escamotage est là.

Ce garçon de dix-sept ans qui vient à l'A.C.J.F., nous le voyons tel qu'il faut qu'il soit à trente ans : connaissant la vie de l'Église, partageant les soucis de l'Église, participant effectivement, au sein d'une communauté de chrétiens, à la croissance du Corps du Christ (ce Corps n'existe qu'en croissance, et tous les baptisés sont ses membres); connaissant d'autre part les réalités temporelles et sachant quel rôle jouer en ce monde pour le rendre plus habitable et plus humain. Nous le voyons soumis filialement aux directives et décisions de la hiérarchie de l'Église en toutes questions qui touchent l'unité et l'intégrité de la foi, car, disons-nous avec *Christianus*, « la foi catholique n'atteint la vérité que dans une soumission totale aux pasteurs qui ont mission de veiller à son unité et à son intégrité ». Nous le voyons aussi optant librement pour telle forme d'action syndicale,

sociale, économique ou politique, car, disons-nous avec le P. de Montcheuil, « aucune opinion temporelle n'est imposée par l'Église aux chrétiens, mais bien l'obligation de s'en faire une à la lumière de leur foi ».

Voyant donc ce garçon de dix-sept ans tel qu'il faudra qu'il soit à trente, l'A.C.J.F. s'efforce de l'y conduire. Pas de problème pour ce qui est de l'éducation à sa tâche spirituelle, sinon que les ambiguïtés notées plus haut ne seront jamais surmontées si l'apprentissage des options temporelles ne vient sans cesse redresser l'inévitable gauchissement, enrichir et purifier la vie chrétienne. Pour ce qui est de l'éducation à la tâche temporelle, rappelons simplement que c'est en marchant qu'on apprend à marcher, en forgeant qu'on devient forgeron, et non pas en expliquant ce qu'est la marche ou la forge. Pas d'éducation à l'action temporelle sans un commencement d'action temporelle. Nous connaissons des Mouvements qui disent à leurs membres qu'ils devront « s'engager »; mais, ne les faisant pas « s'engager », ils aboutissent souvent à ceci : qu'en fait ils ne « s'engagent » jamais. C'est pourquoi l'A.C.J.F. n'est pas un Mouvement de jeunes qui auront brusquement, un beau jour à agir; mais bien un Mouvement de jeunes déjà au combat (dans la mesure évidemment où l'engagement est possible, valable et *éducatif*), précisons : un Mouvement de jeunes qui s'insèrent progressivement dans le temporel. Que cela suppose de la part de l'A.C.J.F. un certain nombre d'options temporelles, c'est évident et n'a pas besoin d'explication. Elle le fait, conformément à sa tradition propre, en initiant ses membres à une certaine conception de la vie sociale et de la collaboration des classes et en limitant leur action effective aux problèmes qui intéressent les conditions de vie des jeunes.

Si l'on objecte que l'A.C.J.F. risque de compromettre l'Église par ses options temporelles libres, nous répondons que jamais elle n'a cherché à s'identifier avec l'Église, et que les positions prises naguère aux Congrès nationaux de Bordeaux (sur la vie municipale) ou de Lyon (sur la paix) (pour ne citer que ces deux-là) ont été prises en toute liberté et sans que la moindre objection soit soulevée par qui que ce fût ayant autorité pour le faire. D'ailleurs, il ne manque pas d'autres organisations qui, dans leur presse, s'intitulent français et catholiques, et prennent des positions sensiblement différentes des nôtres. S'ils ne compromettent pas l'Église, nous non plus. Il est normal que soit joué, sur ce plan, le franc jeu de la diversité. A côté de l'A.C.J.F., d'autres écoles de formation sociale vivent, naissent ou meurent : leurs conceptions de la vie temporelle ne sont pas les nôtres, et, comme nous le disions, il arrive que l'Église est le plus souvent compromise en fait par celles qui sont le plus timidement pensées et affirmées.

Telle est la difficulté d'être homme, et homme chrétien. Telle est la difficulté de l'éducation à la vie d'homme chrétien. Que Dieu nous garde, par le truchement fraternel de *Christianus* ou de tels théologiens, de tout escamotage, facilité, ou trahison.

Remy Montagne.

AZIMUTHS

L'Histoire et la pensée chrétienne

■ *Sommaire* : on définira d'abord l'Histoire, puis la Pensée chrétienne, puis on étudiera leurs rapports. Étant donné mon titre, ce plan me paraît, sinon inattaquable, au moins défendable.

Sources : Vous trouverez une bonne périodicographie de la question dans l'article de R. Aubert : « Discussions récentes autour de la Théologie de l'Histoire », *Collectanea Mechlinensia*, mars, pp. 129-150. Vous pourrez y ajouter l'article de Mercier dans *Les Cahiers de la Paroisse universitaire* de janvier 1948, l'article non terminé du P. Dubarle dans *La Vie Spirituelle*, le compte rendu du cahier de *Jeunesse de l'Église* par le P. Liégé dans *La Vie Spirituelle* d'avril, les articles du P. Bouyer et du P. Rahner dans *Dieu vivant* et *La Vie Intellectuelle*, l'article du P. Benoit sur Porphyre, dans la *Revue Biblique* d'octobre, les chroniques du P. Pollet et de M. Vincent dans la *Revue des Sciences religieuses* de Strasbourg, la chronique de l'Institut dans le *Bulletin de l'Institut Catholique* de Toulouse d'octobre 1947, la note du P. Bergounioux dans le dernier numéro du même bulletin, les très intéressantes chroniques d'ecclésiologie du P. Congar, dans la *Revue des Sciences philosophiques et théologiques*, et un article protestant, mais intéressant de E. L. Allen, sur *Biblical and Secular History*, dans *The Congregational Thought*, avril 1948, pp. 120-128. La direction d'Azimuths s'excuse à l'avance auprès des Revues sérieuses des omissions et inadvertances, ou des retards. Donc, d'abord :

■ *L'Histoire.* Il n'y a pas d'Histoire, mais des histoires. Il n'y a pas d'histoire universelle, mais des histoires plus ou moins générales. L'humanité n'a pas une mémoire, mais diverses mémoires; de volume, de caractère, de forme, de contenu très variés, ils se trouvent avoir été mis par hasard en conserve dans la vaste civilisation qui nous baigne de ses ondes, avec ou sans fil; témoignages épargnés, d'hommes ou de groupes d'hommes, sur ce qu'il leur a été donné de voir ou de découvrir, sur ce qu'il leur a plu de transmettre ou de retransmettre. Cultures et politiques, ces deux arbitrages vivants, et qui se veulent sans appel, se disputent ces épaves pour satisfaire leur besoin de mémoire ou d'ancêtres, pour justifier leur présent et leur avenir en se construisant un passé. Chacune fait son histoire. Chacune aussi voit, dans cette histoire, une métahistoire, si l'on peut user de cette expression barbare, pour signifier les forces transcendantes ou immanentes diverses que chacune voit présider à la naissance et à la croissance du monde, pour signifier aussi les péripéties décisives qui dominent et déterminent le temps. Et comme par hasard, pour chacune, c'est son destin et sa prédestination qui explique le mouvement du monde qu'elle connaît, mouvement dont la totalité lui apparaît comme une longue parturition d'elle-même. Chacune des cultures et

des politiques déclenche donc son histoire de l'univers pour la bloquer à soi ou du moins sur soi. Un observateur de Sirius qui ne connaîtrait le monde que par ses histoires n'accepterait sans doute comme donné scientifique que ce qui est admis par toutes en telle coupe du temps. En général, n'est admis par toutes que ce qui n'en gêne aucune. Il y a donc très peu de donné scientifique commun, et il varie avec les remises en question postérieures. Qui sera l'arbitre entre ces arbitrages discordants du passé, entre les Cultures, entre les Politiques, entre les Cultures et les Politiques ? Le succès du présent ? C'est un équilibre instable par définition et qui jamais n'a convaincu les vaincus laissés vivants. L'espérance de l'avenir ? Elle n'est qu'objet de foi.

Et ce qui est vrai de l'Histoire du passé l'est aussi de la vision du présent, lequel est le futur passé que connaîtront nos descendants, s'il y en a. Les faits mêmes de l'actualité, leurs mesures, leurs groupements lorsque la passion des hommes s'y intéresse, et elle ne s'interdit pas le domaine dit scientifique, sont le résultat non pas d'une constatation, mais d'une reconstitution, d'une interprétation par une foi, une espérance, une charité qui ne sont pas toujours théologales. Si l'on définit objective parmi les actualités ce qui est admis par tous les photographes, c'est-à-dire ce qui n'en gêne aucun ou n'en intéresse humainement aucun, il n'y a que peu de faits objectifs.

Il n'y a pas d'Histoire, il y a des histoires, dont chacune pour son croyant est l'Histoire, et pour son incroyant un mensonge ou du moins une erreur. Il y a autant d'histoires que de fois, peut-être même autant d'histoires que de charismes prophétiques à l'intérieur de chaque foi. Pour me borner aux théologiens étudiés par R. Aubert,

il y a l'histoire du P. Féret, qui est celle qui ressemble le plus à l'histoire des historiens puisqu'il s'agit pour lui aussi du déroulement temporel des événements... Que faut-il penser de son effort pour nous éclairer sur le sens de l'évolution humaine en nous indiquant à l'avance la courbe que suivra l'histoire du christianisme sur la terre dans les siècles à venir ?... Il semble que jusqu'à présent les arguments exégétiques solides manquent le plus souvent, et on peut d'ailleurs se demander si des précisions de ce genre ne sont pas étrangères au vrai but de la révélation.

Il y a l'histoire du P. Huby et surtout celle du P. Fessard. On a vu comment, pour ce dernier, l'objet de la théologie de l'Histoire doit être de constituer une ontologie de la nature humaine considérée non pas dans l'abstrait, mais dans son devenir historique, et en particulier d'étudier les conditions du « devenir-chrétien » de l'humanité. Ceci n'a plus que de lointains rapports avec le *Discours sur l'Histoire universelle* ou la *Cité de Dieu*. C'est un problème d'anthropologie chrétienne, fondamental du reste, et il semble bien que la perspective historique est de nature à renouveler partiellement ces problèmes anthropologiques en mettant en relief leur aspect dramatique et existentiel.

Il y a l'histoire du P. Daniélou, cette histoire des *magnalia Dei* (la Geste de Dieu), dont il reconnaît lui-même ailleurs (*Nouvelle Revue Théologique*, novembre 1947, p. 930) qu'elle est « une autre histoire, aussi historique que l'autre, mais qui ne tombe pas sous la prise de la méthode historique ». Cette histoire religieuse de l'humanité, dont l'histoire religieuse sur cette terre ne constitue qu'une partie, entre en contact avec l'histoire des historiens, mais elle se situe essentiellement sur un autre plan. (Et à ce plan-là, il est bien évident, par exemple, que le Christ est le centre de l'histoire. Par contre, au plan de l'histoire phénoménale, on reste fort hésitant en présence d'affirmations comme celle du P. Rahner, qui rappelle d'ailleurs Bossuet : « Toute l'histoire des peuples marche à sa rencontre mystérieusement, et les routes de l'empire romain furent construites pour ses messagers » [*Stimmer der Zeit*, 1947, p. 416].)

C'est sous cette perspective que se situe le P. Rahner... A la lumière de la

Révélation, il nous montre comment, en dépit de l'intervention du péché, derrière lequel se profile la figure de Satan, le sens de l'histoire de l'humanité apparaît comme un long effort centré autour de l'œuvre du Christ, pour retrouver l'état originel perdu, et que dès lors, au-delà de l'apparent manque de sens des événements, il y a un terme qui donne à ce qui le précède et ce qui le prépare sa véritable signification.

Or de pareilles considérations semblent bien fondées sur la révélation et nous éclairent incontestablement, dans un sens optimiste, sur le sens de la destinée de l'humanité. Mais elles n'apportent que peu de lumière sur la valeur des civilisations temporelles et sur les lois, s'il y en a, qui régissent leur succession. En outre, même en ce qui concerne l'histoire proprement religieuse de l'humanité, il semble que, dès qu'on veut entrer un peu dans le détail, on risque d'introduire beaucoup d'éléments subjectifs. Qu'on compare, par exemple, la conception pédagogique de saint Irénée ou celle des Antiochiens, pour qui l'histoire de l'homme est celle d'une lente croissance à partir de l'état d'enfance, avec la conception des Alexandrins, qui estiment que l'homme fut créé parfait dès le début : les deux systèmes pensent chacun trouver dans l'Écriture de quoi appuyer des vues qui relèvent en réalité d'anthropologies théologiques nettement différentes.

Il y a enfin l'histoire du P. Montuclard, l'effort humain profane inséré dans le devenir historique. Pour lui, la théologie de l'histoire consiste à découvrir le sens que peut avoir cet effort humain par rapport au salut religieux de l'humanité. C'est là un aspect capital de la question plus vaste de l'humanisme chrétien. Il est certain que le problème ainsi posé s'impose à la pensée chrétienne, qui ne peut se dispenser de lui chercher une solution à la lumière des données de la foi. Et à supposer qu'on croie devoir, comme le P. Daniélou, répondre par la négative, il reste à chercher si cet effort humain profane garde encore alors un sens pour l'homme qui sait que le monde d'ici-bas n'est qu'une étape en attendant les cieux nouveaux et la terre nouvelle. Ici encore un travail de réflexion s'impose de toute évidence au penseur chrétien, mais il est clair aussi que ce sont là travaux de théologien bien plus que d'historien.

■ *La Pensée chrétienne.*

Sources. Ici, ma source principale sera l'article du P. Daniélou dans la *Nouvelle Revue Théologique* de novembre 1947, pp. 930-941, que j'ai lu avant son article des *Études* en septembre, et auquel je me référerai de préférence, parce qu'il traite *ex professo* le sujet, et que j'ai un faible, comme vous l'avez vu, pour les présentations scientifiques; et aussi parce qu'on trouve plus facilement les *Études*. Cette revue tire à 15.000, si je me rappelle bien les termes de P. Dubois-Dumée dans une récente chronique de *Hochland*, qui ajoute, et on doit le croire, puisqu'il est rédacteur de *Témoignage chrétien*, qu'un abonnement aux *Études* est un brevet d'audace. Donc, dans la *Nouvelle Revue Théologique* où l'on retrouve des fragments de l'article des *Études* (y compris cette phrase que je me permets de signaler pour la troisième édition) :

> C'est un autre caractère de la vision chrétienne de l'histoire, que l'événement *central* qui n'est pas à l'origine comme dans l'hellénisme ne soit pas non plus au terme, comme dans l'évolutionisme, mais au *centre*.

(Les soulignements sont de nous.) Le P. Daniélou, cherchant les conditions à priori de toute pensée chrétienne possible, les établit à partir d'un cas unique, il est vrai, mais qui lui semble privilégié : ce qui oppose deux penseurs à même mentalité platonicienne, l'un païen : Celse, l'autre chrétien : Origène :

> Or, les points de friction des deux pensées peuvent se ramener à trois critiques essentielles que Celse fait au christianisme, trois critiques très simples, aucunement philosophiques, qui constituent encore aujourd'hui les points

de résistance principaux de la pensée au christianisme, et qui définissent ainsi la réalité chrétienne dans son irréductibilité. Ces trois critiques sont :

1° Vous vous recrutez aussi bien chez les ignorants et les pécheurs que chez les sages...

2° Vous renversez les traditions antiques en apportant un culte nouveau.

3° Vous vous donnez une importance ridicule en pensant que Dieu s'est intéressé à vous plus qu'aux autres hommes.

La première critique de Celse amène Origène, ou plutôt le P. Daniélou, à définir le Dieu chrétien en de très beaux termes, que je regrette de ne pouvoir citer faute de place.

La seconde critique de Celse vise la nouveauté du christianisme. Sur quoi le P. Daniélou développe assez longuement l'opposition foncière entre la vision chrétienne et la vision platonicienne de l'Histoire. Cette opposition me paraît plutôt du P. Daniélou que d'Origène, si j'ai bien compris les quelques réserves que faisait sur ce point le P. von Balthasar dans les *Recherches de Science religieuse* de 1936-1937.

La troisième critique de Celse vise aussi bien les juifs que les chrétiens. Son plan d'ailleurs était, semble-t-il, de démolir par des objections judaïques les éléments spécifiquement chrétiens pour ruiner ensuite tout d'un coup les éléments communs aux deux religions. Elle concerne la valeur de l'homme. Le P. Daniélou expose ici très bien ce qu'est pour le chrétien la dignité humaine; et comment, à son sentiment, le sens de la dignité de l'homme ne peut guère se maintenir que grâce au christianisme; mais, en ce dernier point, il faudrait d'abord s'accorder sur la dignité de l'homme et ses exigences fondamentales.

Telles sont donc les trois conditions à priori de toute pensée chrétienne possible. Cette découverte du triple contenu indispensable à toute pensée chrétienne précise et affermit, au terme, la notion d'abord donnée de la nature de cette pensée; celle qui jadis fut conquise pour la philosophie chrétienne :

Le fait historique d'une pensée conditionnée objectivement par les données de la Révélation et subjectivement par la vivification de l'intelligence par la grâce de la foi. La pensée chrétienne n'est aucunement exigence ou prolongement de la pensée philosophique.

Qu'elle s'y oppose même sur des points fondamentaux, le P. Daniélou le prouve dans les *Études* de septembre, p. 168.

De ce conditionnement objectif et subjectif indispensable, on peut conclure, je crois, que, pour qualifier une pensée de chrétienne, il ne suffit pas qu'elle ait le sentiment du Dieu des pauvres, ou de l'Histoire, ou de la dignité de l'homme. Il lui faut les avoir tous les trois et chacun conformément aux données objectives de la Révélation acceptées dans la foi. Cela me paraît établir une singulière dépendance entre la pensée chrétienne, et la foi chrétienne objective et subjective au point que je me demande si cette définition ne trouve pas son application exclusive dans la théologie et si, pour seulement reconnaître, dans l'histoire des sagesses, une pensée chrétienne, il ne faut pas au critique la foi chrétienne. A condition d'ailleurs qu'il dégage cette foi chrétienne de sa propre théologie. Car, à comparer le sens de l'Histoire et le sens de la dignité de l'Homme que R. Aubert prête au P. Daniélou et au P. Montuclard, on peut se demander si ces deux derniers accepteraient de se traiter mutuellement de penseurs chrétiens. Bref, j'aimerais qu'on se mît d'accord sur ces notions de théologie chrétienne, de philosophie chrétienne, de gnose chrétienne. Et, pour revenir un ins-

tant à la seconde, je me demande si historiquement et spéculativement la philosophie chrétienne, au sens actuel, ne tient pas sa définition et son statut, et sa traînante existence, d'une théologie chrétienne, la thomiste, qui, descendue au milieu d'un versant de montagne, s'arrête pour respirer, cherche les sentiers par où après tout elle aurait pu grimper, mais fixe par réflexion à cette montée une borne infranchissable.

■ *La Pensée chrétienne et l'Histoire.*

Je signale d'abord que ce sous-titre ouvrirait aisément une étude dichotomiquement exhaustive : 1° montrer comment la Pensée chrétienne ou les Pensées chrétiennes est ou sont dans l'Histoire ou dans les Histoires; 2° montrer comment l'Histoire ou les Histoires sont dans la Pensée ou les Pensées chrétiennes. Je me bornerai à cette seconde considération, puisque les Revues l'abordent plus volontiers que la première.

Mes sources seront ici surtout toutes les diverses et fécondes réflexions qu'a suscitées l'essai du P. Montuclard dans ce cahier 7 de *Jeunesse de l'Église*, dont le compte rendu en cette Revue est réservé à un esprit plus compétent, et, si j'ose dire, plus pénétrant. Je me suis demandé si l'on ne pourrait caractériser les diverses attitudes y marquées, comme disent nos amis belges, par les personnages du premier acte du *Misanthrope*. (Alceste : « L'ami du genre humain n'est pas du tout mon fait »; Philinte : « Je prends tout doucement les hommes comme ils sont. — ... Il faut avec le monde une vertu traitable »; Oronte : « Belle Philis, on désespère alors qu'on espère toujours... ».) Mais, plus scientifiquement, cette considération de l'Histoire dans la pensée chrétienne se subdivise à son tour dichotomiquement : l'Histoire sacrée dans la Pensée chrétienne, l'Histoire profane, etc. Aurai-je la place d'épuiser mon sujet ?

L'Histoire sainte et la Théologie.

Le christianisme est un message qui veut susciter et nourrir la foi, l'espérance et la charité. Ce message raconte l'épopée de la stratégie divine, comportant une Histoire insérée dans une métahistoire, par quoi je n'entends pas une légende mythique, une cosmogonie gnostique, mais l'affirmation de péripéties transcendantes à l'histoire expérimentale et documentaire, et qui pourtant s'y manifestent et la commandent. Cette épopée déroule donc les interventions de Dieu dans le monde, la geste de Dieu, et, à leur occasion, donne en termes humains le nom personnel et la vie intime de Dieu, les intentions de Dieu, les institutions et les conditions posées par Dieu pour entrer dans sa stratégie comme militant. La religion chrétienne se présente ainsi comme une religion de salut, de sauvetage, cosmique et individuelle à la fois, où la grâce de Dieu sauve de la colère de Dieu, par Jésus et l'Église visible de Jésus, ceux que d'un cœur magnanime elle a prédestinés en chaque génération, préparant mystérieusement le jour où une nouvelle manifestation de Jésus imposera au monde son ordre, celui de la justice définitive dans la miséricorde suprême. Ce message, c'est la foi qui l'accepte. Accepté, ce ferment aux exigences précises prétend mettre en ordre la vision du monde, et l'expérience du monde, et l'action sur le monde que le croyant possède ou recherche. Elle est une semence ou, si l'on veut, une greffe ou une sève de sagesse divine, qui doit trouver sans se perdre un mode d'entente avec

les différents types de sagesse que déterminent ou développent les tempéraments et les conjonctures humaines. Il y a les sagesses et les cultures de type personnaliste et celles de type cosmique ou communautaire; il y a les sagesses du temps spirituel et de l'espace spirituel, et les combinaisons des types fondamentaux que je n'ai pas la prétention d'énumérer. Semblablement, peut-être pourrait-on distinguer, parmi les théologies, les théologies du déroulement, plus historiques, et celles de la répétition, plus personnalistes. Le chemin de l'humanité vers Dieu se développe sur deux coordonnées (je m'excuse auprès des mathématiciens); l'une, c'est le projet de l'attention et de l'intention personnelle, nourries sans doute de toute la Révélation, mais plus sensibles à l'ascension intellectuelle et mystique par des voies diverses, celles de la fenêtre d'Ostie, ou celles de Rocca-Secca, ou celles de la prison de Jean de la Croix. Elles suivent l'échelle de Jacob, la maîtrise de Dieu sur l'actuel. Ce type de théologie est la théologie de l'éternel dans le *hic et nunc* d'une vie humaine, et de la sainteté personnelle. Un autre type de théologie souligne davantage dans la Révélation les structures et les évolutions de l'histoire cosmique et la marche du temps vers la Parousie et le Royaume de Dieu. Moins lyrique ou didactique que la précédente, elle est plus épique. L'une est, si je puis dire, une théologie en absoisse, l'autre une théologie en ordonnée, ou, si l'on veut, la théologie de l'Histoire sainte, et la théologie du catéchisme. Elles s'impliquent d'ailleurs réciproquement, se réfèrent explicitement l'une à l'autre, et rien n'empêche le même penseur d'écrire d'une part les *Confessions* et la *Cité de Dieu*, ou de commenter page par page l'Écriture, qui est d'abord une histoire, pour écrire à côté une somme, répétition et regroupement des questions nées du commentaire.

La théologie biblique relève plutôt de l'épopée que de la somme. Sans doute, comme le dit le P. Pollet, la Tradition et l'Écriture même offrent des éléments de répétition spéculative ou affective, essentielle ou existentielle, ou, comme il dit, je crois, de récapitulation. Il cite le Prologue de Jean et les Symboles. Mais on peut être sensible aussi à ce qui reste d'histoire, ou d' « économie », comme disent les historiens des Pères, dans ces textes privilégiés de la récapitulation : « Il est venu parmi les siens », annoncé par Jean-Baptiste. Dans le symbole, l'Esprit-Saint n'est mentionné qu'à travers ou après l'œuvre de Jésus ou des prophètes. Il semble qu'on puisse dire du christianisme primitif ce que dit Knox, cité par Allen, du judaïsme du commencement de notre ère. Pour ce judaïsme,

> la distinction entre histoire et philosophie est une distinction de degrés, non d'espèce. Toute histoire est une histoire des agissements de Dieu chez les hommes; toute vraie philosophie est une intelligence de Dieu à la lumière de ces agissements.

Il y aurait donc profit à éclaircir et arbitrer les discussions de théologie spéculative par la théologie biblique, et, si l'on me permet un jeu de mots pédant, l'ontologie chrétienne par l'ontogenèse chrétienne. L'effort annoncé en ce sens par la théologie réformée, chez Delachaux et Niestlé, mériterait de susciter une fraternelle concurrence catholique. Il est temps de risquer, pour les théologiens et pour les fidèles, des synthèses, même discutables, de la théologie biblique. Elles s'amorcent déjà par les discussions si importantes sur l'exégèse spirituelle et par les réflexions heureuses du P. Daniélou à la suite de Cullmann. Encore que je me demande si le pessimisme protestant, hostile à l'Église visible, ne soit pas logiquement amené à insister sur

le futur comme futur, sur le passé comme passé, tandis que le catholicisme est concrètement entraîné à donner plus d'importance à l'Église de l'entre-les-temps, comme présence mystérieuse et continuelle et du passé et du futur.

L'Histoire profane et la Pensée chrétienne.

Peut-être ici peut-on encore se livrer à la dichotomie chère à Platon, et distinguer, dans l'Histoire profane ou dans l'Histoire, d'une part le déroulement historique des civilisations, la succession des empires, comme dit Bossuet, et, d'autre part, l'idéologie à forme historique dominant dans les communautés non chrétiennes, et envahissant d'ailleurs les chrétiennes. Le P. Daniélou a étudié les civilisations et les empires dans les *Études*, en septembre, et l'idéologie du salut par l'Histoire dans une note des *Études*, en décembre.

De la réalité historique, il nous dit donc que le christianisme est dedans et qu'elle est dans le christianisme.

Le christianisme est dans l'histoire. Vouloir le maintenir étranger à l'histoire sous prétexte de transcendance, c'est d'un pessimisme quasi gnostique contraire au christianisme. En faire un pur produit de l'histoire, c'est nier sa transcendance. La vérité est entre les deux. Le christianisme, nous dit le P. Daniélou, se doit de s'incarner dans l'histoire et de se dégager de l'histoire pour s'y réincarner. Acceptons ces images. Comme les deux mouvements paraissent difficiles à exécuter en un même temps, il faut supposer ou que l'Église confie à une partie de soi-même le devoir d'incarnation, et à l'autre partie le devoir de dégagement; et alors il y a toujours une partie de l'Église qui s'abstient d'un des devoirs essentiels de l'Église à l'égard de l'Histoire, ou bien elle se livre toute, mais par succession, à chacun de ces devoirs, et comme elle ne participe pas encore à la légèreté d'évolution des corps glorieux, il faut qu'il y ait des époques où elle ne s'incarne pas, où elle se décharne, ou se désincarne, ou se dégage.

Le principe majeur que le P. Daniélou donne du devoir d'incarnation me paraît être d'une interprétation délicate, et peut-être parce que l' « incarnation » n'est pas d'abord définie, avec toutes les restrictions que mettra plus loin le P. Daniélou. Il nous dit :

> Comme le Christ a été l'homme d'un pays, d'une civilisation, d'une époque déterminée, ainsi en est-il de l'Église (p. 176).

On pourrait conclure : donc l'Église est l'Église d'un pays, d'une civilisation, d'une époque déterminée. La conséquence serait logique, semble-t-il, mais involontaire. C'est le contraire que l'on veut dire, si l'on veut rendre compte des faits. Il faut donc distinguer.

Acceptons que le Christ se soit incarné dans la civilisation de son temps. On sent alors la maladresse de cette expression. Mais quelle civilisation, la romaine, l'hellénistique, la juive ? Mettons qu'il se soit incarné en cette dernière, l'a-t-il sanctifiée ? On le voit, bien sûr, utiliser sa langue, les routes et les monnaies hellénistiques et romaines, manier du pain, des outils, des rouleaux de Thora, une croix. Qu'en peut-on conclure ? Du Temple, centre de la civilisation juive, il a au moins prévu la destruction. De ses contacts avec les Pharisiens et Sadducéens, maîtres de la culture juive, avec Pilate, symbole de Rome, quelles ont été les conséquences ? Paul a vu des esclaves, à nos yeux hommes privés de leur dignité, aux yeux des anciens élément essentiel de leur civilisation. Où voit-on que Paul y ait incarné, au sens actuel, le christianisme, ou l'en ait dégagé, au sens actuel ?

Page 176, le P. Daniélou affirme que

le christianisme s'est normalement incarné dans la civilisation bourgeoise des quatre derniers siècles.

Non pas celle des débuts, celle des Franciscains, mais celle de l'épanouissement, celle des Jésuites. Sans doute, des catholiques y ont joué un rôle important. Mais si, accepté avec des historiens que l'essor du capitalisme bourgeois et du calvinisme sont liés, que la Révolution de 1789 est la réussite bourgeoise avec celle de Washington, où voit-on là l'incarnation du catholicisme ? Le christianisme bourgeois

a donné des fruits admirables de sainteté.

Je veux bien le croire, n'ayant pas consulté le Livre de Vie des années 1550-1900. Mais, à ne juger de cette époque que sur les saints canonisés, furent-ils saints par ce qu'ils ont accepté ou par ce qu'ils ont refusé des valeurs bourgeoises ? Peut-on établir à priori ou à posteriori le rapport des vertus dites bourgeoises aux vertus théologales ? En quel saint les bourgeois qui paraissent authentiques de la génération des Thiers, des Guizot et des Daumier se sont-ils reconnus ? Sans doute en J.-B. Vianney. Ne l'ont-ils pas décoré de la Légion d'honneur ?

A ces généralisations, qui ne sont peut-être pas dans la pensée du P. Daniélou, mais qui me paraissent encombrer un certain nombre d'imaginations contemporaines, je préfère les précisions réalistes qu'il donne un peu plus loin, par exemple page 180, lorsqu'il nous demande d'éviter

les concordismes trop faciles... En fait, le rapport de l'Église et de la Cité politique se présentent toujours comme une tension. La situation du chrétien qui appartient à la fois à l'une et à l'autre est inéluctablement un déchirement...

Ou lorsque, dans sa note de décembre, il refuse la notion profane de salut, stalinienne ou rooseveltienne, qui pourtant est l'idéologie régnante de la civilisation actuelle. Si donc l'Église doit s'y « incarner », on voit la situation pénible d'une Église qui s'incarne dans une civilisation tout en demeurant en tension avec les éléments majeurs de cette civilisation : le pouvoir et l'idéologie politiques.

Je veux bien que ces tentatives d' « incarnation » satisfassent peut-être une tendance, pour ne pas dire une tentation du chrétien aspirant à mettre l'efficacité temporelle au service de valeurs transcendantes du christianisme. Mais, à supposer que ces valeurs ne comportent pas un choix de moyens qui interdise ceux que préfère l'incarnation ou qu'exige telle civilisation, songe-t-on à la réaction des non-chrétiens et des chrétiens qu'opprime fatalement telle civilisation, lorsque, aux yeux de ces opprimés, et c'est cela qui compte dans leur vie, cette civilisation oppressive est affirmée chrétienne par la classe ou la nation dominante, si les représentants officiels de cette civilisation s'affirment chrétiens ou si les représentants officiels du christianisme se solidarisent avec cette civilisation par leurs paroles ou par l'interprétation fatale que donneront à leurs paroles les opprimés ? Comment accorder les tactiques missionnaires qu'on veut actuellement préconiser avec les résultats quasi nécessaires de cette incarnation ? Le P. Daniélou, dans *Foi et Vie* (novembre, p. 678) frémit de la pensée qu'il prête au P. Cras, missionnaire à Hanoï, de vouloir lier l'Église à ses incarnations occidentales (pensée que ne lui prêtent

guère les Annamites, ni, semble-t-il, les Français, et qu'on ne peut lui attribuer que si on lit rapidement des textes). Ne peut-on frémir un peu, en songeant non plus à ceux que l'incarnation satisfait, mais à ceux qu'elle irrite ou meurtrit ou écarte du christianisme, du fait que l'incarnation christianise, si je puis dire, des péchés originels chez des individus qui n'ont parfois que le tort d'être nés dans des nations, ou dans des classes, qui, pour des raisons humainement légitimes parfois, s'opposent à des classes ou à des nations qui prétendent ou acceptent d'incarner le christianisme, sans que l'Église se désolidarise de ces oppresseurs d'une façon perceptible à ces opprimés ou vraiment intelligible en leur langage ?

Mes phrases s'allongent. Il est temps que je m'arrête. Épargnons-nous les adjurations et les métaphores. Échangeons plutôt des définitions et des précisions.

Si par « s'incarner dans une civilisation » on entend le fait pour l'Église d'en utiliser les moyens marginaux de vie sociale, les monnaies, les mots, et autres techniques de transport et d'échange, on ne peut que souhaiter une plus grande incarnation de l'Église. Si l'on entend le fait de dominer les structures juridiques, les organismes exécutifs d'une nation ou d'une classe, ou d'une civilisation, on peut le souhaiter bien que cela soit souvent illusoire, souvent dangereux pour le présent ou l'avenir des bénéficiaires chrétiens, et en tout cas peu apologétique pour ceux qui souffrent des excès de ces politiques. Si l'on entend le fait pour l'Église d'accepter les idéologies régnantes, le P. Daniélou nous montre en plusieurs textes que l'Église ne l'a fait qu'en transformant ces idéologies jusqu'à les rendre méconnaissables à leurs tenants primitifs. La civilisation dont je dirais volontiers que l'Église est incarnée, dont elle a gardé jusqu'à nos jours le plus de choses, c'est la civilisation du temps où le Christ s'est incarné dans sa chair. Mais avec quels discernements dignes de réflexions ! Si l'on accepte que la théologie biblique soit privilégiée par rapport aux autres théologies, peut-être la théologie des rapports de l'Église et du Monde, au moment où la fantaisie de Dieu l'a « incarnée » dans les civilisations juive et grecque, par elles-mêmes si typiques, est-elle privilégiée par rapport à celle qu'élaborent nos propres fantaisies ?

Calendrier

ROME. — Le nouvel ambassadeur d'Italie près le Saint-Siège présente ses lettres de créance (*22 mars*). — Les prêtres voyageant en avion pourront confesser leurs compagnons de voyage qui solliciteront leur assistance. — M. l'abbé Flusin est nommé resteur de Saint-Louis-des-Français, en remplacement de Mgr de Courrèges (*26 mars*). — Le Saint-Père reçoit un groupe d'anciens prisonniers et déportés du département de la Sarthe (*27 mars*). — *La Croix* publie les passages essentiels d'un article paru dans l'*Osservatore Romano*, du R. P. Cordovani, et intitulé : « Vérité et nouveauté en Théologie » (*27 mars*). — A l'occasion de la fête de Pâques, le Saint-Père s'adresse aux fidèles de Rome assemblés sur la place Saint-Pierre (*28 mars*). — Conférence du P. Festugière au Centre d'Études Saint-Louis-de-France (*1er avril*). — M. Myron Taylor, venant de Madrid, est arrivé à Rome (*4 avril*). — Béatification du frère Bénilde, des Écoles chrétiennes (*4 avril*). — Mort du R. P. Souarn, consulteur de la Commission de rédaction du Droit oriental (*6 avril*). — Le Pape reçoit le cardinal Faulhaber, archevêque de Munich (*8 avril*). — Le Saint-Père reçoit les élèves et professeurs de la « Overseas School of Rome » (*10 avril*). — Le R. P. Flaujac, des Missions étrangères de Paris, rentrant du Japon, est reçu par le Pape (*12 avril*). — Les efforts entrepris par le Vatican pour établir une liaison entre les prisonniers de guerre allemands en Russie et leurs familles étant demeurés vains, le Bureau d'information du Vatican pour les Prisonniers a suspendu ses activités (*16 avril*). — Pour la troisième fois depuis son retour à Rome, M. Myron Taylor est reçu par le Pape (*20 avril*).

FRANCE ET UNION FRANÇAISE. — *Marseille :* Le Pape élève au rang d'archevêché le siège épiscopal de Marseille (*25 mars*). — *Lille :* Ouverture du Congrès de l'Union des Œuvres (*29 mars*). — *Aix-en-Provence :* Les journées universitaires auxquelles participent douze cents professeurs et instituteurs catholiques sont consacrées à l'étude du thème « Christianisme et Histoire » (*29 mars*). — *Paris :* Une cérémonie est organisée à la chapelle des Missions étrangères pour le départ de huit missionnaires pour l'Extrême-Orient (*1er avril*). — *Nîmes :* Ouverture du Congrès de la Fédération des Syndicats professionnels de l'Enseignement libre catholique (*1er avril*). — *Versailles :* Congrès national des Enseignants chrétiens (*2 avril*). — *Tunis :* Invité par Mgr Gounot, le cardinal Gerlier arrive en Tunisie (*6 avril*). — *Paris :* Quatre cents cheminots catholiques partent pour Rome en pèlerinage (*8 avril*). — Le cardinal von Preysing, archevêque de Berlin, est de passage à Paris pour un bref séjour (*8 avril*). — Le cardinal Suhard bénit dans l'église Saint-Roch une statue de saint Benoît Labre (*11 avril*). — Sous la présidence de Paul Claudel, M. Daniel-

Rops inaugure la Semaine des Intellectuels catholiques (*11 avril*). — *Annecy* : Une session de chant grégorien se déroule du 15 au 18 avril. — Radio-Lille donnera tous les vendredis soir une émission religieuse en langue polonaise (*16 avril*). — *Lourdes* : Dix mille jeunes rurales du Midi se réunissent en pèlerinage (*18 avril*). — *Paris* : MM. Robert Speaight, Étienne Gilson, Romano Guardini et le cardinal Suhard prennent la parole au cours de la réunion de clôture de la Semaine des Intellectuels catholiques (*18 avril*).

PAYS ÉTRANGERS. — *Allemagne* : M. Robert d'Harcourt, retour d'Allemagne, déclare que, au cours d'une enquête faite à Dresde, six enfants seulement sur sept cents, interrogés, avaient entendu parler de la Résurrection du Christ. — Rencontre internationale de *Pax Christi* à Kevelaer, dans le diocèse de Munster (*1er avril*). — Le journal *Petrus Blatt*, de Berlin, publie la lettre adressée par le Pape à l'épiscopat allemand (*14 avril*).

Angleterre : Le cardinal Griffin fonde à Londres un Comité d'Accueil catholique pour les visiteurs étrangers.

Belgique : L'assemblée interfédérale de *Pax Romana* se tient à Spa (*2 avril*). — A Bruxelles, premier congrès du Laïcat missionnaire (*3 avril*).

Canada : Mille orphelins de guerre, dont on attend l'arrivée prochaine, seront adoptés par des familles catholiques canadiennes (*6 avril*).

Chine : Vingt moines de la Trappe de Yanghia-Ping, faits prisonniers, sont morts à la suite de mauvais traitements (*20 mars*).

États-Unis : On annonce à la Maison Blanche que M. Myron Taylor, envoyé du président Truman auprès du Saint-Siège, était porteur d'une lettre confidentielle du président au Souverain Pontife, mais que cette lettre est sans rapport avec les élections italiennes.

Pologne : L'évêque de l'Église nationale vieille-catholique et deux prêtres vieux-catholiques sont rentrés au sein de l'Église romaine. — Une église de Varsovie, détruite au cours de l'Insurrection, est rendue au culte. — Une réunion de théologiens polonais se tient à l'Université de Cracovie (*6 avril*).

Tchécoslovaquie : Mgr Shrameck et Mgr Hala, respectivement ancien vice-président du Conseil et ministre des P.T.T., sont arrêtés à l'aérodrome de Prague (*22 mars*).

NOS FRÈRES SÉPARÉS. — *États-Unis* : Le comité exécutif du Conseil fédéral des Églises d'Amérique approuve le plan Marshall, en souhaitant que ses objectifs « restent essentiellement moraux et spirituels et au-dessus de toute politique partisane ».

Jérusalem : Une trêve est observée le vendredi saint par les Juifs et les Arabes pendant un pèlerinage catholique à travers la ville.

Allemagne : A Stuttgart, le conseil de l'Église évangélique annonce que des conversations auront lieu avec l'Église catholique deux fois par an (*3 avril*).

PEUPLES ET CIVILISATIONS

JOSEPH HOURS. *Les Chrétiens dans la Politique. L'Expérience du M.R.P.*

L'apparition et la soudaine croissance du Mouvement Républicain Populaire ont été le fait le plus frappant peut-être de la vie politique au lendemain de la libération.

Or, chacun sait que, après des succès initiaux foudroyants, le M.R.P. a piétiné sur place jusqu'au jour où les élections municipales d'octobre 1947 lui ont apporté une cruelle désillusion. Le charme était rompu et l'élan qui jusqu'alors l'avait conduit de succès en succès était coupé.

Tout échec est un avertissement dont la sagesse ordonne de tenir compte. C'est à dégager le sens de cet avertissement que nous voudrions nous employer ici. Il n'est pas sûr qu'un tel souci soit compris de tous...

JACQUES DUMONTIER. *L'Économie française pendant le premier Trimestre 1948.*

I. — Regards sur l'année écoulée.
II. — Production et consommation en 1948.
III. — Le circuit de l'argent.
IV. — Conclusion.

Livres · *En lisant les revues* · *Calendrier*

LES CHRETIENS DANS LA POLITIQUE. L'EXPERIENCE DU M.R.P.

L'apparition et la soudaine croissance du Mouvement Républicain Populaire ont été le fait le plus frappant peut-être de la vie politique française au lendemain de la Libération. Jamais encore on n'avait vu arriver aux affaires un personnel politique aussi neuf, aussi généralement jeune, aussi homogène par sa formation et par les croyances dont il s'inspirait, aussi organisé en parti et prêt à observer la discipline indispensable à toute action collective efficace.

Alors que les anciens partis, droites parlementaires ou gauches radicales, sortaient écrasés d'une épreuve où s'était révélée leur insuffisance, alors que socialistes et communistes se retrouvaient tels qu'on les connaissait déjà, ne pouvant offrir pour des tâches nouvelles que des ressources bien définies, les républicains populaires, précisément parce qu'on ne les connaissait pas encore, éveillaient une immense curiosité et un immense espoir. Faut-il s'étonner si, en quelques mois, ils se trouvaient portés, bien avant les socialistes et en face des communistes, au premier rang des forces politiques françaises et si Maurice Schumann pouvait, en leur nom, proclamer son ambition de voir à la tête du pays : « Bidault sans Thorez. »

On sait de reste que cet espoir ne s'est pas réalisé. Certes, M. Robert Schuman occupe encore, à l'heure où nous écrivons ces lignes, la Présidence du Conseil et on ne peut que se plaire à rendre à ce parfait honnête homme l'hommage de juste déférence qui lui est dû. Mais ce n'est point ici de combinaison ministérielle qu'il s'agit, non plus que de majorité arithmétique. Il s'agit d'une des forces politiques essentielles et permanentes de la France. Or cha-

cun sait qu'après des succès initiaux foudroyants, le M.R.P. a piétiné sur place jusqu'au jour où les élections municipales d'octobre 1947 lui ont apporté une cruelle désillusion.

Non qu'il y ait perdu des sièges. Les anciens conseils municipaux, constitués au lendemain presque de la Libération, ne lui avaient en effet laissé, dans l'ignorance où l'on était alors de sa force, qu'une place fort restreinte et même injustement restreinte. Mais il était évident que sur les élections précédentes il perdait beaucoup de voix. Le charme était rompu et l'élan qui jusqu'alors l'avait conduit de succès en succès était coupé.

Tout échec est un avertissement dont la sagesse ordonne de tenir compte. C'est à dégager le sens de cet avertissement que nous voudrions nous employer ici. Le M.R.P., certes, vit toujours et nous ne pensons nullement qu'il ait terminé sa carrière. Il n'en reste pas moins que l'arrêt si net d'une croissance si rapide pose un problème. Pourquoi ces progrès et pourquoi leur fin ? La question intéresse au premier chef tout citoyen puisqu'elle est celle de l'équilibre même de notre vie politique. Mais telles sont aujourd'hui les circonstances, telle surtout la place tenue par les catholiques dans le M.R.P., que tout changement dans ce groupe ne peut qu'influer avec force sur la vie de la communauté catholique tout entière.

C'est pourquoi cette étude doit être entreprise dans un esprit de vérité, sans nul désir de flatterie et sans crainte des conclusions où elle peut conduire. Il n'est pas sûr qu'un tel souci soit compris de tous. Les passions politiques, toujours vives en France, le sont aujourd'hui plus que jamais et l'état d'esprit que nos compatriotes sont le moins disposés à tolérer ou à comprendre est peut-être bien l'objectivité. Faut-il penser qu'une éducation surtout littéraire, tendue depuis des siècles vers la recherche de l'impression et la culture de la sensibilité, prépare mal les Français à la vie politique ? Nous ne croyons pas cependant, malgré cette difficulté, qu'à étudier impartialement et dans le seul désir du vrai un mouvement politique auquel on apporta son adhésion et où l'on ne compte que des amis, on puisse jamais le desservir ni même être infidèle à son esprit.

I

Si, dans sa forme actuelle, le M.R.P. est récent, il a du moins de fort anciennes origines. C'est un fait notoire et confirmé dès les premières observations que son recrutement est essentiellement catholique. A peine compte-t-il quelques protestants, élément d'ailleurs plus important que ne semblerait l'indiquer leur nombre[1], çà et là quelques israélites ou incroyants, mais en trop faible proportion pour dissimuler ce fait reconnu de tous : les catholiques forment l'immense majorité du M.R.P., et bien que ce mouvement soit, en droit, non confessionnel, c'est une atmosphère catholique qui y règne. Les croyants, précisément parce que rien ne les y heurte, peuvent ne pas s'en apercevoir. Les non-croyants le sentent dès les premiers contacts.

Aussi le premier problème posé au M.R.P. est-il celui que doit résoudre toute société catholique, c'est-à-dire celui des rapports entre l'Église et l'État.

Tout croyant pense en effet (et il ne saurait être catholique autrement) que la direction de l'État est soumise à une règle morale et que l'Église est compétente pour définir cette règle, indiquer à l'État la fin qu'il doit réaliser et énoncer les principes essentiels qui éclaireront sa conduite.

Mais ici peuvent naître bien des divergences. On peut penser notamment que l'État est pour chacun de ses membres un moyen de culture, qu'il est compétent pour leur proposer un modèle de vie, pour sculpter, pour ainsi dire, dans ses détails, l'homme idéal qu'ils s'efforceront de réaliser en eux et dont l'Église ne peut proposer qu'un modèle

1. Le mouvement pour l'union des Églises a eu pour effet depuis une vingtaine d'années de mettre en rapports assez étroits certains milieux catholiques et protestants. Ils se sont plu à employer de préférence pour se désigner eux-mêmes le terme de « chrétien » qui leur était commun. Bien des effets importants sont nés de ce rapprochement, si nouveau dans notre histoire, et qui a introduit dans le comportement de nombre de jeunes catholiques des allures d'origine protestante, facilement reconnaissables et pas toujours malheureuses. La présence d'éléments protestants au sein du M.R.P. est, croyons-nous, un de ces effets. Elle apparaît ainsi comme le résultat d'une évolution religieuse bien plus que politique.

général et abstrait, bon pour tous les temps et tous les pays et nécessitant par là même une adaptation à chaque lieu et à chaque époque.

L'État, dès lors, se fixe à lui-même sa vocation. S'il reçoit de l'Église ses premiers principes, il s'attribue le droit d'en diriger lui-même l'application. Dans la mesure où il se fait le soutien d'une civilisation, c'est-à-dire d'une conception du monde et de la vie, il revendique un magistère enseignant. Par son action sur les lettres, les arts ou les spectacles, bientôt sur l'école et la presse, il s'emploie à façonner les esprits.

Ainsi paraît cet État « gallican » dont le XVII[e] siècle français a donné l'exemple, non sans de durs conflits avec le Saint-Siège. Il n'est pas difficile de voir comment cette tendance en viendrait vite à réduire, dans les frontières de chaque État, l'organisme ecclésiastique à un service de culte public réservant à l'autorité laïque la formation des esprits jusqu'à supprimer toute liberté.

On peut aussi, tout au contraire, cantonner l'État dans le domaine de l'action purement matérielle, et réserver à l'Église non seulement le soin d'enseigner les principes de morale publique ou privée, mais encore celui d'en formuler l'application dans chaque cas singulier. L'État, dès lors, dans une société essentiellement religieuse, serait réduit à un rôle d'administration pure, tel qu'un majordome ou, si l'on veut, un appariteur. Comme une machine sans mouvement propre, il recevrait à chaque instant du dehors son impulsion motrice et, dès lors, il se contenterait pour sa direction non plus d'hommes d'État capables de se fixer un but à lointaine échéance, mais de techniciens aptes à résoudre au jour le jour les problèmes complexes de la mécanique administrative.

Il est clair que dans cette conception les fameux « corps intermédiaires » : provinces, villes, corporations, fondations et communautés de toute nature, trouveraient toute la liberté d'action que la conception gallicane leur dénie. En effet, un État qui s'attribue le droit de former l'opinion publique tend assez vite à absorber la société tout entière. Si, au contraire, il borne son ambition au maintien de la paix matérielle, il ne peut être gêné par l'action des associations diverses. Celle-ci ne peut être d'ailleurs une cause

d'anarchie si l'Église, par son enseignement, assure dans la société l'unité des croyances et par suite l'harmonie des initiatives.

Mais on ne voit dès lors poindre un autre danger, celui d'une Église engagée à fond dans les affaires temporelles, employant dans les conflits quotidiens ses armes spirituelles jusqu'à les émousser, et courant le risque de perdre (comme il est arrivé en effet dans la dernière partie du Moyen-Age) son autorité sur de nombreuses consciences pour avoir engagé cette autorité dans des questions libres.

Entre ces deux conceptions, la « gallicane » et... l'autre, les sociétés catholiques au cours des âges, ont sans cesse flotté sans pouvoir trouver un repos qui sans doute n'est pas de ce monde.

En France, notamment, où l'État, plus tôt qu'ailleurs, prit forme et conscience et où il fut bien vite paré du prestige de la sainteté de saint Louis, la conception gallicane acquit de bonne heure une force singulière. Mais ce ne fut pas sans lutte. A y regarder de près, les grandes crises de notre monarchie ont toutes un aspect religieux. En chacune d'elles on retrouve le conflit de l'État gallican avec cette conception tout catholique de la société, qu'on a appelée, faute de mieux, « ultramontaine ».

Ainsi en est-il de la grande lutte des XIV^e^ et XV^e^ siècles entre les factions d'Armagnac et de Bourgogne. Cette dernière, soutenue par la Sorbonne et les moines mendiants qui y enseignaient, recevait par eux l'appui du petit peuple contre les légistes, cupides et hautains, de l'administration royale. Ce christianisme passionné, mystique et quelque peu anarchique, hostile à l'État, voire à tout nationalisme et enclin à des idées démocratiques, a-t-il, en tant que force politique, mené du XV^e^ au XVI^e^ siècle une existence souterraine pour réapparaître au temps des guerres de religion dans la Ligue ? Il serait d'un grand intérêt de le rechercher. Force est bien en tous cas de constater que la Ligue, plébéienne et passionnément catholique, ultramontaine au point de livrer Paris à l'Espagnol, présente comme une renaissance de la faction de Bourgogne.

Cet état d'esprit ne mourra que lentement. La Fronde le manifeste encore et la bannière que vit Retz à la Journée des Barricades, portant une invocation à « saint Jacques

Clément , montre à quel point il s'était enraciné au cœur des foules.

Doit-on s'en étonner? N'est-il pas d'une logique rigoureuse que l'Église, chaque fois qu'elle s'oppose aux prétentions de l'État, trouve contre elle tous ceux qui vivent de cet État et lui doivent leur puissance, courtisans, fonctionnaires, légistes, fournisseurs et leur clientèle; que, contre eux, elle ait le soutien de l'opinion populaire et des petites gens; que les évêques, obligés par leur état d'administrateurs à quelque prudence, ménagent le pouvoir tandis que les Ordres religieux exaltent sans réserve la puissance du Saint-Siège et ses vues supranationales? Un tel schème se dessine comme de lui-même dans toute grande crise historique.

C'est cette situation, désuète, semblait-il, à la fin de l'Ancien Régime, que le mouvement catholique social devait reproduire au siècle dernier. Hostilité à l'État absolutiste, bureaucratique et gallican, issu de la Renaissance et du règne de Louis XIV, idéalisation de la chrétienté médiévale, désir d'un ordre professionnel corporatif et d'une nouvelle chrétienté européenne, toutes ces tendances essentielles ne sont en effet que les aspects divers d'une même tradition politique.

Maistre et Bonald les exprimèrent d'abord. A l'État centralisateur et jacobin de Napoléon, ces gentilshommes de province opposaient l'ancienne société féodale dont la monarchie était pour eux le symbole plus que le centre de vie. Lamennais reprit leurs idées. Jamais son intention essentielle ne varia. Toujours il voulut une société dirigée par un pouvoir spirituel et vraiment théocratique. Après avoir rejeté la monarchie, coupable à ses yeux de gallicanisme, il eut la douleur de voir l'Église refuser le sceptre qu'il lui offrait, ce gouvernement des peuples par l'enseignement et la prédication, au moyen de magistrats élus, inspirés par l'opinion que l'Église formerait. Mais, si la condamnation frappa la maladroite violence de l'écrivain, ses aspirations profondes subsistèrent. Elles devaient trouver plus tard sous la plume de La Tour du Pin et sur les lèvres d'Albert de Mun une expression moins outrancière et plus heureuse.

L'échec initial et la lenteur de la deuxième tentative posent pourtant une question. On ne s'est pas assez demandé,

croyons-nous, d'où venaient les idées si brillamment exposées, dès le Directoire, par les grands écrivains réacteurs, et comment il se faisait que la contre-révolution se présentât ainsi dès le début armée de pied en cap et en pleine possession de son sytème et de ses arguments. Sans doute eût-on compris, si l'on s'était posé le problème que la doctrine s'était élaborée non chez nous mais à l'étranger.

C'est au-delà du Rhin qu'était sa terre natale, dans cette Allemagne où Chateaubriand et Bonald avaient séjourné, avec qui Maistre avait eu tant de contacts, où Lamennais et Montalembert entretinrent de si étroites relations, où de Mun reçut pendant sa captivité la révélation de sa « vocation sociale » où, dès 1871, était formé ce parti du Centre qui devait résister avec succès au Chancelier de fer et devenir dans toute l'Europe le modèle des partis « démocratiques d'inspiration chrétienne ».

C'est dans le romantisme catholique allemand rassemblé à Heidelberg, Tubingue ou Munich, autour de Joseph Gœrres, Frédéric Schlegel, Baader ou même Schelling, qu'il faut chercher l'origine de ce courant d'idées. La société, organisme vivant, animé par l'unité de foi; l'État réduit au rôle d'une simple fonction de ce grand corps; les métiers organisés eux aussi en vue du bon fonctionnement de l'ensemble; l'Europe conçue à son tour comme vivante sur le modèle du Saint-Empire; le symbolisme médiéval partout employé comme la clé qui ouvre l'intelligence de l'Univers; le rationalisme dénoncé, qui, par abus de l'analyse, dessèche, sectionne et tue l'objet de son observation, tous ces thèmes familiers, c'est du romantisme allemand qu'ils nous reviennent, repris et adoptés par Ketteler et ses compagnons. C'est dans de multiples rencontres internationales et notamment dans l'Union des Catholiques sociaux de Fribourg que les Français les ont surtout puisés.

Cette tradition, pour n'avoir jamais été reniée, s'est néanmoins altérée par la suite. Le ralliement suggéré par Léon XIII produisit peu à peu ses effets. On ne se contenta pas, comme l'attendait le pape, de se défaire de l'attachement quasi superstitieux, religieux même si longtemps porté à la cause royale. Avec la République on accueillit aussi l'esprit de révolte contre toute supériorité, qui en semblait inséparable. Mais cette sensibilité nouvelle de revendi-

cation égalitaire, un brin démagogique, ne s'accompagna pas d'un suffisant effort de critique. On n'examina pas les idées dont on vivait. L'ignorance de l'étranger, si générale chez nous, fit qu'on ne connut même pas leur véritable lieu d'origine. Les beaux travaux de Georges Goyau ne furent pas assez appréciés. On continua à prôner à la fois l'organicisme social et la Démocratie sans se demander s'ils étaient compatibles.

L'action politique, menant nécessairement à cet obstacle, eût sans doute obligé à le voir mais justement on se refusait à l'action politique. En un temps où les partis organisés n'existaient pas, les suffrages catholiques allaient généralement à des notables locaux de convictions conservatrices et de situation personnelle solide qu'on ne pouvait songer à combattre. L'action électorale était ainsi interdite. Et quant à la propagande d'éducation politique, il eût fallu pour s'y essayer entrer en lutte ouverte avec *L'Action Française* qui terrorisait alors les milieux catholiques. Le conflit, un jour ou l'autre, eut dû être arbitré par l'épiscopat... C'était là une perspective devant laquelle on reculait généralement.

On se bornait donc, soit à répéter, avec Marc Sangnier, des considérations générales de caractère moral et philosophique, dépourvues d'applications concrètes, soit à étudier des modifications législatives de détail, sans conséquence grave. Les juristes, nombreux dans les milieux catholiques sociaux, y faisaient preuve de savante technicité. Mais entre ces deux étages, il restait un vide et nul ne se risquait à tirer des aspirations catholiques sociales une Politique, c'est-à-dire une direction d'ensemble de l'État.

En vain nous objecterait-on la tentative du parti démocrate populaire. Si les intentions en étaient séduisantes, l'effet demeura décevant. Le nombre manqua toujours au P.D.P. Alsaciens et Bretons formaient à eux seuls les deux tiers du groupe parlementaire. Dans les pays de langue française le parti n'arrivait pas à s'implanter. Tout en lui étonnait, les idées, le langage, le nom même où figurait ce mot de « populaire » courant en Allemagne, mais qu'aucun parti français n'avait jamais adopté. Privé d'élan, le groupe parlementaire était contraint par la nécessité électorale à coller aux majorités de Droite sans pouvoir s'en dégager et les déclarations gauchistes ne donnaient pas le change.

C'est vraiment dans la grande crise de l'occupation que le mouvement catholique social pénétra sur le terrain politique. Le M.R.P. a raison de se dire « forgé dans la Résistance ». Dès le début, dans tout le pays, sans hésitation et sans mot d'ordre, tous ceux qui s'inspiraient du « même esprit » refusèrent la soumission à l'occupant. Contre lui, ils employèrent tous les moyens en leur pouvoir. Et ils eurent leurs martyrs.

La Résistance menait à l'action politique. Vouloir libérer la France, c'était aussi prendre l'engagement de la renouveler, de la purifier des tares qui l'avaient affaiblie au point qu'elle s'était écroulée au premier choc des blindés allemands. Les résistants « chrétiens », comme on se mit dès lors à les appeler, le comprirent et, pendant même leur action clandestine, Georges Bidault, Francisque Gay, Pierre-Henri Teitgen, François de Menthon, André Colin, d'autres encore nouaient les contacts qui devaient permettre à la Libération la brusque apparition du M.R.P.

Par malheur la Résistance laissait peu de loisirs. Elle ne permettait pas de méditer sur le but et les conditions d'une action politique. Elle avait été avant tout un généreux élan dont on n'avait pu analyser les motifs.

Si on l'avait pu, sans doute eût-on compris que la Résistance des « chrétiens » les avait mal préparés à l'action politique parce que ses motifs n'étaient guère politiques. Ils étaient surtout religieux. C'était moins à l'État allemand qu'elle s'opposait comme destructeur de l'État français et oppresseur de notre peuple, qu'au national-socialisme, fanatisme de la race et véritable religion, négatrice du christianisme en son essence même. Contre lui il avait fallu élever un témoignage chrétien », mais force fut bien de constater à l'épreuve que rebâtir sur des fondements plus solides la cité effondrée en 1940 était tout autre chose qu'un simple prolongement de la Résistance et qu'il fallait pour entreprendre cette tâche une préparation politique dont on manquait.

II

L'histoire de ces dernières années s'explique ainsi d'elle-même. A chaque élection le Mouvement Républicain Popu-

laire attirait une masse croissante de suffrages, de volume tout à fait inattendu. Rien de mystérieux dans ce résultat. La clientèle des anciens partis de droite (au premier rang les catholiques, longtemps fidèles par scrupule religieux à des hommes qu'au fond il n'aimaient guère) se trouvait soudain libérée. Les anciens élus, solidaires devant l'opinion du gouvernement de Vichy, étaient dans l'impossibilité soit légale soit morale, de solliciter à nouveau les suffrages. Le sentiment qu'on était à la veille d'une transformation sociale profonde incitait à passer sur la répugnance que les propos audacieux des républicains populaires eussent éveillée en d'autres temps. Bien au contraire, la peur excitée par le communisme brusquement surgi de l'ombre amenait à chercher partout un refuge, partout et jusqu'au M.R.P.

Les foules qui lui venaient ainsi, le M.R.P. n'était malheureusement pas prêt à les encadrer, à les instruire et à les garder. Tout lui manquait pour cela. D'abord la doctrine, mais aussi les hommes : les catholiques sociaux avaient toujours été peu nombreux. Il n'y avait guère plus d'une quinzaine d'années que les mouvements de jeunesse catholique spécialisés lui amenaient des troupes nombreuses, désormais tenues à l'écart de *L'Action Française* par la condamnation portée par Pie XI.

Le M.R.P., de ce fait, se trouvait être un parti d'hommes jeunes. Bien rares étaient dans ses rangs ceux qui comptaient cinquante ans et plus. Mais cet incontestable avantage n'allait pas sans inconvénients et l'on a pu voir à diverses reprises depuis trois ans ce qu'une proportion trop faible d'éléments plus mûrs faisait perdre en expérience, en poids et pour tout dire en autorité. Faut-il ajouter que ceux qui eussent pu être des chefs, absorbés dès le début par les tâches gouvernementales, ne pouvaient se consacrer à l'œuvre pourtant pressante de l'éducation politique de leurs troupes.

Ce manque d'hommes, tout comme l'absence de pensée politique, il s'est manifesté assez vite dans la presse du mouvement. Ne parlons point ici de la presse de province, livrée à elle-même dès le début et ignorée des centres parisiens. Force est bien de reconnaître que *L'Aube* elle-même ne fut pas cette tribune ou cette chaire dont un mouvement naissant avait besoin et où la pensée du M.R.P., se confron-

tant chaque jour avec l'événement, se fût précisée, formulée et eût fourni un aliment à la réflexion des militants. C'est par la possession de son quotidien que *L'Action Française* était devenue une école de pensée. On ne saurait soutenir que *L'Aube* ait eu depuis 1944 une influence analogue sur la vie intellectuelle française.

La cohésion que le mouvement ne recevait pas d'une pensée ferme et de la claire vision du but à atteindre, il la cherchait naturellement par d'autres moyens, plus extérieurs. A l'exemple du défunt Centre allemand dont les malheurs et la triste fin n'avaient point abattu le prestige, le M.R.P. fit confiance à l'appareil bureaucratique, à la discipline rigide, imposée de haut en bas, et qui ne prenait aucun souci des aspirations ou des suggestions des militants de base. La représentation proportionnelle, favorable aux partis disciplinés, fut pour le mouvement un postulat indiscutable. Le groupe parlementaire fut soumis à un contrôle serré et son travail à Paris ne lui laissa pas toujours le loisir de garder le contact avec les électeurs.

Surtout, plus la cause à servir perdait en netteté, plus le mouvement devenait à lui-même sa propre fin. La camaraderie y prit une place dangereuse. Cela n'était pas neuf. Les milieux catholiques sociaux ont toujours été, en effet, caractérisés par une sensibilité délicate et débordante. Faut-il citer à ce propos le nom de Lamennais ? Rappelons aussi que c'est une protestation indignée de la sensibilité chrétienne qui les dressa, à l'origine, contre les abus de l'économie libérale. Marc Sangnier, enfin, de qui l'influence fut ici essentielle, n'avait-il pas coutume de dire que « *Le Sillon* est une amitié » ?

Peu nombreux à leurs débuts, vus avec méfiance d'une part par les incroyants qui les soupçonnaient d'insincérité, de l'autre par leurs coreligionnaires conservateurs, les éléments démocratiques d'inspiration chrétienne prirent souvent un état d'esprit « de catacombe ». Ils furent portés à se replier sur eux-mêmes et à faire de leurs groupements, éducatifs, politiques ou syndicaux, des foyers d'ardente amitié plutôt que des instruments de rayonnement et d'action. Habitués à cette atmosphère de serre chaude, ils avaient quelque peine à élever la voix sur les vastes places publiques et à tenir un langage adressé à tous. Les considérations

de personne et d'amitié, plaisir à faire à l'un ou peine à éviter à l'autre, prenaient chez eux plus d'importance qu'ailleurs. La fermeté nécessaire en toute action politique les rebutait et la distinction n'était pas toujours nette à leurs yeux entre mollesse et charité. Faut-il ajouter qu'une forte participation féminine ne contribuait pas à corriger de telles dispositions ?

On comprend mieux, à la lueur de ces constatations, la timidité du M.R.P. en certains débats politiques, l'incertitude de sa ligne générale, sa tendance à se laisser pousser par les événements d'un premier problème isolé à un second problème isolé et à s'en tirer à chaque fois par des expédients sans s'éclairer d'une pensée politique absente. Privé de direction, le parti se livrait aux impulsions de sa sensibilité et se prononçait le plus souvent par amitié pour l'un ou hostilité pour l'autre.

La route qu'on ne s'impose pas à soi-même, il est logique de la demander à autrui. La réaction politique des faibles n'est-elle pas de compter sur autrui plus que sur soi-même et de prendre appui sur qui paraît fort ? Ainsi vit-on depuis la Libération le M.R.P. hésiter entre le socialisme et le général de Gaulle.

C'est un fait étrange que l'attrait exercé dès longtemps sur les milieux démocratiques d'inspiration chrétienne par le parti socialiste. Aux débuts du P.D.P., Robert Cornilleau, dans un article célèbre, évoquait l'alliance possible du nouveau parti avec les socialistes et s'écriait : « Pourquoi pas ? » Le prestige que gardent aujourd'hui encore sur le M.R.P. certains chefs socialistes, et notamment M. Léon Blum, l'essai tenté de mettre sur pied la fameuse troisième force, représentent à vingt ans de distance la réalisation de ce vieux rêve.

On peut s'en étonner quand on pense à l'anticléricalisme agressif de tant d'éléments socialistes et à l'appétit de jouissance à quoi se réduit si souvent leur politique. La réflexion, comme toujours, dissipe le paradoxe.

Les deux partis sont en effet assez voisins par leur recrutement social, groupant tous deux sous la direction de quelques intellectuels universitaires ou juristes des masses d'employés, de fonctionnaires, de paysans, attirées par la défense de leurs intérêts professionnels et retenues par l'organisa-

tion syndicale[2]. Tous deux s'attachent aux questions économiques bien plus qu'au sort de l'État. Tous deux ont conscience de faire partie d'une vaste organisation internationale. Tous deux croient à la vertu de l'organisation de parti et acceptent le contrôle étroit de l'action du citoyen par le parti. L'évolution récente qui, par réaction contre le communisme, a répandu dans le parti socialiste un certain spiritualisme verbal et diffus, d'expression israélite ou protestante, a aidé bien entendu à ce rapprochement. Le parti socialiste, plus ancien, mieux pourvu de soutiens parlementaires, plus rompu à la pratique de la vie des assemblées, inspirait au jeune M.R.P., plus nombreux cependant, un singulier respect.

On peut être surpris à bon droit que la faiblesse foncière du parti socialiste, le manque de fond de son spiritualisme, l'absence d'esprit de sacrifice dans ses troupes n'aient pas été plus tôt discernés. Prendre pour de la force les apparences du parti socialiste, n'était-ce pas pour soi-même un fâcheux indice de faiblesse ?

Plus étrange encore est l'histoire des rapports du M.R.P. et du général de Gaulle. Comment le « parti de la fidélité » en est-il venu à se refuser au gaullisme sans pourtant se décider à le combattre ? L'incertitude doctrinale du M.R.P. et la composition de ses troupes peuvent seules le faire comprendre.

L'affection personnelle, si puissante dans les milieux démocratiques d'inspiration chrétienne, attachait au général bien des cœurs qui pendant l'occupation avaient vibré à ses paroles, et d'autre part la masse catholique, dont les suffrages avaient gonflé le M.R.P., était prête, par tradition ou, si l'on veut, par habitude, à rallier toute tentative autoritaire capable de briser la menace communiste. Mais, en revanche, les cadres M.R.P. reconnaissaient avec inquiétude dans le général le champion d'un État fort, sans autre but que sa propre grandeur, insoucieux de l'ordre international comme de l'organisation économique et syndicale et peu enclin à reconnaître une autorité officielle aux partis.

2. Nous n'ignorons nullement, en écrivant ces lignes, le souci d'indépendance syndicale dont ont fait preuve, dans de récentes déclarations, C.F.T.C. et C.G.T.F.O. Nous nous efforçons simplement de décrire un état de fait.

Aussi laissa-t-on le général quitter le pouvoir en janvier 1946 sans faire effort pour le retenir. On accepta plus tard la constitution dont il ne voulait pas et l'on poursuivit entre temps la politique du tripartisme. On le fit sans enthousiasme et pourtant en pleine responsabilité, rassuré que l'on était par la présence des socialistes au pouvoir. Toute autre formule de gouvernement ne paraissait-elle pas impossible ?

Le tripartisme n'a pas duré. De cet échec, il est vain de rechercher les causes occasionnelles. Tout ne nous montre-t-il pas qu'il en est une profonde où aboutissent toutes les autres. On ne collabore pas avec le communisme parce que toute collaboration suppose des concessions réciproques et que le communisme ne fait pas de concessions.

On ne saurait donc reprocher au M.R.P. le fait de la rupture. Tout au plus pourrait-on regretter qu'il n'ait pas paru en comprendre l'importance, qu'il s'y soit laissé conduire sans avoir clairement distingué à l'avance ce qu'il pouvait concéder à la paix civile et ce qu'il ne céderait à aucun prix, qu'il ait souvent fait alterner les concessions abandonnées par surprise et les piqûres d'épingle inutiles. Il a agi comme s'il pensait que la vie politique française, après l'exclusion des communistes du pouvoir, subsisterait sans changement notable et ne serait pas désormais tout entière dominée par les nécessités d'une lutte sans merci engagée avec le parti.

Ainsi en est-on venu à la situation présente. Au milieu des difficultés croissantes, le M.R.P. est retourné avec plus de force que jamais à la tradition qui lui a donné naissance : négation de la politique au profit de la technique. Porté au pouvoir par une sorte de nécessité, en dehors de tout vœu bruyant de l'opinion, M. Robert Schuman a pris place dans la galerie de portraits de ces chefs de gouvernement issus depuis trente ans dans maints pays d'Europe des partis démocrates chrétiens : les chanceliers Bruning et Schuschnigg, MM. Van Zeeland, Salazar et de Gaspari. Comme eux il est pieux, désintéressé, ascétique même et mystérieux. Comme la plupart d'entre eux, il est de formation germanique et a subi fortement l'influence de l'exemple du défunt Centre allemand. « Se présentant rarement devant l'Assemblée, écrit M. Jacques Fauvet[3], et se taisant

3. *Une Semaine dans le Monde*, 6 mars 1948.

plus souvent encore, il évitait les questions délicates et les réponses difficiles. Il entendait s'occuper des affaires du pays et non des groupes ou des partis, moins encore des rassemblements. Mais la politique, elle, n'a point cessé de s'occuper de lui. Jamais rien n'est seulement technique. Tout est politique. Les impôts n'ont pas d'opinion, mais ceux qu'ils frappent en ont une. »

Ce n'est pas sans mélancolie que l'on se rappelle, à moins de quatre ans de distance, les espoirs qui saluèrent la naissance du M.R.P. Du rêve à la réalité, la chute est profonde et grande est la tentation d'abandonner du coup toute activité politique.

Il faut savoir y résister. D'une désillusion, si amère soit-elle, on ne doit jamais se prendre qu'à soi-même, et tout ce qu'il est permis d'en conclure, c'est qu'on s'était lourdement trompé dans sa représentation du réel.

Rien ne se fait sans le temps. Former un parti politique est une tâche ardue où il faut beaucoup de patience. Elle exige d'abord un grand effort de pensée. Il faut, pour agir politiquement, s'être représenté avec exactitude la situation de son pays dans le monde, l'état de la société et les problèmes qu'il pose, définir le but où l'on veut guider son peuple, après quoi seulement on peut, de la connaissance du but, déduire l'itinéraire qui y mène. C'est à ce moment seulement qu'intervient la technique.

Les hommes du M.R.P. ont cru que des aspirations généreuses d'ordre philosophique ou religieuse étaient à elles seules une pensée politique. Ils ont cru, munis de ce seul bagage, pouvoir affronter les risques du gouvernement en une période exceptionnellement difficile. Traitant sans vue d'ensemble et chacun à part les problèmes constitutionnels, économiques, militaires ou coloniaux, faut-il s'étonner qu'ils se soient trouvés débordés ?

Ils étaient en réalité victimes de toute leur formation et et de la tradition même dont ils se réclamaient. Habitués à se méfier de l'État, et même à méconnaître son rôle, ils étaient peu prêts à le conduire. Venus, par un étrange paradoxe, de la négation méprisante de toute politique jusqu'à la politique même, faut-il être surpris qu'ils n'y aient pas réussi dès l'abord ? Pour réussir dans la politique, il faut

l'aimer. N'est-ce pas après tout en forgeant qu'on devient forgeron ?

Pourtant, dès aujourd'hui, des résultats sont acquis et la tentative du M.R.P. représente dans l'histoire politique française une date d'une incontestable importance.

Pour la première fois, des milieux jusqu'alors étrangers au souci de la marche de l'État ont annoncé ouvertement et sans réserves leur intention d'en assumer la responsabilité. Pour la première fois, les masses catholiques françaises ont trouvé des cadres et des chefs qui se sentaient en conscience dégagés de toute solidarité avec la tradition contre-révolutionnaire. Pour la première fois, un personnel politique neuf sortait de leur sein. Pour la première fois enfin, se dégageant de l'étroite solidarité confessionnelle qui les maintenait serrés les uns contre les autres comme en un « ghetto » moral, des catholiques français ont abordé en commun avec des concitoyens de toutes origines et de toutes croyances, la direction des affaires qui leur étaient communes.

Ce sont là des actes qui demeurent et dont les suites apparaîtront nécessairement. Les vastes ressources humaines que sont pour notre France la pensée et le dévouement des chrétiens ont été jusqu'ici en partie stérilisées par la timidité et le scrupule qui les tenaient écartés de l'action politique. La route maintenant s'ouvre devant eux droite et libre. A eux d'exprimer enfin, en s'inspirant de leurs croyances mais sous leur seule responsabilité, cette pensée politique propre à attirer tous les Français et qui demeure la condition de toute action efficace.

JOSEPH HOURS.

L'ECONOMIE FRANÇAISE PENDANT LE PREMIER TRIMESTRE 1948

I

Regards sur l'année écoulée

Les renseignements sur l'activité durant l'année 1947 ont pu être recueillis un à un pendant le premier trimestre, et leur synthèse permet de se faire une idée de l'évolution économique de l'an passé.

L'atmosphère de malaise qui a régné toute l'année ne se reflète pas intégralement dans les chiffres relatifs à la production : dans l'ensemble, celle-ci a connu la progression que l'on attendait d'elle et a permis de réaliser presque intégralement le plan Monnet, ou, plus exactement, la version « minimum » de ce plan. On se rappelle que, au début de l'année 1946, le plan Monnet comprenait deux hypothèses selon que les ressources en énergie étaient prévues avec optimisme ou avec pessimisme. C'est cette dernière prévision d'ailleurs qui, dans les derniers jours de 1946, a paru seule en harmonie avec les conditions qui étaient faites alors à notre économie, et c'est la seule qu'il était question de réaliser pour 1947. Ce qui, dans l'ensemble, a été fait.

La production nette au prix de marché a atteint une valeur qui, exprimée en francs de 1938, représente environ 315 milliards de francs, alors que l'on en avait prévu 324 (contre 355 en 1938).

Si l'on tient compte, en outre, du commerce extérieur, on calcule que le total des produits finaux[1] disponibles sur le territoire français en 1947 a été d'environ 337 milliards de francs contre 363 en 1938), alors qu'il en était prévu 344. La différence est inférieure aux erreurs de calcul. Dans ce total, la part relativement la plus importante a été donnée à l'équipement comme le voulait le plan Monnet, puisque la part de l'équipement dans les disponibilités nationales[2] est passée

1. Le terme *produit final* s'oppose à *produit intermédiaire* qui désigne un produit qui doit être encore repris par l'activité économique avant d'arriver au client définitif; il désigne un produit de consommation et d'équipement neuf.

2. Il s'agit exactement du rapport suivant : au numérateur, l'équipement neuf créé ainsi que l'entretien de l'équipement existant

de 16 % en 1938 à 18 % en 1946, et 20 % en 1947, *alors que le plan Monnet ne prévoyait que 19 % pour cette année-là*[3].

Il est d'ailleurs intéressant de noter que ce même rapport a été en fait de 22 % au premier semestre et 18 % au second, ce qui montre que l'effort d'investissement avait été particulièrement intense au premier semestre, plus même que celui qui avait été prévu.

Une des premières leçons que l'on en peut tirer est qu'il y a eu équipement, malgré l'inflation monétaire. Que l'inflation soit un mal redoutable, ce n'est pas mis en doute, mais qu'elle soit incompatible avec l'équipement, comme le prétend le dogme officiel, cela semblait contraire à l'évidence — puisqu'elle permet de le financer — et cela semble démenti par les faits en 1947.

En contre-partie, la quantité de biens de consommation disponible sur le marché n'a été, en 1947, qu'environ 90 % de celle de 1938, contre 84 % en 1946. D'une année à l'autre, l'accroissement des exportations a réduit l'amélioration due à la production. Si l'on ne considère que les produits alimentaires, la proportion est plus faible, puisqu'elle passe de 79 % en 1946 à 80 % en 1947.

Certes, la mesure en prix 1938 ne forme pas une représentation idéale et, en particulier, ne tient pas compte de la valeur alimentaire de la nourriture[4]. Mais toute autre pondération donnerait des résultats voisins, et ces mesures d'ensemble, recoupées entre elles, fournissent des ordres de grandeur tout à fait satisfaisants.

II

Production et consommation en 1948

1. — *La main-d'œuvre.*

Pas plus que l'année précédente, la main-d'œuvre n'a posé de véritable problème à l'économie française — et la politique d'immigration perd chaque jour des partisans.

effectué pendant l'année. Au dénominateur, ces deux quantités, augmentées des biens de consommation mis sur le marché et de la valeur des services de l'État, admise égale au traitement des fonctionnaires. On peut discuter sur la représentativité de ce rapport, mais les proportions relatives resteraient les mêmes avec d'autres repères.

3. Les estimations de prévision sont celles qui ressortent de l'estimation du revenu national français, publié par le Commissariat général du Plan le 1er mars 1947 (faites en janvier). Les résultats pour 1947 sont publiés dans le compte rendu du Commissariat général sur l'activité de l'année 1947.

4. En particulier, il est intéressant de noter que, par rapport à 1938, les disponibilités de pain ont été de 81 % le premier semestre, et 71 % le second.

Certes, le nombre de prisonniers de guerre décroît au rythme régulier d'environ 30.000 par mois, rythme qui devra s'accélérer pour permettre une libération totale vers le milieu de l'année. Il est vrai qu'un certain nombre d'entre eux ont opté pour le statut de travailleurs libres. Sur les 280.000 prisonniers de guerre restant en France en février, 105.000 étaient déjà effectivement soumis à ce statut.

L'immigration reste très faible, et les demandes d'introduction des travailleurs étrangers ont considérablement baissé pendant l'automne : elles sont passées de 4.800 le 1er novembre à 520 le 15 décembre. Il a même été décidé dans le bâtiment d'interrompre toute introduction.

Au total, l'immigration officielle avait permis, en 1947, l'arrivée de 100.000 travailleurs. Pour 1948, ce chiffre pourrait être augmenté, car, aux Italiens qui fournissaient le contingent principal, pourraient s'ajouter des Allemands de la Bizone dont un accord récent nous réserve 70.000. Mais y aura-t-on intérêt ? L'examen de la balance des comptes montre un poste tellement important pour le « transfert des salaires à l'étranger » (un ordre de grandeur de 100 millions de $[5] par an) que c'est payer bien cher cet afflux de bras nouveaux.

Ces considérations prendraient d'autant plus d'actualité si le chômage se répandait. Les renseignements recueillis à ce sujet montrent quelques secteurs atteints : le bâtiment, à la fois par les compressions budgétaires et la morte-saison, le cinéma, la haute couture. Mais, dans l'ensemble, le mouvement, quoique très perceptible, n'a encore rien d'inquiétant. Le nombre de chômeurs secourus, qui était de 6.000 au 15 décembre 1947, atteignait 9.500 au 15 février.

A la vérité, ce n'est pas la quantité, mais la qualité de la main-d'œuvre qui menace de plus en plus le développement de la production. En 1947, 10 à 15.000 ouvriers qualifiés ont été formés, alors qu'il en faudrait 120.000, rien que pour la « dose d'entretien » de la main-d'œuvre spécialisée. Notre situation, dans ce domaine, va donc, de mois en mois, de pis en pis.

2. — *L'énergie.*

Nous avons assez centré cette série de chroniques trimestrielles sur la prééminence du « goulot d'étranglement énergie », sur l'accroissement de la production industrielle, et nous avons suffisamment souligné, il y a trois mois, la bonne évolution et la disparition probable, en 1948, de ce frein, pour analyser objecti-

5. Cela ne veut pas dire que les sommes soient payables en dollars. Mais le dollar est l'unité d'évaluation uniformément adopté pour les éléments de la balance des comptes.

vement la situation présente et ne pas partager entièrement l'optimisme officiel qui s'est révélé dans les propos hivernaux de M. Lacoste. Plus exactement, il nous faut conditionner cet optimisme.

Dans le secteur principal du charbon, il faut distinguer les réalisations effectives du premier trimestre et les espoirs.

Les unes ont été les suivantes :

	janvier	*février*	*mars*[6]
Production	4.750	4.315	4.750
Importations[7]	1.233	1.467	1.400
Total	5.983	5.782	6.150

Ces quantités sont nettement supérieures à celles de la période des grèves et donnent la moyenne de 6 millions de tonnes mensuelles, soit 72 millions par an. Mais il suffit de se rappeler que, en octobre 1947, 1,9 millions de tonnes d'importations avaient contribué à 6,6 millions de tonnes de disponibilités pour donner à ces quantités leurs valeurs relatives.

Ce n'est donc que sur les espoirs que peut être basé l'optimisme. Ceux-ci sont réels. D'une part, le rendement s'est légèrement amélioré. Il était, fin mars, de 995 kilos net par poste de fond contre une moyenne de 953 en 1947, et 927 en 1946; mais on est encore loin des 1.229 kilos de 1938.

D'autre part, grâce à un accord tripartite franco-anglo-américain, rendu public le 28 janvier, le charbon sarrois sera retiré du pool allemand et entièrement affecté à la France à partir du 1er avril 1949, date à partir de laquelle nous pourrons recevoir environ 400.000 tonnes mensuelles de la Sarre. Ceci s'ajoute aux quantités accrues provenant de la Ruhr, parmi lesquelles 340.000 tonnes mensuelles de coke sont les plus intéressantes. Enfin les possibilités d'exportation d'autres pays, comme la Grande-Bretagne, se confirment.

Il semble donc que nous pourrons recevoir à peu près tout le charbon dont nous aurons besoin, et même pouvoir remplacer en partie le combustible américain par des livraisons européennes moins chères et surchargeant moins les transports reliant les régions métallurgiques aux ports de l'Atlantique.

Mais des grèves, tant en France qu'à l'étranger, peuvent remet-

6. Chiffres provisoires.

7. Depuis février, les chiffres d'importations ne comprennent plus les quantités venant de la Sarre. La production donnée ici est celle de la France seule, bien que souvent l'on rencontre parfois dans les statistiques la production totale France-Sarre. Les chiffres donnés à partir de février ne sont donc pas entièrement comparables aux précédents : il faudrait y ajouter la quantité de combustible venue de Sarre en France, de l'ordre de grandeur de 200.000 tonnes par mois.

tre en question ces avantages et la suppression de la répartition du charbon paraît prématurée. Elle ne pourrait en tous cas se produire qu'en l'absence de subventions : du charbon obtenu sans contrainte moins cher que le prix de production en France serait la cause incontestable de gaspillage; ce ne sont pas les particuliers qui sont en cause, mais des organismes complexes comme la S.N.C.F.

La production d'énergie hydraulique a été exceptionnellement favorable cet hiver, grâce à la clémence du temps en janvier et au commencement de février.

On a enregistré 1,4 milliards de kwh. par mois (de trente jours), ce qui est un résultat remarquable. Les restrictions ont pu d'autant plus passer inaperçues que l'adoucissement de la température n'a pas été l'occasion de consommation accrue. Néanmoins, lors des froids de fin février, on a enregistré une consommation quotidienne de 92 millions de kwh., ce qui constitue un record. La mise en eau, le 4 janvier 1948, du barrage de Génissiat, d'une capacité de 53 millions de m^3, permettra l'hiver prochain de dépasser facilement le cap des 100 millions de kwh. quotidiens.

La crise des carburants est évidemment liée à la pénurie de dollars. Elle a été compliquée par un embargo américain sur le pétrole en raison du froid : pareil incident est dû aux chauffages centraux new-yorkais qui absorbent en cas de gel une partie des carburants disponibles à l'exportation.

Il ne faudrait pas croire cependant que, pendant l'hiver, nos importations aient été insuffisantes : elles ont, au contraire, atteint environ 550.000 tonnes par mois; mais elles étaient constituées de pétrole brut et la production des raffineries est encore limitée. C'est ce qui explique les mesures sévères qui ont dû être prises pour restreindre la circulation automobile.

3. — *Les matières premières.*

L'arrêt des importations de métaux non ferreux, rendu effectif depuis le mois d'août 1947 pour les achats en dollars, et depuis la fin de l'année pour les autres achats, a eu de sérieuses répercussions sur la métallurgie du plomb et du zinc, diminuant ainsi les approvisionnements nécessaires pour l'industrie du bâtiment ainsi que pour la construction électrique. Pour le deuxième trimestre, la répartition du cuivre sera presque complètement supprimée et les contingents de cuivre fortement réduits.

De même, la pénurie de dollars a fait virer nos achats de coton du marché américain au marché égyptien. Bien entendu, les techniciens ont déclaré impossible le changement de proportion

des deux cotons, et, bien entendu, les résultats ont été satisfaisants. Au total, d'ailleurs, les importations ont été réduites, et les utilisateurs vivent sur l'espoir d'une amélioration prochaine.

4. — *Transports.*

Ce secteur a encore été sans grande histoire au premier trimestre, au moins en ce qui concerne le fer.

L'amélioration du parc de wagons, le point le plus sensible, s'est confirmée, puisqu'il comprenait 310.000 unités à la fin janvier. Aussi est-ce sans difficulté que le nombre de wagons chargés hebdomadairement a pu se maintenir autour de 280.000 en janvier et même à 290.000 la deuxième quinzaine de mars.

La demande était, il est vrai, moins importante, la température ayant permis aux mariniers de contribuer aux transports d'une manière inhabituelle en cette saison, ce qui a fait plus que compenser l'effet de la pénurie d'essence sur le trafic routier marchand.

5. — *La production industrielle.*

L'effet des grèves de novembre et de décembre a été étalé en gros sur ces deux mois. Dès janvier, le niveau de la production industrielle était revenu à ce qu'elle était en octobre, et atteignait dès février un niveau record.

Voici l'évolution récente de l'indice général de la production industrielle (bâtiment non compris) dont la base est la moyenne de l'activité 1938 .

octobre	100
novembre	97 [8]
décembre	90 [8]
janvier	105 [8]
février	112 [9]

Le niveau de mars est voisin de celui de février.

Il faut toutefois noter que l'indice général « avec bâtiment » qui se situait jusqu'en octobre dernier quatre ou cinq points au-dessus du précédent, n'était plus en janvier et en février qu'au même niveau.

De cette amélioration, la sidérurgie a profité largement. Le nombre de hauts fourneaux en activité est passé de 69 en fin d'année à 74 fin janvier et fin février.

La production d'acier brut a atteint 550 mille tonnes en janvier et en février contre 509 en 1938, ce qui était un retour au record depuis la libération établi en octobre dernier. En mars, la production d'acier a dépassé ces chiffres avec 620.000 tonnes, grâce à trois bons mois

8. Chiffres rectifiés.
9. Chiffre provisoire.

de disponibilités en charbon et surtout à l'anticipation de leur amélioration du deuxième trimestre. On espère d'ailleurs bien mieux dans les mois qui viennent puisque l'allocation mensuelle de charbon à la sidérurgie passerait de 750.000 tonnes à 1 million le 1er avril — grâce aux accords avec les Anglo-Saxons, qui, comme nous l'avons vu plus haut, nous permettront de recevoir beaucoup plus de coke de la Ruhr.

C'est là un tournant considérable dans l'évolution de la production : l'augmentation des attributions de produits sidérurgiques permettra, dans les mois qui viennent, de donner un essor à toute l'industrie : ce ne sont plus les objectifs de 1938 qui sont visés, mais ceux de 1929.

Seulement, l'acier est utilisé surtout pour l'équipement et la fabrication de ce dernier ne pourra se développer que si les crédits privés ou publics sont largement ouverts : c'est toute la politique financière du gouvernement, justifiée par la stagnation de l'industrie en 1947 dont la validité se retrouve mise en question pour la reprise de 1948.

Le bâtiment est la seule branche qui a nettement souffert cet hiver.

Mais la cause en est la conjonction d'une morte-saison et des restrictions financières : si l'industrie du bâtiment était florissante précédemment, c'est qu'une bonne partie de ses clients avaient l'argent facile; une grande part d'entre eux faisaient quelques petits agrandissements sans regarder au prix ou acceptaient facilement de payer mille francs le changement d'un robinet. Leur nombre a diminué, et l'industrie du bâtiment, grevé de lourds frais de main-d'œuvre, mais qui n'y prenait pas garde auparavant, doit maintenant tenir compte des possiblités d'une clientèle privée dans la mesure où les travaux publics ne participent pas à une reprise active.

6. — *La production agricole.*

Pendant l'hiver, les cultures ont bénéficié de conditions météorologiques excellentes. En décembre, janvier et dans la première quinzaine de février, un temps exceptionnellement doux avec une pluviosité faible, sauf dans l'Ouest, a entraîné une avance considérable de la végétation. A partir du 16 février, un froid très brutal a été acccompagné, les troisième et quatrième jours, de neige ayant persisté jusqu'à la fin du mois et ayant fondu sous l'influence d'un réchauffement progressif de la température. En mars, un beau temps, suivi de pluies abondantes dans la première quinzaine d'avril, a complété ces excellentes conditions.

A la fin de l'hiver, 5,4 millions d'hectares étaient ensemencés dont 4,1 en blé. Les chiffres semblables étaient 3,6 et 2,7 l'année dernière, 5 et 3,8 en 1946, et 6,8 et 5 en 1938, année exceptionnelle.

Les semailles de printemps ont surtout porté sur l'avoine et l'orge. Les fourrages sont satisfaisants. Au total, les cultures étaient le 1er avril en avance de deux ou trois semaines.

Le goulot d'étranglement de la production agricole n'est pas la main-d'œuvre, malgré le départ des prisonniers allemands, mais le matériel et surtout les engrais azotés.

On peut espérer que l'énergie de M. Pflimlin saura assurer la primauté absolue de l'agriculture dans ces domaines, notamment dans l'allocation d'acier pour les fabriques d'engrais et les usines de tracteurs dont le développement va permettre de porter de 60.000 à 100.000 le parc existant. Mais, pour la campagne 1948, les dés sont jetés; il ne faut pas, jusqu'ici, se plaindre du hasard.

7. — *Le ravitaillement.*

La clémence de la température a permis de faire la soudure de la viande beaucoup mieux qu'on ne l'espérait.

En janvier et février, les arrivages de bovins à Paris ont été satisfaisants. En mars, ce sont les porcs dits « gouvernementaux », parce qu'ils provenaient de contrats officiels d'engraissement, qui ont comblé l'insuffisance de gros bétail. La moyenne hebdomadaire des arrivages de porcs dans les marchés et abattoirs de Paris a dépassé 15.000, contre 4.000 en mars 1947 et 9.000 en mars 1938.

C'est toujours la ration de pain qui est insuffisante.

Les collectes de blé n'ont donné environ qu'un million et demi de quintaux par mois, et les importations de céréales panifiables ont atteint à peu près le même tonnage. Les allocations américaines atteignent presque 2 millions de tonnes (en comprenant l'Afrique du Nord) pour les mois d'avril et de mai; ce qui doit permettre de maintenir la ration actuelle jusqu'à la soudure.

8. — *La production commerciale et les services.*

Le commerce s'est plaint de la mévente, mais il n'y a pas à proprement parler de crise. Comme ailleurs, mais pas plus qu'ailleurs, le nombre des faillites a augmenté : 62 en janvier, 90 en février contre 34 en février 1947. Mais la moyenne mensuelle de 1938 est 217. Au total, le relèvement de l'économie ne s'est pas encore accompagné du dégagement du secteur distributif encombré.

Dans l'administration, des coupes claires, assez maladroites, mais énergiques, ont eu lieu. On a procédé pour économiser, non pour améliorer le service. C'est mieux que rien, mais le rendement des services de l'État se trouve momentanément fort diminué.

9. — *Les ressources extérieures.*

Malgré les restrictions apportées par le gouvernement, les importations continuent à augmenter. Cependant, les débouchés se ferment les uns après les autres, en raison des prix trop importants, évalués en monnaie étrangère. Le gouvernement modifia le taux de change; on verra plus loin la nouvelle valeur de prix qui en résulte. Mais, comme en même temps la liberté était rendue aux prix industriels et comme les salaires étaient augmentés, les industriels trouvèrent souvent plus d'avantage à chercher des débouchés dans le marché intérieur[10].

Le déficit du commerce extérieur a été en moyenne de 13 milliards, tant en janvier et en février qu'en décembre et les mois précédents[11].

On a vu dans le numéro précédent[12] comment les États-Unis nous avaient fait bénéficier d'une aide intérimaire de 284 millions de dollars, augmentée en mars d'un supplément de 49 millions de dollars[13], et comment le gouvernement de Washington avait accéléré la discussion du plan Marshall. Effectivement, la Chambre des représentants avait voté fin mars le projet, différent d'ailleurs de celui du Sénat[14]. Les deux textes furent mis d'accord rapidement[15], et le 3 avril 1948 le président Truman signe le projet de loi d'aide à l'Europe, mis en vigueur le jour même à 0 heure. Tous les navires *arrivant en France après cette date* apporteront leur cargaison au titre du plan Marshall. Cependant, les crédits de l'aide intérimaire peuvent être épuisés par les marchandises arrivant en France jusqu'au 19 avril.

10. C'est particulièrement vrai pour les industries utilisant des importations de matières premières dont les prix ont été majorés très fortement par le nouveau taux de change.

11. La nomenclature du tarif des douanes a changé le 31 décembre, ce qui ôte toute signification précise aux chiffres de décembre 1947 et janvier 1948.

12. Cf. *La Vie Intellectuelle*, avril 1948, l'article sur le plan Marshall.

13. L'aide globale de 55 millions prévoyait un léger supplément pour l'Italie et l'Autriche.

14. La Chambre avait ajouté au projet une aide à l'Espagne. Lors de l'harmonisation, ce détail fut abandonné, mais peu de temps après on apprit que l'Argentine faisait un prêt à son ancienne métropole pour une valeur correspondante. Comme l'Argentine n'a guère les moyens d'une telle générosité, certains pensent qu'il s'agit là d'un prêt en sous-main des U.S.A.

15. Aux États-Unis, quand les deux Chambres votent des lois différentes, on ne renvoie pas le texte d'un Chambre à l'autre par la procédure française longue et fastidieuse de la navette, mais une Commission mixte des deux Chambres harmonise les deux textes.

Les sommes définitivement accordées sont de 6.098 millions de dollars dont 5.300 pour les douze premiers mois, c'est-à-dire du 3 avril 1948 au 3 avril 1949[16]. Quarante-huit heures après, le président donnait à la « Reconstruction Finance Corporation » l'ordre d'ouvrir un premier crédit de 1,105 millions de dollars se répartissant comme suit : un milliard pour l'Europe occidentale, ce qui met la part de la France à peu près à 120 millions de dollars, 50 pour la Grèce et la Turquie, 50 millions pour la Chine et 5 millions pour Trieste.

Sur le crédit global, notre part sera d'environ 110 millions de dollars par mois : il nous en faudrait 150 pour franchir le « goulot d'étranglement dollars », sur l'allure actuelle de déficit de la balance des comptes; c'est pour combler ce déficit que le gouvernement a libéré le marché des devises; en outre, le 30 janvier, l'Assemblée votait une loi qui amnistiait les personnes ayant contrevenu aux dispositions relatives au recensement des avoirs à l'étranger, moyennant une taxe dont la valeur de 25 % jusqu'au 30 juin 1948 doit s'élever à 1 % par mois après cette date.

A supposer réduit notre déséquilibre de la balance-dollars, reste à résoudre la question des achats en livres sterling, devenue aiguë depuis que le gouvernement s'est efforcé et a réussi à faire glisser une part importante des importations du bloc-dollar au bloc-sterling.

10. — *Santé et population.*

Les naissances ont continué à être très nombreuses pendant le quatrième trimestre, et les taux de natalité, même corrigés des variations saisonnières, ont dépassé ceux d'octobre.

De même, la mortalité infantile s'est abaissée à 6,7 % en novembre et 5,7 % en décembre, résultat relativement satisfaisant, puisque ce même taux était de 7,5 en décembre 1938. Peut-être est-ce dû à la clémence de l'hiver; en tous cas, la pointe de la mortalité infantile de l'automne est atténuée.

La mortalité générale continue à être faible, et au total, l'année se solde par un gain de 330.000 âmes avec 860.000 naissances et 530.000 décès. C'est un bilan supérieur encore à celui de 1946 qui, avec 836.000 naissances et 542.000 décès, accusait un accroissement démographique de 294.000 personnes. Ce gain de 620.000 âmes pour les deux années passées doit être apprécié eu égard aux chiffres de 1945 qui sont très voisins de la moyenne 1936-1938 : 640.000 naissances et 660.000 décès, soit un déficit de 20.000.

Le décompte des cartes de grossesse montre que cet extraor-

16. Le surplus étant du 3 avril 1949 au 30 juin 1949, fin de l'année fiscale. Mais ce reliquat pourra être modifié.

dinaire renouveau de la natalité se maintiendra encore dans les quatre ou cinq premiers mois de 1948, mais s'atténuera légèrement après : après la guerre de 1914-1918, il n'avait guère duré qu'un an.

III

Le circuit de l'argent

Le premier trimestre 1948 a vu se dérouler ce que l'on appelle l'expérience Mayer, qui est à la fois un retour vers le libéralisme, et un essai de déflation. Certains des principes qui ont guidé le gouvernement étaient justes, d'autres discutables, mais on doit toujours lui reconnaître le mérite d'avoir fait quelque chose, et de l'avoir fait énergiquement. Malheureusement, c'est au gré de la conjoncture politique et non de la conjoncture économique que se sont déroulées ces mesures financières et monétaires.

Si le premier semestre 1948 accuse essentiellement un caractère transitoire, ce n'est pas dû à l'action financière du gouvernement : c'est parce que l'or se trouve à un tournant du relèvement économique, dont le caractère discontinu se trouve accentué par la mauvaise récolte de 1947 et l'évolution rapide actuelle du marché européen des combustibles solides; c'est aussi parce que l'échec des grèves politiques de novembre a constitué également un tournant tant en France qu'à l'étranger. Desserrer les contraintes du dirigisme, ralentir pendant six mois l'exécution d'un plan d'investissement qui supposait plus hâtives les améliorations que l'on ressent actuellement, économiser les dollars au compte-gouttes, n'importe quel gouvernement l'eût fait quelques mois plus tôt ou quelques mois plus tard. On nous permettra de référer à notre conclusion d'il y a trois mois : « L'année 1948 se présente sous de bonnes auspices. » Et celles-ci permettaient au gouvernement, qui ne s'en est pas privé, de faire pas mal de bêtises. Mais, répétons-le, il a agi.

Chronologiquement, les mesures gouvernementales dans le domaine financier et monétaire se présentent de la manière suivante :

mesure n° 1 : suppression des subventions (novembre 1947);
— n° 2 : augmentation des salaires (décembre 1947);
— n° 3 : libération des prix industriels (2 janvier 1948);
— n° 4 : prélèvement exceptionnel (9 janvier);
— n° 5 : compression budgétaire de 10 % (9 janvier);
— n° 6 : continuation des restrictions de crédit (15 janvier);
— n° 7 : abandon du taux de change (25 janvier);
— n° 8 : liberté du marché de l'or (29 janvier);
— n° 9 : blocage des billets de 5.000 francs (29 janvier);
— n° 10 : amnistie des fraudes sur devises (30 janvier);

mesure n° 11 : retour camouflé à la taxation des prix (19 février);
— n° 12 : adoucissement du prélèvement exceptionnel (mars);
— n° 13 : élargissement du crédit (mars);
— n° 14 : baisse sur des produits industriels (1er avril).

Cet agenda montre un renversement de la politique gouvernementale de février et mars. Nous allons brièvement analyser ces mesures sous les rubriques habituelles.

*
* *

1. — *Les finances publiques.*

Contrairement aux affirmations officielles, le budget de 1948 n'a pas été voté en temps utile : le 31 décembre, l'Assemblée avait reconduit pour trois mois celui de l'année précédente, et le 31 mars, les Chambres étant en vacances, la loi de finances n'était même pas discutée ! Mais des mesures avaient été prises par le gouvernement et l'Assemblée sur les points importants, ce qui est le principal.

Du côté des dépenses, le gouvernement avait dès son installation en novembre supprimé les subventions économiques avec beaucoup d'éclat (mesure n° 1), ce qui avait eu comme effet immédiat d'augmenter les prix. Mais, au premier janvier, venait à échéance le reclassement de la fonction publique qui exigeait un crédit de 100 milliards de francs.

Aussi, à l'occasion du vote sur le prélèvement exceptionnel le 8 janvier, l'assemblée a-t-elle invité le gouvernement à licencier 150.000 fonctionnaires et à réduire de 10 % les dépenses budgétaires. Par ailleurs, de fortes compressions du budget militaire limitaient ce dernier à 290 milliards de francs pour 1948. Ces mesures d'économie (mesure n° 5) affectaient en particulier les dépenses d'investissement. Cependant, 80 milliards d'avances ont été votés en février pour 1948 aux sociétés nationalisées, y compris la S.N.C.F., pour des « dépenses productives d'établissement et de modernisation ».

Le chapitre des recettes a été essentiellement marqué par le prélèvement exceptionnel, voté le 9 janvier (mesure n° 4), qui demandait de lourds sacrifices aux autres contribuables que les salariés. Cet effort fiscal sérieux est malheureusement assis sur des bases très mauvaises et ne fait que multiplier les injustices de l'impôt ordinaire. C'est pourquoi, avant de partir en vacances de Pâques, l'assemblée s'est réunie et a apporté à ce prélèvement des adoucissements dont tous n'étaient pas dénués de préoccupations démagogiques (mesure n° 12).

Par ailleurs, il était permis de se soustraire au prélèvement en prêtant à l'État les sommes taxées. Cet emprunt libératoire avait fourni à l'État 73 milliards de francs le 31 mars 1948, date limite auquel il y pouvait être souscrit.

Que cet emprunt soit affecté ou non, en particulier qu'une partie en soit affectée à l'équipement, il n'y a là qu'un artifice comptable destiné à l'opinion publique, sans aucune conséquence financière. Il en est de même de l'affectation de la contre-partie en francs de l'aide intérimaire à la reconstruction que des négociations ont permis d'affecter à l'équipement. Précédemment, ces contre-parties allaient au budget général qui finançait directement les travaux, et le résultat était le même. Mais, dans ce cas, il y a à satisfaire, outre l'opinion publique, les engagements souscrits dans l'acceptation de l'aide intérimaire.

2. — *Les mouvements de crédit.*

Après des mesures aussi sévères, il était normal que l'État ne fasse que peu appel au crédit de la Banque de France.

Du 31 décembre 1947 au 1er avril 1948, le compte des avances de la Banque à l'État ne s'est augmenté que de 7,5 milliards de francs. Il est vrai que le portefeuille commercial a augmenté de 15 milliards pendant la même période; comme nous sommes dans une période de restriction de crédit, ce gonflement ne peut s'expliquer que par l'augmentation de réescompte de Bons du Trésor, ou de traites sur le Crédit national, formes élégantes pour le Trésor de demander de l'argent à l'État. Effectivement les excès des émissions sur les remboursements ont été pendant le trimestre de 27 milliards pour les Bons et de 18 milliards pour les Traites. Même en tenant compte de ces avances occultes, l'augmentation de la dette est faible.

Le crédit privé a été sévèrement restreint, au commencement du règne de M. René Mayer. Celui-ci déclarait encore le 15 janvier (mesure n° 6) : « Je ne suis pas de ceux qui pensent que le moment est venu de changer les directives antérieures en matière de crédit. » Malheureusement, ces errements anciens n'ont en France aucun fondement économique.

L'ouverture de l'escompte est pratiquement libre, parce que, pour le banquier, c'est du papier « sûr ». Mais le ministre des Finances ne doit pas se baser que sur la sûreté : il doit, pour diriger le crédit, tenir compte du volume total de crédit, ce que l'organisation actuelle ne lui permet guère de faire, cette quantité globale échappant à son contrôle[17].

C'est pourquoi, comme le constate le Conseil national du Crédit, il n'y a pas eu de restriction d'ensemble sur le crédit, dont le volume est passé, au cours de l'année 1947, de 308 à 490 milliards de francs, soit une augmentation de 182 milliards de francs, plus que l'État

17. Par exemple, la Commission de contrôle des Banques a décidé, le 1er mars, que toute banque de dépôts devra présenter un minimum de liquidité de 60 %. Cette décision n'a aucune influence sur le volume total de crédit.

n'a usé de crédit public, les avances de la Banque à l'État n'ayant augmenté que de 116 milliards de francs pendant la même période[18].

Ceci montre que la manœuvre du crédit aurait eu, si une plus juste appréciation des effets de l'escompte à l'échelon national y présidait, autant d'importance sur la circulation et la monnaie que la circulation budgétaire. Aussi est-ce avec effarement que l'on doit enregistrer les excuses de M. Mayer pour n'avoir pas présidé les séances du Conseil du Crédit en janvier et février, prétextant qu'il était absorbé par la mise au point des mesures monétaires ! A son retour, le 23 mars, l'enfant prodigue a d'ailleurs annoncé l'allégement de la politique du crédit (mesure n° 13), rendu possible par les économies budgétaires[19].

Ces déclarations étaient encouragées par un accroissement sensible des dépôts dans les Caisses d'épargnes et soulevait une augmentation considérable des dépôts bancaires dont on ne voit pas très bien la cause.

Cependant le clou de la politique gouvernementale devait être le blocage des billets de 5.000 francs, décidé dans la nuit du 28 ou 29 janvier, pour rallier les voix socialistes au gouvernement et — peut-être aussi — pour empêcher la manœuvre des dirigistes impénitents qui voulaient renverser le ministère et faire à leur compte un échange de tous les billets.

La circulation des billets n'avait augmenté que de 12 milliards de francs entre le 27 novembre et le 22 janvier, date à laquelle elle était d'environ 892 milliards. Encore ces 12 milliards correspondaient-ils à peu près aux francs introduits en Sarre : autant dire que le volume de la masse monétaire était stationnaire. Cependant, le 29 janvier, à 1 heure du matin, le gouvernement prévenait le public de son intention de demander à l'Assemblée de suspendre le cours légal des billets de 5.000 francs. Il existait à ce moment pour 330 milliards de ces coupures, dont 290 environ hors des caisses de l'État ou de la Banque de France.

Jamais aucune mesure n'a permis un tel épanchement de déma-

18. En réalité, l'État a bénéficié au total de 130 milliards de francs de crédits pendant l'année.

19. C'est la diminution globale des demandes de l'État qui peut alléger le crédit privé, mais non pas un artifice de virement d'un compte à l'autre. Il est invraisemblable que l'on puisse dire, comme le ministre à cette occasion, que ne plus payer une partie des dépenses publiques payées par traite allégera le crédit privé. Car le financement de cette partie des dépenses devra bien être payé d'une manière quelconque; par exemple, en demandant aux banques de souscrire aux Bons du Trésor. Quelles que soient les présentations comptables admises, l'État demandera à la Banque de France, directement ou non, l'écart entre ses recettes et ses dépenses. Seul la diminution de cet écart peut permettre au Trésor de moins recourir aux bons offices des banques.

gogie à l'Assemblée : toutes les catégories de Français bénéficiaient successivement d'amendements divers. Le gouvernement tint bon, et ne remboursa que peu à peu les porteurs, suivant le nombre de billets déposés par individu : les dépôts de un ou deux billets dans la semaine, ceux inférieurs à 70.000 francs à partir du 24 mars, et ainsi de suite, par paliers, jusqu'au 30 juin, où tous les dépôts doivent être remboursés. C'est ce qui explique que la circulation monétaire ne soit au 1er avril que de 775.000 milliards. Mais il restait encore environ 130 milliards de francs à rembourser le 31 mars. Bien qu'une partie de ce reliquat ne franchira jamais la grille des Caisses Publiques, il faut néanmoins encore compter dans la circulation cette somme totale. Elle fait plus que compenser la déflation obtenue, qui est exactement de 891 — 774 = 123 milliards de francs.

En résumé, s'il n'y avait pas eu de blocage, la masse des billets en circulation aurait très légèrement augmenté.

Les conséquences du prélèvement ont été et seront fort discutées. Trop de mesures l'accompagnaient pour pouvoir en tirer une conclusion très nette. On ne peut que remarquer que, par rapport à 1938, les prix sont à l'indice 15 et la circulation de billets comme de crédits bancaires à peine à l'indice 9. La déflation est donc extrême et il ne convient pas d'attacher trop d'importance à des augmentations éventuelles de la circulation.

3. — *Prix et salaires.*

Il nous faut voir l'incidence sur les prix de ces modifications de la masse globale de la monnaie en circulation sur les prix. Elle est en général très lâche et, à court terme, assez faible. C'est ce que n'a pas manqué de montrer l'évolution des différents cours.

Tout d'abord, l'on se rappelle que l'ancien taux de change a été abandonné le 25 janvier (mesure n° 7) et remplacé par un système complexe. Ainsi le dollar, qui valait 119 francs, a été fixé à 214 francs, et les autres monnaies ont été appréciées dans le même rapport. Mais, en outre, il fut créé un marché libre pour le dollar et l'escudo portugais — et plus récemment pour le franc suisse.

Le marché libre du dollar est alimenté par 50 % du produit des exportations et sert à procurer des devises aux importations non favorisées. Les importations favorisées[20] sont réglées en dollars à 214 francs procurés par l'autre moitié du produit de la vente des exportations.

Avant ces mesures, le dollar valait 336 francs au marché noir : à la fin du mois de mars, il était coté 357 francs pour les échanges clandestins[21] et 306 francs au marché officiel libre.

20. Ce sont les importations de céréales et farines panifiables, de graines et fruits oléagineux, de corps gras, de charbon, d'huiles minérales, d'électricité et d'engrais.

21. Le marché libre de l'or et des devises, n'étant pas ouvert à tous, n'a pas supprimé le marché clandestin.

Le napoléon-or, qui valait 4.000 francs juste avant la libération du marché de l'or, valait sensiblement autant fin mars tant sur le marché libre que sur le marché noir [22].

Au total, le marché libre s'est établi au cours du marché noir.

Une semblable stagnation s'est produite sur les prix des produits. La libération des produits industriels avait entraîné des hausses sensibles de prix en janvier et suivi d'une queue en février, malgré la diminution massive de la circulation.

Les prix de détail — principalement alimentaires — étaient passés de l'indice 13,5 en décembre à 14,1 en janvier et à 15,2 en février. On avait constaté alors (comme plus tard au commencement du mois d'avril, à l'occasion de la libération du prix du poisson) une mauvaise humeur assez curieuse du gouvernement devant les hausses de prix subséquentes aux libérations de prix. On avait tellement expliqué que c'est la taxation qui faisait monter les prix qu'un tel développement du marché étonnait et scandalisait. Pourtant, libérer les prix, c'est permettre qu'ils se fixent d'après les conditions du marché et, s'ils montent, c'est que les conditions du marché conditionnent un prix plus haut que la taxation.

Cependant, le gouvernement a fait adopter le 19 février une loi réprimant les « hausses injustifiées » des prix libres (mesure n° 11). M. Mayer est trop intelligent pour que l'on ne puisse pas y voir un retour au système de la taxation, la face étant sauvée.

Pendant ce temps, le gouvernement était l'objet des pressions et des critiques du Conseil économique qui s'était penché sur la « question des salaires et des prix ». En fait, ce corps constitué était l'aboutissement des revendications syndicales, et plus généralement de tous les intérêts corporatifs. Mais nul n'est chargé de faire la synthèse de ces tendances contradictoires et de ces interventions faites pour le public. Finalement, le Conseil termina sa session par une critique de l'activité gouvernementale sur le seul point où, par sa tranquille fermeté, elle ne mérite que des éloges. Le gouvernement prit acte et passa outre.

Cependant, en mars, l'indice des prix avait fini par fléchir légèrement et s'établissait à peu près à 15. Ce recul ne parut pas suffisant au gouvernement qui vient de prendre le 1er avril des mesures tendant à abaisser le coût de la vie (mesure n° 14). Mais il ne s'agit en fait que de la baisse de produits industriels [23].

De combien les salaires sont-ils en retard sur le coefficient 15

22. *Ibid.*

23. Notamment le charbon, l'électricité, le bois, les articles de laine, ainsi que les produits intéressant l'agriculture. Pour ces produits, la baisse est de 10 % en moyenne. Est également supprimée la taxe de luxe.

qu'on peut admettre en première approximation comme l'indice du coût de la vie[24] ?

Or, il semble bien, d'après des calculs officiels, que si l'indice du salaire horaire des ouvriers n'est qu'à l'indice 9,5, la masse des revenus salariaux *directs* est à l'indice 12. Si l'on tient compte des revenus salariaux affectés (allocations familiales) on arrive à l'indice 13,1 et en tenant compte des revenus salariaux maladroitement dénommés différés (retraites)[25], on arrive finalement à l'indice 13,7 par rapport à 1938. Comme nous avons vu plus haut que la consommation n'est encore que les 9/10 de ce qu'elle était en 1938, il ne semble pas que la part des salariés dans le revenu national ait beaucoup changé. Mais, comme nous le disions dans notre dernière chronique, la répartition des sacrifices à l'intérieur de la masse des salaires a changé, d'ailleurs en bien, puisque c'est en partie l'effet des réformes sociales; et c'est cette modification qui est en partie la cause d'un mécontement général.

Conclusion

1° Contrairement à ce qu'un malaise, d'origine plutôt politique, pourrait faire croire, la production française est remontée en 1947, selon les espérances que l'on avait au début de l'année : il ne faut pas attribuer à l'accident survenu aux céréales une trop grande importance.

2° L'évolution économique se précipite au printemps 1948 et la seule caractéristique de l'économie française devient, malgré le plan Marshall, une pénurie de dollars dans une allure générale d'abondance — avec les inconvénients que cette allure comporte. La transition durera de mars à septembre.

3° Financièrement, des mesures désordonnées, mais ayant le mérite d'exister, ont stoppé les prix au coefficient 15. Aucune manœuvre du crédit ne peut faire dépasser ce palier dans une situation monétaire hyperdéflationniste[26] si les salaires ne sont pas augmentés. Mais, pendant la période de transition, toute perturbation d'origine politique ou sociale peut rompre l'équilibre.

Jacques Dumontier.

24. Cet indice des prix de détail omet peut-être certains éléments ayant plus augmenté que la moyenne, mais il ne tient sûrement pas compte des loyers qui n'ont presque pas été modifiés.

25. D'un point de vue d'ensemble, il s'agit d'une répartition et non d'une capitalisation comme pourrait le faire croire le terme « différé ».

25. Cette hyperdéflation posera ultérieurement de graves problèmes, car on ne veut pas augmenter la circulation et on ne peut faire redescendre les prix jusqu'au coefficient 10. Si l'équilibre n'est pas rompu, ce ne pourra être qu'au moyen d'un large développement de la monnaie de banque.

LIVRES

HENRI GUILLEMIN : *Histoire des Catholiques français au XIX^e^ siècle*. Au Milieu du Monde, Genève.

Histoire *politique*, naturellement : le curé d'Ars n'y apparaît que pour recevoir le ruban rouge. Mais ne chicanons pas l'auteur sur son titre. On attendait depuis longtemps ce livre de passion; et si d'en avoir lu à l'avance beaucoup de fragments — quelques-uns ont paru ici même — émousse un peu la surprise, l'ouvrage garde tout son pouvoir stimulant. Livre gênant, et qui par conséquent devait être écrit, la religion n'ayant pas plus besoin de nos prétéritions que de nos mensonges. M. Guillemin suit pendant quatre-vingt-dix ans — 1815-1905 —, dans l'histoire de notre pays, la longue erreur, le scandale dont a parlé Pie XI : comment l'Église a perdu l'audience de la classe ouvrière. Sur ces quatre cents pages, près d'une centaine sont consacrées à la seule année 1848; et dans une autre étude, qui paraît ces jours-ci, l'auteur raconte avec encore plus de détails cette tragédie : c'est bien là en effet le centre du siècle et peut-être le tournant de toute l'histoire moderne. La partie a été jouée et perdue, grâce à des hommes comme Montalembert qui sort d'ici assez abîmé. Quelque affection qu'on garde à Lamennais, on ne peut s'empêcher de penser qu'il est aussi l'un des grands responsables : s'il n'avait quitté l'Église douze ans plus tôt (M. Guillemin passe rapidement sur l'histoire de l'*Avenir*, qu'il a racontée récemment dans *La Bataille de Dieu*), si Lamennais n'avait été en 48 *absent* là où il devait être, la bataille aurait peut-être été gagnée. Le livre s'achève au moment où entre en scène un autre *Avenir* qui, lui aussi, sera freiné en pleine course, condamné, mais qui saura attendre, se soumettre, et par cette soumission même changera le sens de l'histoire. Il était trop tôt sans doute pour écrire, même sommairement, l'histoire du *Sillon*, mais l'auteur, en s'arrêtant en 1905, s'est privé de donner à la crise dreyfusienne toute sa portée. Péguy n'est pas nommé, ni d'ailleurs Léon Bloy qui pourtant domine rétrospectivement toute cette époque.

Mais la principale critique à laquelle s'expose M. Guillemin vient de ses intentions mêmes. Construite sur textes, son *Histoire* est et se veut psychologique. Ce ne sont pas seulement des faits qui sont enchaînés, ou des courants plus ou moins anonymes d'intérêts et d'idées; ce sont des intentions personnelles qui sont dénoncées. Or il faut bien avouer que la psychologie de l'historien est sommaire, non par impuissance mais par volonté : ses personnages, bons et méchants, sont tout d'une pièce et il se soucie moins d'être juste que d'être justicier. C'est une cause qu'il plaide et il ne s'en cache guère; procureur du peuple, sans autre éloquence que celle des aveux qu'il sertit admirablement, il accuse, il prouve, il demande des têtes. On rêve d'une autre histoire, telle qu'aurait pu l'écrire un Bremond sociologue, tempérant par l'introduction d'une clé de doute et par les infinis repentirs des notes les accusations massives. Il est vrai qu'une histoire politique ainsi conçue risquerait de proliférer en autant de volumes que l'*Histoire du Sentiment religieux* et de ne finir jamais. Mais c'est le sort de l'histoire de ne jamais finir et de remettre perpétuellement à la question les hommes, leurs motifs et leurs actes. Il faudra bien qu'un jour on reprenne tout cela, et pourquoi ne serait-ce pas M. Guillemin lui-même ?

On voudrait que cette critique, motivée par l'estime, n'enlevât aucun lecteur à un livre qui en a reçu et en recevra de moins désintéressées, sur lequel ailleurs on fait un pieux silence. Il y a là, sur l'identification de la Religion et de la Propriété notamment, des textes prodigieux, hautement représentatifs de l'absence de pensée justement appelée bien pensante. Il faut lire cela. On n'en croit pas ses yeux.

H. B.

M. Duverger : *Les Régimes politiques*. Coll. « Que sais-je ? » Presses Universitaires de France, 1948. In-16, 126 pp.

La distinction et les rapports des gouvernants et gouvernés, les problèmes de structure communs à tous les régimes, puis les principaux types actuels de régimes étudiés plus dans leur fonctionnement pratique que dans leur forme juridique : tel est le contenu de cet excellent petit ouvrage qui donne à réfléchir autant qu'il renseigne. Les lecteurs de la revue en connaissent déjà le dernier chapitre, sur les régimes de type russe.

EN LISANT LES REVUES

Grèves d'hier, d'aujourd'hui, de demain.

Au mois de mars, plusieurs revues reviennent sur les grèves de novembre, soit pour en établir le diagnostic exact, soit pour en déceler le sens et l'évolution. Les grèves reparaissent ces dernières semaines à l'état endémique : espérons qu'elles ne vaudront pas trop d'actualité à ces réflexions.

Masses Ouvrières publie un dossier fort riche et très suggestif permettant de se faire une idée de l'extrême complexité de la situation. Complexité accrue pour les chrétiens, partagés en certains cas entre deux fidélités, entre leur fidélité au Christ et leur fidélité à la classe ouvrière. Quelle que soit la partialité de certains témoignages rédigés dans le feu de l'action, un tel dossier nous met en garde contre tout jugement hâtif et sommaire. De ce point de vue, la conclusion de *Masses Ouvrières* est sensiblement la même que celle de *La Vie Intellectuelle*, au mois de janvier, quand elle publiait de son côté une série de témoignages (*La Vie Intellectuelle*, janvier 1948, pp. 59-89).

Après les hommes d'action, les théoriciens entrent en lice. *Esprit* ne consacre pas moins de trois articles à réfléchir sur l'évolution historique de la grève et sur sa signification présente. La question ouverte, dès novembre 1947, par H. Guitton, dans *La Vie Intellectuelle*, sur le paradoxe de la grève, rebondit. Guy Thorel [1] montre comment, en fait et en droit, la grève reste le fondement de l'action syndicaliste.

La grève reste et restera probablement non pas l'arme ultime, l'arme après « conciliation et l'arbitrage », mais bien l'arme essentielle, l'arme unique des prolétaires modernes. Le syndicat, l'organisation sous toutes ses formes n'est peut-être qu'un des à-côtés du mouvement ouvrier. Car, que serait-il, le syndicat, sans ce moyen de pression et d'expression ? Ce n'est pas tant le syndicat que la grève qui fait équilibre, en régime capitaliste; c'est elle et non lui qui fait contrepoids. Il n'est pas question de minimiser le syndicalisme, mais bien de le mettre dans son optique normale : la grève.

1. Nous devons à Guy Thorel une très précieuse *Chronologie du Mouvement syndical ouvrier en France* de 1791 à 1946, parue récemment aux éditions du Temps Présent, et qui doit trouver place en toute bibliothèque d'homme soucieux de suivre l'évolution sociale.

En conséquence, à supposer que certaines conditions économiques et syndicales aient changé, on ne peut toucher à la grève sans toucher au syndicalisme lui-même. Que la politique surtout ne se presse pas trop de la réglementer. Seul, le syndicalisme en a reçu la mission, selon la tactique sans cesse renouvelée que lui imposent et le temps et les circonstances, car,

face aux intentions de l'État, le syndicalisme affirme sa responsabilité et sa valeur d'intervention, de lutte et de victoire dans sa recherche du mieux-être et de la transformation du régime capitaliste. Lorsqu'il estime que lui seul est compétent en matière de règlement des grèves, c'est en vertu du sentiment de sa responsabilité vis-à-vis du mouvement ouvrier et de la classe ouvrière.

Réfléchissant sur les conditions de la lutte ouvrière en 1948, Jean Roux est amené à des conclusions analogues :

De sorte que, pour conclure notre propos sur ce point, nous dirons que la lutte ouvrière en 1948 et sa forme essentielle, la grève, ne saurait être atténuée ni altérée dans son essence. Une classe qui monte, mais qui est loin d'avoir achevé son ascension n'a pas à renoncer à son arme principale. Telle est la position de principe.

Ce qui ne veut pas dire toutefois que l'action ouvrière doive se manifester dans les mêmes formes et exactement selon les mêmes tactiques qu'il y a cent ans, car,

l'adversaire capitaliste, de nos jours, prend un masque nouveau. Ce n'est plus, apparemment du moins, le capitalisme financier des trusts symbolisé par l'image populaire des deux cents familles; c'est le capitalisme d'État où les oligarchies et les privilèges se survivent sous des formes renouvelées. Ce n'est plus seulement l'exploitation tranquille de quelques tenants de la fortune acquise, c'est, en plus, dans la sarabande générale des prix et des fortunes, l'exploitation des travailleurs par de nouveaux féodaux, régentant les marchés et les bureaux. Les symboles changent, mais l'essence capitaliste demeure. Le champ de bataille de la lutte de classe lui-même se trouve contraint de changer d'aspect, très lentement d'ailleurs, insensiblement, à la manière de ces décors du Châtelet.

Jean Domenach relève enfin ce qu'il appelle les contradictions des grèves de novembre. Il en trouverait l'explication dans le fait que la grève générale a perdu sa valeur par suite d'une évolution du capitalisme n'entrant que fort difficilement dans la thèse marxiste.

Ce que Marx n'avait pas prévu, c'est que, au lieu de tendre vers son plus haut degré de perfection où il débouche dans le socialisme, le capitalisme, tel un fils de famille, dilapiderait lui-même son héritage, non sans faire participer à sa déchéance quelques gens de peu, socialistes heureux d'avoir leur part du gâteau et naïvement persuadés que des institutions, telles les nationalisations, étaient le gage d'une transformation socialiste inéluctable. En ce sens, les communistes ont commis, depuis la libération, une véritable « erreur sur la personne » dont ils sont en train d'apercevoir les redoutables conséquences...

Aujourd'hui que les communistes veulent reposer le problème en termes de lutte de classe, ils sont coincés par une évolution à laquelle ils ont inconsciemment poussé et ils sont empêtrés dans des institutions qu'ils ont contribué à créer et dans leurs discours passés. La véritable question, qui commande toutes les autres, Sorel l'avait posée aux marxistes en un temps où il n'avait pas les éléments de la préciser : « La théorie marxiste de la révolution suppose que le capitalisme sera frappé au cœur, alors qu'il est encore en pleine vitalité, quand il achève d'accomplir sa mission historique avec sa complète capacité industrielle, quand l'économie est encore en voie de progrès. Marx ne semble pas s'être posé la question de ce qui se passerait dans le cas d'une économie en voie de décadence; il ne songeait pas qu'il pût se produire une

révolution ayant un idéal de rétrogradation ou même de conservation sociale. »

Dans *Politique*, Jean Rivero réfléchit sur la *grève des services publics* (p. 206). Sa préoccupation est assez différente de celle d'*Esprit*. Son analyse se révèle plus technique. Constatant tout d'abord l'évolution des situations économiques, politiques et syndicales, il entreprend de reviser un certain nombre de notions, et tout d'abord celle de la grève :

La grève, aujourd'hui, c'est le fait, pour une collectivité, de suspendre l'exercice de son activité professionnelle, civique ou sociale, afin de se procurer un avantage, en pesant par son abstention sur la volonté de celui dont cet avantage dépend.

La notion de service public est devenue insuffisante pour circonscrire avec quelque exactitude le droit de grève, car certains services publics n'ont pas de continuité essentielle avec la vie nationale, alors que certaines activités dites privées peuvent être assimilées à certains services publics des plus essentiels.

Il faut donc élargir la perspective que suggérait le titre de cet article. Le problème que l'on entend y examiner est celui que la réalité impose; pour les gouvernements et pour les individus, grève des P.T.T., grève de l'Électricité de France, grève des boulangers, c'est tout un : elles frappent la communauté dans un de ses centres vitaux. C'est en fonction des nécessités de la vie nationale que la question du droit de grève se pose : si l'on veut marquer une limite au droit de grève, c'est là qu'il faut la tracer.

Compte tenu de ces constatations, les conclusions de Jean Rivero sont plus précises et plus réalistes que celles formulées par *Esprit*. Au moins en ce qui concerne les activités essentielles à la vie nationale, par-delà la distinction périmée entre services publics et activités privées :

Il est nécessaire, pour que l'État subsiste, de rappeler clairement que le droit de grève est inadmissible, non peut-être pour tous les fonctionnaires, mais dans tous les services publics ou privés qui intéressent directement la vie de la communauté nationale et l'exercice de la fonction gouvernementale, que leurs agents aient ou non la qualité de fonctionnaire. En donner une liste n'est ni possible, sans doute, ni nécessaire; les circonstances peuvent permettre de la raccourcir, ou contraindre à l'allonger; la grève de la meunerie, celle des houillères, n'eussent pas eu, dans la France de 1938, la gravité qu'elles ont en 1948; il faut espérer qu'elles la perdront un jour.

Il est au moins une évidence sur laquelle tout le monde s'accorde ! C'est une constatation d'ordre immédiat, celle de la scission du monde syndicaliste avec les risques de cassure qu'elle entraîne pour l'unité de l'action ouvrière. Toujours dans *Politique*, Jocelyn Sevrac en prend acte dans sa note consacrée à la C.G.T. S'il réserve prudemment son jugement sur l'avenir, peut-être prend-il trop facilement son parti de l'immédiat. Tout autre est la réaction apostolique de D.-J. Robert dans *Masses Ouvrières*, essayant de fixer l'attitude des ouvriers chrétiens en face des différents groupements syndicaux maintenant en présence.

Nous avons peut-être supposé à tort que nous étions à la veille d'un renouvellement syndical profond, parce qu'il est souhaité par la classe ouvrière et que, seul, il peut enrayer la tragique désaffection syndicale d'aujourd'hui. Mais l'hypothèse d'un certain marasme syndical n'est pas exclue, hélas ! Peut-être verra-t-on, soit au plan des grandes centrales, soit à la base, dans les entreprises petites et grandes, une espèce de bipartisme ou de tripartisme

syndical, qui sera stérile pour le mouvement ouvrier et ses revendications. Mais, même dans cette situation un peu décourageante, le militant chrétien soucieux de l'unité ouvrière a mission de dégager les revendications communes, les objectifs désirés partout, et de préparer cette unité syndicale toujours rêvée et jamais réalisée par le mouvement ouvrier.

La guerre chaude.

Les événements de ces dernières semaines ont reporté notre attention sur Berlin. *La Nef* publie trois instantanés sur les conditions de vie, de travail, de réflexion, d'organisation qui sont celles de ce point névralgique de la situation internationale. Berlin, « terrain le plus surprenant d'observation réciproque des grandes puissances, où l'on peut prendre, mieux que nulle part, la température de l'Europe ».

Esprit consacre son éditorial aux affaires de Prague.

S'ils ne nous appellent pas à nous rengorger dans notre bonne conscience occidentale, les événements de Prague ne nous émeuvent pas non plus par ce qu'ils pourraient contenir ou promettre de réellement révolutionnaire.

Nous avons à craindre malheureusement que Prague, après Bucarest, après Sofia, ne soit la nouvelle manifestation d'une immense entreprise de mise au pas, non seulement des vestiges du capitalisme privé mais des forces socialistes et démocratiques non communistes, consommée dans toutes les règles d'un art qui semble n'avoir repris que pour les raffiner les plus sinistres précédents. La Tchécoslovaquie ne s'embrase pas, elle se glace.

Pressés par les événements, enfermés dans des idéologies trop étroites, ce n'est pas une raison pour nous cogner la tête contre les murs. *Esprit* préconise un travail en profondeur permettant de repenser tout le socialisme à la lumière de son histoire récente et de ses développements variés. Dieu veuille que le temps nous en soit donné !

Quand l'Église fut établie, liée par les circonstances à la politique des États, alourdie et souvent déviée par les servitudes de la puissance, pour la maintenir vivante, le christianisme dut se réincarner, dans le peuple chrétien, par ces vastes ordres mendiants qui, hors de l'appareil et cependant dans le christianisme, sauvèrent l'âme et l'avenir du christianisme. Le socialisme en est arrivé à cette étape. Entre le lourd État soviétique, où il risque d'étouffer, et les infirmités de la social-démocratie, il faut que du dedans du socialisme total et du prolétariat, mais avec des hommes neufs et un esprit disponible, un socialisme vivant et rigoureux renaisse des peuples européens. C'est notre tâche de le ranimer. N'y entrons pas d'un cœur usé et las, comme dans une dernière chance, mais d'un cœur jeune, comme au début d'une vaste réforme dont nous ne voulons pas désespérer qu'elle aide les communistes à exorciser eux-mêmes leurs démons comme ils nous ont exorcisé les nôtres.

Reviser nos catégories.

Comme les auteurs précédents au sujet des grèves, Jules Monnerot nous oblige, dans *La Nef*, à reviser nos notions, nos hiérarchies, nos étiquettes au sujet des réalités politiques, nationales et internationales. Son étude sur *Le Totalitarisme : la Droite et la Gauche*, est une analyse pénétrante qu'il faudrait pouvoir citer longuement. La dialectique proposée l'an dernier par *Esprit* dans son numéro sur le fascisme se trouve ainsi éclairée, sinon dépassée. Tenons-nous-en à sa position du problème et à ses conclusions pour mettre nos lecteurs en appétit de se reporter à son article.

Dans la période comprise entre 1933 et 1940, nous constatons que si les

points de départ allemand et russe sont aussi différents qu'on peut l'imaginer, les points d'arrivée se ressemblent. Le régime stalinien et l'hitlérien, opposés quant au passé historique, quant à l'infrastructure économique, quant aux justifications idéologiques, offrent, à la description, des dissemblances beaucoup moindres que les économies qui les « conditionnent » et les idéologies qui les « justifient »...

Et voici ce qui caractérise le régime totalitaire :

Le totalitarisme est un ensemble de moyens. Qu'on entende les deux propagandes : ce sont les différences qui l'emportent; qu'on écoute la plainte des victimes, ce sont les ressemblances. On pouvait être mis dans un camp de concentration afin que le « socialisme » triomphe [un jour]; ce n'est évidemment pas la même chose, ce ne sont pas tout à fait les mêmes procédés ni les mêmes camps, mais, dans l'un et l'autre cas, il s'agit de main-d'œuvre « concentrationnaire », et le caractère humain du « concentrationnaire moyen » est réduit de tous les côtés à la fois jusqu'à ce que mort s'ensuive. La prédominance ou la présence de certains caractères économiques ne fait pas le régime totalitaire : l'idéologie non plus; les deux régimes vraiment totalitaires jusqu'à présent connus étaient en état de guerre idéologique. Le régime totalitaire est exactement le contraire du régime socialiste défini par Engels; au lieu que l'État s'y absorbe dans la société civile, c'est la société civile qui s'y absorbe dans l'État. Le régime totalitaire tend à l'identification absolue de la société à l'État, sans secteur neutre, sans secteur libre. Une faction ou un parti qui a imité la structure d'une armée n'y laisse subsister aucune force organisée, occupe l'État, dès lors transformé par cette occupation même.

Or un phénomène aussi implacable, où qu'il paraisse, quel que soit l'horizon idéologique dans lequel il s'inscrive, oblige à une revérification des valeurs, à une dislocation des classifications reçues. Ce fut le cas en Italie avec le fascisme, en Allemagne avec l'hitlérisme. Il y eut quelque dommage à s'y méprendre et à en être dupe.

Le mot « fascistes » s'étant imposé, les nazis n'étaient plus que des fascistes, ce qui invitait à oublier les différences entre nazis et fascistes italiens. Or les nazis étaient incomparablement plus dangereux, l'Allemagne réalisant la deuxième condition de la grande tyrannie moderne : un haut degré d'industrialisation dans un pays qui possède de grandes ressources matérielles et humaines. La mentalité politique française disposant de catégories sans prise sur le phénomène majeur de l'époque, passait à côté. Les Italiens et les Allemands étaient des « fascistes », leurs ennemis déterminés étaient donc des antifascistes. Les communistes et les Russes étant en fait les ennemis les plus acharnés d'Hitler (période allant de mars 1939 à juin 1941 non comprise) étaient par là même les plus antifascistes, donc les plus à gauche. Ce qui caractérise une telle mentalité politique, ce sont les fausses équivalences, grâce au jeu mécanique desquelles, une fois les concepts en place, tout va de soi. Étant donné que : hitlériens = fascistes, communistes et socialistes = antifascistes, et que totalitaire = fasciste, il suit de là que communistes = antitotalitaires.

De nos jours, c'est encore le cas avec le stalinisme : la notion de gauche politique et d'antitotalitarisme ne se recouvre plus, le mouvement communiste issu de la Russie est bel et bien à son tour totalitaire.

On peut devenir « de droite » ou « de gauche » par contact ou contiguïté avec ce qui l'est déjà. Alors s'établissent des rapports de participation, d'inhérence, d'exclusion entre concepts, nous en avons donné un remarquable exemple en montrant comme aux termes d'une série d'équations (inconscientes) la Russie soviétique et le communisme devaient être nécessairement antitotalitaires. La persistance opiniâtre de ce penser magique est un symptôme alarmant d'arriération politique. Les obscurantistes en jouent avec virtuosité : les touches du vieux clavier n'ont plus de secret pour eux.

Calendrier

21 mars. — *Nankin :* Offensive des troupes communistes contre la ville. — *Prague :* Arrestation de NN. SS. Shramek et Hala.

22 mars. — *Paris :* Grèves et incidents aux mines de Bruay. — *Varsovie :* Le parti socialiste polonais démissionne du Comisco.

23 mars. — *Saint-Nazaire :* Grève générale pendant deux heures. — *O.N.U. :* Plainte du Chili contre le nouveau gouvernement de Prague. — *Tel Aviv :* Le comité exécutif de l'agence juive décide de proclamer, le 16 mai, un État juif en Palestine.

24 mars. — *Paris :* Démission de l'ambassadeur de Tchécoslovaquie. — *Londres :* Les *Trade Union* approuvent le déblocage des salaires et des prix.

25 mars. — *Rome :* L'Italie accepte de négocier avec la Yougoslavie sur la question de Trieste. — *Washington :* Le président Truman définit la nouvelle politique palestinienne des U.S.A. — *Londres :* Le *Foreign Office* rejette la protestation soviétique relative à la conférence à trois sur l'Allemagne. — *Budapest :* Nationalisation de toutes les entreprises occupant plus de cent personnes au 1er août 1946.

26 mars. — *Paris :* La Fédération de l'Éducation nationale se prononce pour l'autonomie et contre la double affiliation syndicale.

27 mars. — *Sofia :* Le parti socialiste bulgare se retire du Comisco. — *Bucarest :* Élections générales : le « Front démocratique populaire » emporte 91 % des voix.

28 mars. — *New-Delhi :* Interdiction du parti communiste au Bengale. — *Tokio :* Le général Mac Arthur interdit la grève générale. — *Rangoon :* Le gouvernement ouvre une campagne anticommuniste.

29 mars. — *Varsovie :* « Épuration » du parti socialiste.

30 mars. — *Paris :* Mesures pour la baisse des prix. — *Bogota :* La conférence panaméricaine se prononce à l'unanimité contre le communisme.

31 mars. — *Berlin :* Contrôle militaire soviétique entre Berlin et les zones de l'Ouest : protestation des alliés occidentaux.

1er avril. — *Londres :* Cinq cents entreprises d'électricité passent entre les mains de l'État. — *Washington :* La commission mixte Chambre-Sénat rejette le texte étendant le plan Marshall à l'Espagne.

2 avril. — *Paris :* Ouverture de la conférence des comités d'entreprise organisée par la C.G.T. — Importantes conversations économiques à Dakar entre MM. Stetinius et Béchard. — *Washington :* Adoption définitive du plan Marshall.

3 avril. — *Saïgon :* Proclamation de l'état de siège dans sept provinces de Cochinchine.

4 avril. — *Alger :* Le premier tour des élections algériennes marque le succès des modérés et l'échec des nationalistes. — *Berlin :* Les autorités russes sont prêtes à négocier au sujet du contrôle institué à l'entrée de leur zone.

5 avril. — *Berlin :* Accident entre un avion soviétique et un avion britannique. — *Madrid :* Ouverture de négociations économiques franco-espagnoles.

6 avril. — *Sarrebruck :* M. André Marie installe la chambre franco-sarroise de la cour d'appel. — *Moscou :* Signature du pacte d'amitié et d'assistance mutuelle soviéto-finlandais. — *Washington :* M. Paul G. Hoffman est nommé administrateur du plan Marshall. — Le secrétaire à l'Armée demande l'établissement de bases américaines en Europe occidentale.

7 avril. — *Paris :* Nomination de huit « superpréfets » et du général Juin, commandant en chef en Afrique du Nord.

8 avril. — *Washington :* M. Truman demande un nouveau crédit de 7[25] millions de dollars pour renforcer l'armée aérienne. — M. Spaak déclare que « le pacte des cinq ne peut être efficace sans l'appui militaire des États-Unis ». — *Prague :* Présentation d'une liste unique aux élections.

9 avril. — *Moscou :* Les alliés occidentaux invitent l'U.R.S.S. à une conférence sur Trieste. — *Bogota :* Un mouvement insurrectionnel éclate en Colombie.

10 avril. — *Berlin :* Contrôle soviétique des lignes téléphoniques américaines. — *Prague :* Fusion du parti social-démocrate avec le parti communiste. — *Washington :* L'U.R.S.S. oppose son *veto* à l'admission de l'Italie à l'O.N.U.

11 avril. — *Algérie :* Au deuxième tour des élections, l'échec des autonomistes est confirmé.

12 avril. — *Washington :* Reprise du travail dans les mines. — *Bogota :* M. Marshall accuse les communistes des troubles récents. — *Trieste :* Les Anglo-Saxons remettent l'administration de la ville aux autorités civiles.

13 avril. — *Paris :* La constitution d'un comité pour la libération de Pétain suscite de vives protestations. — *Berlin :* Les Russes veulent contrôler les couloirs aériens autour de Berlin. — *San José :* Des troubles éclatent à Costa Rica. — *Moscou :* L'U.R.S.S. refuse la proposition occidentale de conférence à quatre sur le retour de Trieste à l'Italie.

14 avril. — *Gennevilliers :* Ouverture du Comité central du parti communiste. — *Djokdjakarta :* Ouverture d'une conférence mixte hollando-indonésienne.

16 avril. — *Paris :* Signature de la convention de coopération économique européenne par les « Seize ». — *Marseille :* Ouverture du congrès du R.P.F.

17 avril. — *Francfort :* Un organisme bancaire trizonal est créé. — *Nankin :* Tchiang Kai Chek est réélu président de la république.

18 avril. — *France :* Discours du général de Gaulle, de Robert Schuman et de Maurice Thorez. — *Italie :* Élections générales.

19 avril. — *Rome :* Victoire des démocrates chrétiens. — *Bogota :* Création d'une commission consultative de défense panaméricaine.

20 avril. — *Berlin :* Suspension du trafic fluvial entre les zones britannique et soviétique. — *Washington :* M. A. Harriman est nommé administrateur du plan Marshall pour l'Europe. Rebondissement de la grève des mineurs après la condamnation de John Lewis.

CULTURE

MICHEL BUTOR. *Petite Croisière préliminaire à une reconnaissance de l'archipel Joyce.*

Les dimensions de cet article sont inaccoutumées dans la revue. Mais l'écrivain qu'il étudie est d'importance, bien que peu de Français s'en soient rendu compte, étant donné la difficulté de son œuvre. A ce double titre, il fallait un « voyage au long cours » pour prendre intelligence non seulement de *Dedalus*, qui est facilement accessible, ou même d'*Ulysse*, qui en a rebuté plus d'un, mais encore de *Finnegan's Wake*, dont la langue, elle-même arduc à pénétrer, semble défier toute traduction. On trouvera ici, pour la première fois en France, une introduction au dernier écrit de James Joyce, dont Gallimard nous promet cependant la prochaine publication. Les blasphèmes sacrilèges de Joyce, tout en nous indignant, nous révèlent à quel point un certain destin divin reste présent au cœur d'un Irlandais, même s'il croit avoir perdu toute trace de sa foi catholique.

Un livre, par MAXIME CHASTAING.

Théâtre,
HENRI GOUHIER.

Musique,
JACQUES LONGCHAMPT.

Le mouvement littéraire,
MICHEL CARROUGES.

Calendrier,
GEORGES BORGEAUD.

PETITE CROISIERE PRELIMINAIRE A UNE RECONNAISSANCE DE L'ARCHIPEL JOYCE

Quand Joyce mourut à Zurich, en 1941, complètement aveugle et définitivement exilé, c'était le temps des années couvertes. Le grand Irlandais était considéré par les tenants de l' « ordre nouveau » comme un des représentants les plus dangereux de cet esprit moderne et révolutionnaire qu'ils voulaient abattre, un de ces personnages dont il fallait prononcer le nom le moins possible, si ce n'est pour le désigner comme bouc émissaire et le charger de tous les crimes supposés des démocraties occidentales. Je me souviens du petit entrefilet qui signalait la nouvelle de sa mort dans la *Nouvelle Revue Française* de l'époque. L'auteur ignorait même que le véritable titre de *Work in progress*, paru en 1939, fut *Finnegan's Wake* ! Seul, en zone libre, l'académicien Louis Gillet eut le courage de réunir les articles diversement compréhensifs qu'il avait consacrés à son ami dans *Stèle pour James Joyce*[1]. A Alger, Philippe Soupault rédigeait ses très courts souvenirs[2]. Tel fut le pauvre salut demi-clandestin que la France accorda à la mort d'un homme qui avait passé près de la moitié de sa vie à Paris, où il avait terminé et réussi à publier *Ulysse*, où il avait écrit, soutenu par le groupe littéraire de la revue *Transition* qui en faisait paraître les fragments au fur et à mesure de leur achèvement, l'incroyable « ouvrage en train ».

Il avait été introduit auprès du public français par un article excellent de Valéry Larbaud. On publiait, après l'autre guerre, *Gens de Dublin* et la remarquable traduction d'*Ulysse*. Mais le début de la deuxième guerre mondiale,

1. Éditions du Sagittaire.
2. Éditions Charlot, collection « Fontaine ».

qui éclata peu après la parution de *Finnegan's Wake*, laissa ce petit événement dans son ombre, et l'ouvrage n'est en général connu en France que comme un nom. Gallimard en annonce une traduction. La plupart des difficultés, pourtant au premier abord insurmontables, que présentait celle d'*Ulysse* ont pu être vaincues, mais il est à craindre que celles dont se hérissent la transposition de cette dernière œuvre ne soient trop fortes. Et l'essai qui avait été publié avant guerre dans *Le Navire d'Argent*[3] ne paraît pas concluant.

Qui voudrait sonder les origines, la première histoire de James Joyce, n'aurait qu'à se référer au *Portrait of the artist as a young man* (traduit en français sous le titre *Dedalus*), ou mieux encore au fragment d'une version antérieure, plus strictement autobiographique, qui a été publiée par Théodore Spencer sous le titre *Stephen Hero*[4]. C'est l'histoire d'un jeune Irlandais éduqué chez les jésuites, intelligent, brillant même. Ses maîtres et ses professeurs essaient d'en faire un prêtre, de l'intégrer dans leurs cadres, et d'utiliser cet esprit de valeur pour l'œuvre commune qu'ils mènent. Ils y réussissent presque, mais la vocation du jeune homme n'avait rien de solide. La terreur d'une retraite et la révélation brusque de la vie extérieure et sexuelle détruisent d'un coup le fruit d'une lente éducation. Le héros brise avec toute sa jeunesse, violemment, et il lui en reste une blessure, un immense vide, « morsure de l'en-soi ». Il veut sortir du labyrinthe, c'est la signification symbolique de son nom, « Stephen Dedalus ». C'est de là que vient l'espèce de ressentiment qui animera Joyce toute sa vie contre l'Église romaine et aussi l'énorme influence de la pensée catholique sur la sienne, de sa symbolique et de sa liturgie.

« Irlandais, je ne suis que trop Irlandais. » Dublinois

3. C'est la traduction du début et de la fin d'*Anna livia plurabelle*, par un groupe de huit traducteurs, dont Philippe Soupault. Celui-ci l'a reproduite à la fin de ses souvenirs.

4. *Dedalus*, traduction française chez Gallimard. *Portrait of the artist*, chez Jonathan Cape, Ltd, London, chez Random House (Modern library), New-York, et aussi dans le volume *James Joyce* de The viking portable library (Viking Press, N. Y.), qui contient le texte intégral du *Portrait*, de *Dubliners*, d'*Exiles*, des *Collected Poems*, et quelques extraits des deux autres livres, avec une préface de Harry Levin, l'auteur du meilleur livre paru sur James Joyce (Faber and Faber, London, et New Directions, New York).

jusqu'à sa mort, bien que rejeté par l'Irlande, il en acceptera tout l'héritage et notamment cette hantise de la domination anglaise qui est au cœur de tout Irlandais, même aujourd'hui que l'Eire est libre. Son œuvre, dont la partie la plus importante fut écrite à Trieste, Zurich et Paris, œuvre d'exilé et de hors-la-loi, est avant tout celle d'un habitant de Dublin, anti-anglais bien que parlant anglais, de culture catholique, avec ce vieux fond celtique et légendaire tout de magie païenne et verte, visionnaire, mais balancé par le violent humour qui faisait déjà l'arme du doyen Swift. A la fin du portrait, on peut lire le journal du jeune déraciné et le triple serment qu'il se jure à lui-même, d'exil, ruse et silence, tandis qu'il se promet dans son « voyage » de produire d'ici dix ans une œuvre. Il termine par ces lignes :

> Avril 26. Mère est en train de ranger mes nouveaux vêtements d'occasion. Elle prie maintenant, elle dit que je puis apprendre dans ma propre vie et loin de la maison et des amis ce qu'est le cœur et ce qu'il sent. *Amen.* Ainsi soit-il. Bonjour, ô vie ! Je vais rencontrer pour la millionième fois la réalité de l'expérience et forger dans la forge de mon âme la conscience increée de ma race.
>
> Avril 27. Vieux père, vieil artisan, tiens-moi maintenant et toujours à l'endroit où il faut.

Certes, le *Portrait* n'est pas tout à fait une autobiographie, mais plutôt un manifeste inspiré à Joyce par sa propre vie. Il n'a pas écrit « portrait d'un artiste », mais de « l'artiste », il donne au dessin qu'il trace une portée plus générale. Aussi a-t-il condensé, supprimé ou transformé bien des choses, il n'est pour s'en convaincre qu'à comparer le texte définitif avec *Stephen Hero*. Mais Joyce prend à son compte toutes les affirmations de son héros, et ce dernier représentait exactement à ses propres yeux l'image qu'il pouvait offrir dans sa jeunesse à ses amis..

Puis c'est la vie d'étudiant, un premier séjour à Paris, les milieux littéraires irlandais, le mouvement du renouveau celtique avec son clair-obscur et les premiers poèmes de Yeats. Au milieu de tout cela, le jeune homme avec son irrespect, son arrogante perspicacité critique. Il écrit des essais, les poèmes de *Chamber Music*. Mais les ennuis commencèrent quand Joyce voulut publier son premier livre

important les nouvelles de *Dubliners* (*Gens de Dublin*)[5]. L'auteur raconte lui-même, dans une lettre adressée en 1932 à l'éditeur américain d'*Ulysse* :

Vous êtes sûrement au courant des difficultés que j'ai trouvées en publiant tout ce que j'ai écrit depuis le tout premier volume de prose que j'ai essayé de publier : *Dubliners*. Les éditeurs comme les imprimeurs semblaient s'être mis d'accord, quelles que fussent les divergences de leurs points de vue dans d'autres matières, pour ne rien publier de moi tel que je l'avais écrit. Il n'y a pas moins de vingt-deux éditeurs et imprimeurs qui aient lu le manuscrit de *Dubliners*, et quand enfin il eut été imprimé, une personne très bien intentionnée acheta l'édition entière et la brûla dans Dublin, nouvel et particulier autodafé.

Le livre, bien qu'achevé depuis fort longtemps, ne put paraître qu'en 1912.

Sans la collaboration de *The Egoist Press*, dirigée par Miss Harriett Weaver, le *Portrait* pourrait bien être encore en manuscrit,

continue-t-il. On se lie, semble-t-il, pour forcer Stephen Dedalus à tenir son triple serment. Dans une pièce écrite à Trieste juste après le *Portrait*, *Exiles*[6], Joyce décrit sa propre situation et les raisons qu'il avait de quitter son pays, de renoncer à un avenir de professeur de langues romanes dans une université de langue anglaise, puisqu'il ne voulait pas renoncer à cette sincérité de ton qui choquait tant les oreilles de ses compatriotes et de choisir son existence de perpétuel étranger, professeur à l'école Berlitz.

Il raconte :

Vous pouvez bien imaginer que, lorsque j'arrivai à Paris, dans l'été 1920, avec le volumineux manuscrit d'*Ulysse*, j'avais des chances encore plus minces de trouver un éditeur, étant donné la suppression après sa publication du onzième épisode dans la *Little review*, dirigée par Miss Margaret Anderson et Miss Jane Heap. Ces deux éditeurs, vous vous en souvenez probablement, furent poursuivis d'après les instances de quelque société. Le résultat fut que toute publication ultérieure sous forme de série fut interdite, les copies existantes furent confisquées et, je crois, on prit les empreintes digitales de ces deux dames... Mon ami Ezra Pound et ma bonne fortune me mirent en contact avec une personne très intelligente et très énergique, Miss Sylvia Beach, qui avait tenu les années précédentes une petite

5. Dubliners J. Cape London. Random Housse, New-York, traduction chez Plon.
6. *Exiles*, Faber and Faber, Londres, New Directions, New-York.

librairie anglaise et une bibliothèque de prêt à Paris sous le nom de *Shakespeare et compagnie*. Cette courageuse femme risqua ce que les éditeurs professionnels n'osaient pas risquer, elle prit le manuscrit et le fit imprimer.

La traduction française en paraissait bientôt. Le livre fit l'effet d'une bombe, d'innombrables controverses s'engagèrent autour de lui. C'était la gloire mondiale immédiatement, au milieu d'un grand scandale. Considéré comme pornographique, il était interdit dans tous les pays de langue anglaise.

La publication d'*Ulysse* sur le continent s'avéra être simplement le commencement des complications dans le Royaume Uni et les U.S.A. Des envois de copies d'*Ulysse* furent expédiées en Amérique et en Grande-Bretagne avec le résultat que toutes les copies furent saisies et brûlées par les autorités de la douane à New-York et à Folkestone Ceci créa une situation tout à fait particulière. D'un côté, je ne pouvais pas acquérir le *copyright* dans les États-Unis depuis que je ne pouvais remplir les obligations de la loi américaine du *copyright*, qui demande la republication aux État-Unis de n'importe quel ouvrage anglais publié autre part dans un délai de six mois à dater de la dite publication, et, de l'autre, la demande pour *Ulysse*, qui augmentait chaque année du fait que le livre pénétrait dans des cercles plus étendus, donna l'occasion à certaines personnes peu scrupuleuses de l'imprimer et de la vendre clandestinement.

Cependant, la situation de Joyce s'affermissait. Il était entouré à Paris d'un cercle d'amis dévoués tandis qu'il entreprenait *Finnegan's Wake*. Il les recevait en chantant pour eux; tous les Irlandais, dit-on, ont la passion du chant. Sa vue baissait, mais peu à peu les complications s'aplanissaient. Des décisions de justice permettaient bientôt l'impression de tous ses livres en Angleterre et en Amérique. Et l'œuvre allait son train, causant un étonnement toujours plus grand. Elle parut en 1939 en même temps à Londres et à New-York. Quelques mois après, c'était la guerre, et le grand écrivain, complètement aveugle, se réfugiait en Suisse. Son fils chantait, paraît-il, aussi bien que lui, mais sa fille était à demi folle. Presque dans la misère, très malade, il mourut à Zurich sur la table d'opération.

*
* *

L'œuvre complète de Joyce se compose donc en tout de

six volumes, plus quelques fragments. A ses premiers poèmes, il ajoute, peu après la parution d'*Ulysse*, *Poems Pennyeach*, ce qui veut dire poèmes à un sou pièce ou plus exactement à un penny pièce. Le livre en effet coûtait un shilling et contenait treize poèmes, treize à la douzaine. Il réunit ces deux œuvres dans ses très minces *Collected Poems* en y ajoutant un seul texte nouveau, son plus beau court poème, *Ecce Puer*, écrit à l'occasion de la naissance de son unique petit-fils, Stephen [7].

Je devrais m'attarder plus longtemps sur *Dubliners*, car ces quelques nouvelles sont autant de parfaites réussites et marquent une date importante dans la littérature anglaise. Très au ras de la réalité, très réelles avec peu d'événements à l'intérieur de chacune d'elles, rien que les événements les plus normaux. Dans une d'elles, *Les Galants*, l'intrigue est simplement suggérée par les conversations qui ont eu lieu après et avant son déroulement. Qu'avaient donc ces histoires de si scandaleux ? Quelques lignes sur le roi d'Angleterre peut-être, mais cela n'était encore rien. Leur grave péché, c'était que leur auteur avait tenu absolument à ce que ses récits se déroulassent dans les lieux réels et qu'il les avait peuplé des personnalités mêmes de Dublin, sans vouloir travestir leurs noms. Les bourgeois de la capitale irlandaise avaient grand déplaisir à se voir ainsi figurés dans ces portraits si vivants, si ressemblants, si indubitablement reconnaissables. Mais la qualité de cette première œuvre est masquée par l'éclat énorme de ces deux monuments que sont *Ulysse* et *Finnegan's Wake*.

Le *Portrait* et *Exiles* sont de ces œuvres qui tirent leur principal intérêt de ce que leur auteur a écrit par la suite. Ce sont des œuvres de transition moins réussies que *Dubliners*, car le cadre où se tenaient celles-ci commence à ne plus suffire à Joyce. Ses problèmes personnels de plus en plus urgents font éclater sa première façon de décrire le monde. Elles n'en constituent pas moins des œuvres très remarquables et des documents irremplaçables pour le lecteur d'*Ulysse*.

7. *Chamber Music*, chez Jonathan Cape, Londres. *Poems Pennyeach* parut la première fois à Paris, chez Shakespeare et compagnie, édition anglaise chez Faber and Faber. *Collected Poems*, chez Jonathan Cape, Londres, à la Viking Press, New-York, avec deux poèmes inédits.

Roman d'éducation, le plus beau qui soit en langue anglaise, a-t-on écrit, en oubliant *Jude l'Obscur* et même *Robinson Crusoë*, mais il est vrai qu'il faudrait chercher les antécédents du *Portrait* plutôt dans la littérature allemande, chez Gœthe ou Keller. Joyce écrivait à l'éditeur de *Dubliners* qu'il avait cherché un style d'une scrupuleuse exactitude. Dans son nouveau livre, le style même va se modeler sur l'évolution du protagoniste. On passe d'une vision enfantine des choses à un récit de plus en plus subjectivé, qui se termine par la fermeté du journal intime. C'est là que, pour la première fois, le fameux « monologue intérieur » fut employé par Joyce à une grande échelle. De la même façon, c'est dans *Exiles* qu'il retourne aux unités aristotéliciennes de temps et de lieu. Le *Portrait* est un passage du monde de *Dubliners* à celui d'*Ulysse*, bien des personnages décrits dans les nouvelles y reparaissent et reparaîtront dans l'épopée de Léopold Bloom, tandis que l'on assiste à la croissance de Stephen Dedalus, qui en sera l'introducteur. Le sujet d'*Ulysse* apparut d'abord à son auteur comme celui d'une des nouvelles du premier livre, il est donc possible que le portrait ne soit intentionnellement qu'une préface à l'œuvre qui devait suivre.

*
* *

Ulysse[8] aura eu le dur privilège d'être une œuvre interdite. Sa qualité exceptionnelle n'en apparaît que plus éclatante, vainquant peu à peu les douanes. Cela lui aura donné l'avantage d'être devenue une œuvre classique sans jamais avoir été à la mode, si ce n'est dans quelques milieux français peu après sa parution. C'étaient les écrivains qui lisaient *Ulysse*, et il est peu de livres marquants dans la littérature anglaise ou américaine actuelle qui n'aient profondément subi son influence. Ce fut une mine exploitée avant même que ce ne soit un roman à la disposition du public de langue anglaise même cultivé. Mise dès l'abord au premier

8. *Ulysse*, traduction française de A. Monnier et Stuart Gilbert, entièrement revue par Valéry Larbaud et l'auteur, aux Amis des Livres, rue de l'Odéon, puis chez Gallimard, *Ulysses*, chez Shakespeare and Co à Paris, puis The Odyssey Press, Paris, The Egoist Press, Ltd, Londres, Random House (The Modern Library), New-York.

rang par quelques-uns, c'est après des œuvres qu'elle avait marquées, et qui la rendaient indispensable, qu'elle pénétra un nombre de lecteurs de plus en plus vaste. Et la merveille fut que, pour quiconque la lisait après tant de scandales qu'elle appelait, après tant d'exégèses et de commentaires qu'elle exigeait, elle restait toujours aussi vivante, aussi audacieuse, aussi jeune, atteignant ainsi sa place parmi les classiques universels.

Ulysse, avant d'être autre chose, est un roman. La première page nous plonge au beau milieu d'une conversation. Peu à peu, nous réalisons qu'il est tôt dans la matinée et que la scène se passe au sommet d'une tour qui donne sur la baie de Dublin. C'est la demeure de deux jeunes gens : Stephen Dedalus et Buck Mulligan. Nous connaissions déjà le premier, l'autre est un étudiant en médecine, très bon vivant, très carabin. On sent qu'il exaspère Stephen, mais que celui-ci en quelque sorte se raccroche à lui. C'est Stephen qui paie le loyer, mais Buck Mulligan exige de garder la clé. Nous assistons à leur petit déjeuner en compagnie d'un troisième larron, Haines, l'invité de Buck, étudiant d'Oxford, très fat, très insignifiant. Mais Stephen a changé depuis les dernières pages du *Portrait*. Il a voyagé. Il est allé à Paris dont les souvenirs divers continuent de le hanter, sa chambre, l'atmosphère de la bibliothèque Sainte-Geneviève, quelques aventures. Surtout sa mère est morte. C'est un moment tragique qui pèse sur lui et le désoriente encore plus. Au moment où elle sentait qu'elle s'en allait, elle avait fait venir Stephen auprès d'elle, elle lui avait demandé de prier pour elle et son repos, et il avait refusé, n'admettant pas entre sa mère et lui de mensonge à ce moment-là. Elle est morte dans le désespoir. Le remords le ronge tout le long de cette journée qui commence, il ne peut se délivrer de ce fantôme.

Nous le voyons faire sa classe, puis passer au bureau de son directeur pour y recevoir son maigre traitement. L'élève Stephen est maintenant professeur, sans trop y croire. Et finalement nous le voyons errer le long de la baie de Dublin où il voit entrer un bateau.

Dans la deuxième partie débute la journée d'un autre personnage, Léopold Bloom. Marié à une cantatrice qui le trompe et qu'il trompe, juif converti, vague journaliste,

c'est en apparence un triste individu. Il a des photographies pornographiques dans ses tiroirs et promène dans sa poche un livre intitulé : *Les Douceurs du Péché*. Un homme ordinaire, peut-être, mais certes pas n'importe quel homme ordinaire. Sous cette apparence très mesquine, nous verrons que se cache une véritable réussite humaine, au milieu de l'absurdité d'un monde qui commence à se décomposer. Nous le suivons de sa chambre chez le pharmacien, dans son bain, etc., toute sa journée est analysée au microscope, toute cette journée est là, ouverte devant nous, palpitante et disséquée, une journée comme les autres, au fond, mais, nous prouve-t-elle, quelle misère et quelle immensité qu'une seule de nos journées.

A la même heure que Stephen, Léopold Bloom voit le même bateau entrer dans la baie de Dublin. Il rencontre à la bibliothèque municipale le jeune homme engagé dans une brillante conversation sur Hamlet. Il le rencontre encore à la salle de rédaction de son journal. Il avait d'ailleurs entr'aperçu sa silhouette le matin en suivant un enterrement en même temps que son père Simon Dedalus. Enfin, après tous ces chassés-croisés, les itinéraires des deux « héros » se retrouvent définitivement à un dîner d'étudiants à la clinique d'accouchement de Dublin. Stephen y était invité par ses amis, Bloom y est entré par hasard, venu là pour avoir des nouvelles d'une femme qui est entrée dans les douleurs. Le dîner terminé, tous les participants, plus ou moins saouls, se précipitent dans la plus grande excitation vers une maison du quartier réservé de Dublin. Tout à coup Stephen, comme pris de panique, y casse un bec de gaz. Obscurité, désordre. Tout le monde s'enfuit. Interpellation d'agents. Stephen est frappé, tombe, reste abandonné sur la chaussée. C'est alors que Bloom le relève, l'emmène boire un café dans un bar et le conduit dans sa propre maison. Là, en se couchant, il réveille sa femme, qui ne se rendort que dans les premières heures de la matinée.

Très grossièrement, telle est l' « intrigue » d'*Ulysse*, du point de vue le plus extérieur, tels sont les « événements » qui remplissent ses huit cents pages. Une journée au travers de laquelle nous nous promenons dans tous les quartiers de la capitale de l'Irlande catholique. Mais, au lieu d'y assister

seulement du point de vue du narrateur qui apparaît en tiers parmi ses créations, nous la vivons pour sa plus grande part « à travers » ses trois personnages principaux, Stephen, Bloom et Marion Bloom. A travers Stephen dans les trois premiers chapitres, à travers Bloom (le plus souvent) dans la seconde partie. A la fin de cette deuxième partie (c'est l'épisode du bordel), dans une dramatisation hallucinée, nous voyons à la fois à travers Bloom et Stephen. Enfin, le livre se termine par l'immense phrase qui se reprend toujours sans jamais se finir, l'interminable monologue que se raconte à elle-même Marion Bloom entre le moment où son mari l'a réveillée et celui où elle s'est rendormie.

L'origine du « monologue intérieur » est évidemment le théâtre et notamment celui de Shakespeare, que Stephen Dedalus déclare le plus grand créateur après Dieu. On sait l'emploi qu'en faisait déjà Robert Browning dans ses poèmes destinés uniquement à la lecture, l'amplifiant, racontant une histoire entière à travers un seul personnage. Mais il avait été employé pour la première fois d'une façon systématique comme « technique de roman » par Edouard Dujardin dans *Les Lauriers sont coupés*, publié trente ans avant *Ulysse*. Valéry Larbaud le réédita au moment de la parution de celui-ci. C'est ce caractère précurseur qui fait aujourd'hui la plus grande part de l'intérêt du livre, et Joyce employa ce vieux procédé avec une telle puissance et une telle variété qu'on peut dire qu'il l'a complètement réinventé.

Les façons dont les trois personnages lisent au livre d'eux-mêmes sont très différentes les unes des autres. Stephen et Bloom monologuent véritablement. Le premier surtout est un intellectuel, un scolastisant même, et son penchant à la ratiocination est accentué par le remâchage perpétuel des souvenirs qui le tourmentent. C'est un peu comme si un phonographe avait enregistré son langage, articulé déjà mais non sonore. Pour Molly Bloom, il s'agit d'autre chose. Plus femelle encore que féminine, son discours intérieur n'est pas ponctué, pas formulé, à peine articulé. Il exprime quelque chose qui est un peu au-dessous du niveau du langage. C'est plutôt un effort de description du courant de conscience qu'un essai de reproduction. On sait

le parti que William Faulkner a su tirer d'un tel procédé dans un livre comme *Le Bruit et la Fureur.*

L'auteur dispose ainsi d'un instrument d'une étonnante variété, explorant souplement les uns après les autres tous les niveaux de ses personnages, mais on sait qu'il ne s'arrête pas là. On a dit que le principal personnage d'*Ulysse*, c'était le langage, et il y a là quelque chose de profondément vrai. Peu à peu, à mesure qu'on pénètre dans le corps du livre, ce « moyen » prend une indépendance de plus en plus remarquable. Chacun des épisodes a son style à lui, son ton musical, ses procédés propres qui sont dictés par leur sujet même et leur place dans l'ensemble. Les tempos et orchestrations de chacun d'eux s'appellent les uns les autres, s'enchaînant ou se contrastant comme les mouvements d'une symphonie.

L'Irlande est une patrie de chanteurs, Joyce était très fier de sa voix, et ce n'est pas pour rien que Marion Bloom est cantatrice. La mémoire de Bloom est peuplée de bribes de bel canto, tandis que les mélodies grégoriennes hantent celle de Stephen. Un des épisodes se passe dans une salle de concert et il est construit exactement comme une fugue après une ouverture de deux pages qui semblent au premier abord inintelligibles, mais dans lesquelles, s'aperçoit-on bientôt, tous les thèmes qui seront développés dans la suite ont été annoncés. Le sujet, c'est la conversation des deux demoiselles, la réponse, l'entrée de Bloom et son monologue. Les entrées des autres personnages font les contre-sujets. Toutes ces « voix » se surajoutent en contrepoint les unes sur les autres, évoluant en imitation les unes par rapport aux autres, et rythmées par une batterie d'onomatopées jusqu'à la note finale : *done*, « c'est fait ».

Dans le chapitre suivant, l'intrigue exposée à travers l'argot d'une conversation ne sera plus qu'une suggestion qui va être commentée et amplifiée de toutes les manières avec une virtuosité parodique extraordinaire profitant de toutes les invites que lui offre le fil de la réalité. Toutes les sortes de comptes rendus, tous les exemples de style « journal » y passent séparés et réunis par la conversation dans le cabaret. Il y a notamment un extraordinaire récit d'exécution capitale, que l'on peut considérer à bon droit comme un des plus beaux exemples d'humour noir.

Par contraste, le nouvel épisode débute de la façon la plus ironiquement banale, une cruelle « veillée des chaumières ». Jeunes filles sur la plage avec des enfants, et les désirs que l'une d'elles peut inspirer à Bloom tout à la fin de l'après-midi. La satire devient de plus en plus âpre, le sentiment de plus en plus fort, puis s'apaisent avec la tombée de la nuit sans que les pensées de Bloom roulent à nouveau autour de sa femme.

Pour décrire le banquet à la clinique d'accouchement, le style, d'une obscurité d'abord impénétrable, passe par toutes les phases du développement de la langue anglaise, empruntant tour à tour leur façon de s'exprimer à Sir Thomas Malory, Chaucer, Bunyan Addison, Sterne, Carlyle, etc., jusqu'à la sécheresse scientifique et une explosion finale et hurlante de chaos moderne, et ceci au fur et à mesure que, dans la salle d'opération, à côté, l'enfant vient péniblement à naître. Il en résulte des effets d'un comique irrésistible, par exemple la description d'une boîte de sardines en anglais du XV[e] siècle, mais on sent bien qu'il ne s'agit plus ici de simples « à la manière de », mais d'une utilisation bien plus profonde du pastiche. Réellement, dans ce passage, on voit le langage lui-même évoluer en contrepoint avec la journée qui se continue, vivre sa vie propre de langage depuis de lointaines origines jusqu'à ce 16 juin 1904.

Cette épaisseur de transposition est utilisée à son maximum dans ce qu'on a appelé la « Walpurgisnacht » d'*Ulysse* (non sans raison, car les références au *Faust* y sont constantes), l'épisode de la maison close où, profitant de l'excitation qu'il a donnée à ses personnages, il mêle l'imaginaire et le réel dans une prodigieuse et terrible fantasmagorie, et présente à travers le double drame de Stephen et de Bloom une grande danse macabre et burlesque.

On pourrait poursuivre longtemps l'étude de la composition musicale d'*Ulysse* et de l'emploi qui y est fait du langage à ce point de vue. Le *crescendo* compliqué de la partie centrale est encadré de deux suites symétriques. Dans la première (consacrée à Stephen), les rapports entre les styles des trois épisodes contiennent en puissance ceux qui existent entre les trois derniers. De même que le seizième est un récit, le premier l'est aussi avec une utilisation seule-

ment partielle du monologue, mais c'est un récit tel à peu près que l'aurait pu faire Stephen, tandis que l'autre est celui qu'aurait pu faire Léopold, fatigué à cette heure avancée de la nuit. Le dix-septième est traité entièrement en questions et réponses comme un catéchisme, mais, en y regardant de plus près, on remarque que le second roule aussi à peu près entièrement autour des questions que pose Stephen à ses élèves ou de celles que lui pose ensuite son directeur. Enfin les troisième et dix-huitième sont les seuls totalement monologués. Les différences à peine tranchées qui existaient entre les trois premiers chapitres se retrouvent développées à l'extrême entre les trois derniers.

Joyce avait amplifié son langage par l'intégration de patois, d'argot, par des bribes de langues étrangères, par l'emploi constant d'onomatopées. Il avait la manie d'appeler les choses par leurs noms, et obtenait ainsi une remarquable crudité d'expression tout aussi sensible aujourd'hui qu'en 1922. Mais le scandale avait bien d'autres raisons encore. Quel bruit ne fit-on pas autour de l'obscénité d'*Ulysse*! Voulant donner une vision complète de cette journée et à travers elle de l'homme, il décrit des choses que l'on tait ordinairement. Par le procédé du monologue intérieur, il veut visiter de fond en comble les souterrains de ses personnages. Rien ne leur sera laissé, aucun secret ne leur sera consenti, pas un recoin d'ombre où il ne veuille promener son impitoyable lanterne. Ils sont là, exposés, ouverts entièrement, livrés comme au jour du dernier jugement. Dans le dernier monologue, cette pénétration est d'autant plus sensible que le personnage qui parle est une femme. La fouille est si profonde que nous en sommes gênés comme d'avoir pénétré quelque secret interdit. Molly Bloom se dévoile, se retourne comme on retourne un gant ou un vêtement. On en voit toutes les coutures, toutes les reprises, toutes les miettes au fond des poches, tous les fils qui pendent au milieu de la poussière. Chose affreuse et sale, mais aussi chose magnifique et vivante, qui continue une aventure extraordinaire au milieu de la tristesse de ce monde.

En effet, les méthodes d'investigation d'*Ulysse* nous donnent l'impression de pénétrer dans un monde qui s'écroule. L'illusion théâtrale est dissoute, nous sommes introduits derrière les décors, dans cette machinerie dévoilée qui peut

se révéler plus belle, au fond, que le spectacle qu'on essayait de nous montrer. Les univers intellectuels de Bloom et de Stephen ont perdu l'appui d'une certitude, ou d'une transcendance, ils sont hantés par les débris des systèmes anciens. Et au milieu de ce désarroi, de cette lente débâcle, cachée par la plaisanterie quotidienne, des hommes perdus et isolés essaient de vivre tout de même et se cherchent les uns les autres. Au milieu de ce paysage de ruines moches, la verve des gens de Dublin continue la haute aventure et les mêmes problèmes humains continuent à se poser comme ils étaient posés au travers des grands mythes d'autrefois. Morts et naissances continuent.

Stephen Dedalus, le fils perpétuel, semble avoir rompu avec toute son ascendance intellectuelle, l'Église. Il est à la recherche d'un appui qu'il essaie de trouver dans Buck Mulligan. Mais la jeunesse de celui-ci ne lui permet pas de le comprendre à la recherche d'un père. Stephen refuse l'idée que la parenté soit un fait purement physiologique, et son père, Simon Dedalus, est pour lui un étranger. Mérite-t-il le mépris dans lequel le tient son fils ? Probablement pas, mais celui-ci a rompu avec toute famille jusqu'à présent.

De son côté, Léopold Bloom est poursuivi par l'idée de la mort de son fils Rudy. Il a bien une fille, Molly. Mais celle-ci est tout le portrait de sa mère et ne peut pas représenter ce fils dans lequel il pourrait durer. C'est ce besoin de paternité qui le pousse à l'adultère et qui lui fait attendre des nouvelles de Mrs. Purefoy à la clinique. Tout le long du livre nous voyons la pensée de ces deux hommes qui se cherchent sans le savoir, accuser malgré leurs profondes différences une véritable parenté. Et c'est au moment du dîner d'étudiants, tandis qu'il attend des nouvelles de l'accouchement en cours, que Bloom fait pour la première fois le rapprochement entre Rudy disparu et Stephen pour qui il se met à éprouver une grande pitié.

A la fin de la grande fantasmagorie du quartier réservé, lorsque celui-ci est abandonné après sa crise, Bloom le recueille et le prend entièrement en charge, et dans son esprit apparaît le fantôme de Rudy. Rencontre provisoire, sentons-nous, qu'en restera-t-il le lendemain ? Les deux vies se sépareront à nouveau, se seront-elles, à proprement parler, véritablement rencontrées ? Et pourtant nous sentons

que les événements de cette journée marqueront une trace profonde à demi inconsciente peut-être, sur les deux chemins.

Molly, au milieu de ces allées et venues, est celle qui lie les jours, figure de « gè, la terre », nous dit textuellement Joyce. Son changement n'est que surface et dans la profondeur son être reste fidélité. Elle se rendort dans un acquiescement lyrique à la réalité; ce livre, dont on a trop vite dit qu'il n'était que destruction, se termine par un triple oui, mais il est certain qu'elle est la seule personne du livre qui pouvait le proférer.

Ainsi, c'est autour du problème central des rapports entre père et fils que se noue toute la dialectique d'*Ulysse*, et ce n'est certes pas pour rien que dès les premières pages du livre il est question d'Hamlet. Les rapports entre les deux thèmes sont évidents. Le prince de Danemark est, comme Stephen, dévoré par cette morsure de l'en-soi, « *agenbite of invit* ». Tous les deux sont responsables du désespoir de leur mère, parce que, malgré les supplications de celles-ci, ils ne pouvaient pas se départir du personnage qu'ils jouaient. Des deux côtés, présence d'un « faux »-père, plein de la meilleure volonté du monde envers ce fils qui les refuse. Mais ce qui est le plus intéressant, c'est l'interprétation même que Joyce donne de l'ancienne tragédie à travers la brillante conversation de Stephen à la bibliothèque. Pour lui, le personnage principal, c'est le spectre, le père véritable qui vient à la recherche de son fils, et Shakespeare ne se serait pas représenté dans le prince étrange, mais dans le fantôme du vieux roi. De la même façon, en première apparence, surtout si l'on se fie au portrait, Stephen est la peinture et le porte-parole de Joyce lui-même. Mais, en réalité, Bloom l'est tout autant et, dans l'existence, il faut bien que le fils devienne père à son tour. La plupart des amis de Joyce, au moment de la parution d'*Ulysse*, pensèrent qu'Ulysse, c'était Stephen. On sait que, dans le *Portrait*, l'élève Joyce à travers celui-ci répond à un professeur lui demandant quel était son héros préféré : Ulysse. Ce à quoi le professeur rétorque : « Mais ce n'est pas un héros. » Or il faut bien se rendre à l'évidence : Ulysse, c'est Bloom.

On aura pu s'étonner, en effet, que nous n'ayons pas encore parlé de ce titre au premier abord mystérieux. Dès

les premières pages, évidemment, « *épi oinopa ponton* » est une citation de l'*Odyssée*, et il est peut-être incidemment question du poème homérique dans telle ou telle conversation, mais pas plus que de bien autre chose. En réalité, comme chacun sait, ce titre est une clé que Joyce nous donne pour pénétrer dans les secrets de sa fabrication. La journée de Bloom était d'abord un sujet de nouvelle. Ayant vu les rapports de celle-ci avec l'épopée grecque, l'auteur se servit d'eux pour l'amplifier et l'approfondir. Le monde de l'*Odyssée* est la charpente qui a permis de construire celui d'*Ulysse*. Joyce court toujours plus ou moins plusieurs lièvres à la fois, mène plusieurs actions, fait chanter plusieurs voix. Stephen est Télémaque à la recherche d'Ulysse Bloom, Molly est Pénélope. Chacun des chapitres d'*Ulysses* correspond à l'un des dix-huit principaux épisodes de l'*Odyssée*, et c'est à partir de chacun de ceux-ci que Joyce a diversifié ses préoccupations et ses méthodes, se servant pour construire son livre d'une « grille » préalable, qu'il n'y a aucun intérêt à connaître avant d'avoir lu l'œuvre même et que l'on pourra trouver dans le livre remarquable de Stuart Gilbert : *James Joyce's « Ulysses »*[9]. C'est pourquoi l'on donne en général aux chapitres d'*Ulysses* les titres des épisodes de l'*Odyssée* qui leur correspondent.

Dans une journée de Dublin, il est possible de retrouver l'*Odyssée* tout entière. Au milieu de l'étrangeté contemporaine se réincarnent les anciens mythes et les rapports qu'ils expriment restent universels et éternels. C'est Stuart Gilbert, je pense, qui a le premier signalé l'importance que prend le mot métempsycose dans le cours du livre. Au moment du lever de son mari, Molly Bloom lui demande la signification de ce mot qu'elle déforme. Et tout le long de la journée ce mot ou des mots associés résonneront dans l'esprit du journaliste. A travers ce vieux rêve du retour s'exprime le dur besoin de durer, d'échapper à la fatale érosion du temps. Il peut être considéré comme une mauvaise interprétation de cette soif de structures fondamentales organisant les âges et leurs détours. « L'histoire est un cauchemar dont j'essaie de m'éveiller », déclare Stephen. Cela

9. Chez Faber and Faber, Londres. J'ignore quel est l'éditeur américain.

ne suffirait-il pas à nous persuader qu'*Ulysse* a des intentions magiques ou gnostiques ?

Nul livre ne commence de façon plus abrupte; dès les premières lignes, on est heurté par la voix de Buck Mulligan parodiant : *Introibo ad altare Dei.* Le ton blasphématoire s'accentue, devient de plus en plus violent jusqu'à l'épisode de « Circé » (celui du quartier réservé). *Ulysse* est une messe noire depuis l'*Introibo* jusqu'à l'*Amen* final de Molly Bloom. Stephen entre dans la maison publique en psalmodiant : *Vidi aquam egredientem*, etc. Et le thème est repris et condensé dans son imagination égarée par le déroulement traditionnel du sacrilège dont l'*Introibo ad altare diaboli* répond à la parodie du début. Tout le long du livre transparaissent d'obscures allusions à la cène dans le dîner, à la résurrection dans l'épisode de Circé. Mais prenons bien garde que pour James Joyce, comme il le déclare dans *Stephen Hero*, toute œuvre d'art est une « épiphanie », une révélation de la divinité. Toutes choses révèlent Dieu.

« L'histoire est un cauchemar dont j'essaie de m'éveiller », déclare Stephen à son directeur Mr. Deary. Celui-ci répond : « Les voies du Créateur ne sont pas nos voies, toute l'histoire se meut vers un grand but, la manifestation de Dieu. » Stephen tourne alors son pouce vers la fenêtre et dit : « Ceci est Dieu — quoi ? — un bruit dans la rue. » Le diabolique lui-même n'est que l'inversion du divin ; nous lisons, juste après l'épisode de la messe noire dans Circé, ces lignes-ci :

The voices of all the damned
tengier thetopinmo Dog Drol eht rof, aiulella
(from on high the voice of Adonaï calls)
Adonaï
Doooog.
The voices of all the blessed
Alleluia for Lord God omnipotent reigneth
(from on high the voice of Adonaï calls)
Adonaï
Goooood[10].
« La voix de tous les damnés
Enger thaisiup tuot veid Ruengïes el rac Aiulella :

10. Il y a là un effet absolument impossible à rendre, car, en anglais, l'inverse de « God : Dieu » est Dog : chien ».

(de la hauteur la voix d'Adonaï appelle)
Adonaï
Chieeeen.
La voix de tous les élus
Alleluia, car le seigneur Dieu tout-puissant règne !
(de la hauteur la voix d'Adonaï appelle)
Adonaï
Dieuuuuu.

Ainsi, à travers l'inversion et l'apparence brisée du monde, dans les linéaments de notre solitude se révèle néanmoins une figure éternelle, se joue malgré tout un certain destin divin.

*
* *

A partir de 1922, James Joyce se lança dans une œuvre dont la parution par fragments dans *Transition* amena les commentaires à la fois les plus enthousiastes et les plus inquiets. En 1927, alors que le quart seulement du texte avait paru, Shakespeare and Company publia : *Our examination round his factification for incamination of work in progress*[11]. Un recueil de douze essais et deux lettres de protestation. Avant même que l'on connût son titre véritable, elle avait dégagé autour d'elle tout un climat de discussions et d'exégètes. Il faut bien dire qu'un lecteur non prévenu, qui aurait vu paraître *Finnegan's Wake*[12] et en aurait feuilleté quelques pages, se serait probablement bien gardé d'insister. Mais, grâce à Dieu, l'auteur s'était bien arrangé pour qu'il ne puisse y avoir de lecteur non prévenu.

Certes, *Ulysse*, par l'ampleur de ses perspectives, sa vie, sa vérité, sa variété, par la perfection de son écriture et son paradoxal classicisme, représentait un achèvement. Mais, ainsi que le *Portrait* conduisait de *Dubliners à Ulysse*, *Ulysse* forme le passage nécessaire entre le monde de *Dubliners* inséré dans la tradition anglaise et celui de *Finnegan's Wake*. Dans mon rapide survol de ce livre, j'ai voulu mettre en lumière quelques-uns des points par lesquels il annonce

11. Shakespeare and Co, Paris. Faber and Faber, London.
12. Faber and Faber, London, Viking Press, New York.

le suivant. Les épisodes du premier ont servi *a posteriori* de cahiers d'expériences.

Le livre commence au milieu d'une phrase, par un mot qu'on chercherait vainement dans un dictionnaire : « *riverun* », mais qui est immédiatement compréhensible comme compression de « *river* : rivière » et de « *to run* : courir ».

Riverun, past Eve and Adam's, from swerve of shore to bend of bay, brings us by a commodius vicus of recirculation, back to Howth Castle and Environs.

(Cours de la rivière, dépassé celui d'Ève et d'Adam, de déviation de rivage en courbe de baie nous reporte par un *commodius vicus* de recirculation jusqu'au Château d'Howth et ses environs.)

Déjà, nous sommes surpris par un rythme étrange, la langue anglaise a véritablement une bizarre nouvelle allure, avec ces deux mots latins plaqués là au milieu. Dans les trois paragraphes suivants, les difficultés s'amoncellent, les langues se mêlent, les mots subissent des transformations surprenantes. Une immense onomatopée de cent lettres avec d'effroyables roulements de consonnes enchâssant « tonnerre » et « thunder » accompagne la « pftschute » de Finnigan. Après d'étonnants bruits de batailles, nous aboutissons, à la fin du quatrième paragraphe, à un certain apaisement : « To a setdown secular phoenish », qui peut se traduire à peu près par : « Jusqu'au coucher d'un séculaire phœnix. » C'est alors qu'une « histoire » commence.

Ce langage proprement inouï donne au livre un aspect d'impénétrabilité presque absolue, et pourtant peu à peu ces pages fourmillantes s'éclairent. Sur le vieux fond d'anglais, Joyce intègre tous les provincialismes et tous les défauts de prononciation, il multiplie les néologismes et les formations argotiques, bloque les mots et les contracte, obtenant ainsi une vertigineuse densité d'expression. C'était un polyglotte extraordinaire qui parlait l'allemand, l'italien et le français comme l'anglais. On trouve parfois des phrases entières en français, par exemple :

Aujourd'hui comme au temps de Pline et de Columelle, la jacinthe se plaît dans les Gaules, la pervenche en Illyrie, la marguerite sur les ruines de Numance, et pendant qu'autour d'elles les villes ont changé de maîtres et de noms, que plusieurs sont entrées dans le néant, que les civilisations se sont choquées et brisées, leurs paisibles générations ont traversé les âges et sont arrivées jusqu'à nous, fraîches et riantes comme aux jours des batailles

ou en latin. Mais au travers de tout le texte apparaissent des mots empruntés au moins à dix-sept langues, surtout français, italien et allemand, mais aussi grec, sanscrit, irlandais ancien, russe, etc., et, qui plus est, il contracte ensemble plusieurs mots de langues différentes et introduit par le simple changement d'une ou deux lettres dans un mot une référence à une langue étrangère. Il pousse ses techniques de contrepoint verbal jusqu'à leurs plus extrêmes conséquences, accumulant à travers les déformations plusieurs significations superposées dans une même phase, écrivant avec des mots anglais des parodies de textes étrangers, par exemple : Wallalhoo Wallalhoo mourn is plein », à travers quoi nous entendons immédiatement : Waterloo Waterloo morne plaine » et qui veut dire aussi : « Wallalha Wallalha le deuil est complet », et encore : « Wallalha Wallalha la lune est pleine ». Le langage se met à vivre d'une vie inquiétante. Mots fermentés, comme dit Joyce lui-même. Par la variation indéfinie des surimpressions et des désarticulations, il possède ainsi dans son vocabulaire de hors-la-loi un moyen d'expression d'une étonnante puissance dont il peut graduer à son gré l'obscurité ou la clarté.

L'auteur de *Finnegan's Wake* savait fort bien que personne ne connaîtrait toutes les langues nécessaires à la parfaite compréhension de son livre dans sa littéralité. Même si quelqu'un les connaissait, il ne pourrait pas avoir dans son esprit en même temps toutes les associations draînées par ces phrases. Il appartient à l'essence même de cette œuvre de n'être lisible et intelligible que graduellement. C'est une apparence de chaos et chacun peut entrer à l'intérieur de son organisation par des voies qui lui sont propres. Dans tel ou tel passage, ce n'est pas forcément tout à fait la même signification littérale que chacun de nous peut y voir d'abord. Ceci éclatera aux yeux de l'un, tandis que d'autres choses lui resteront cachées suivant ses connaissances et sa tournure d'esprit. Les dimensions et les difficultés sont telles qu'il est impossible d'en avoir jamais fini avec son détail. On comprend dès lors qu'une traduction, si habile qu'elle soit, ne puisse être que fragmentaire, on traduira bien tous les mots les uns après les autres, mais de chacun d'eux on ne traduira qu'une partie, car, quelle que soit l'ingéniosité qu'on y mette, on ne peut les faire « jouer » de la même

façon en français et en anglais. Je dis « jouer » intentionnellement. *Finnegan's Wake* est avant tout une symphonie. Le langage y est traité d'un bout à l'autre comme une matière musicale à l'intérieur de laquelle se déroulent thèmes et variations. La sonorité des mots y revêt une importance considérable et le rythme des phrases est particulièrement étudié et diversifié; parfois fait d'une succession dialoguée de courtes paroles, parfois s'étendant au contraire en immenses périodes de plusieurs pages soutenues par des mots indéfiniment longs. La traduction qu'on nous promet chez Gallimard sera certes d'un grand prix pour la compréhension du texte, mais, puisqu'il s'agit d'une œuvre poétique, l'idée qu'elle en donnera restera sûrement très inexacte.

A travers cette épaisseur, nous voyons transparaître une histoire. Dès le cinquième paragraphe du premier chapitre, nous apprenons la chute et la mort apparente de Finnegan, héros d'un vaudeville irlandais. Mais quel récit bizarre ! Nous voyons le corps étendu et nous entendons la déploration : « Mac Cool Mac Cool orra why did ye die ? » (Maccool, Maccool, dites pourquoi êtes-vous mort ?) Finnigan est confondu avec le plus célèbre personnage légendaire de l'Irlande, Finn Mac Cool. La scène se désintègre et se révèle être en même temps le paysage de la baie de Dublin. Nous tombons aux mains d'un guide qui nous fait visiter un musée consacré à Napoléon et à Wellington. Des légendes se mêlent à tout cela qui semble être reculé dans un passé indéfiniment lointain. Les personnages changent de noms, de lieux et d'époques d'une phrase à l'autre. Et le chapitre s'achève sur le récit du réveil de Finnigan (*Finnegan's Wake*) au moment où il entend crier « usqueadbaugham », c'est-à-dire « whisky » dans l'orthographe irlandaise, tandis qu'il voit venir de la mer un autre personnage destiné à le supplanter et qui sera la figure centrale du livre. L'obscurité du langage n'est que le signe d'une autre obscurité augmentée par l'allure perpétuellement oblique du récit. Le livre est à la recherche de sa propre histoire qui apparaît et se transforme au travers d'étranges substitutions, au travers de recherches scolaires indéfiniment hasardeuses, d'une pièce pour théâtre de marionnettes, de l'annotation

d'un devoir, du chahut d'un cabaret mêlé à l'audition de la radio, etc., à travers les bruits de la nuit.

Il y avait des clés pour *Ulysse*, dont la principale était ce titre même. Il y en a certes pour ce dernier livre, témoin les mots par lesquels il se termine presque : « The keys to Given! » (Les clés pour. Données!). Tous les éléments de compréhension sont entre nos mains. Comme Louis Gillet demandait à son ami si son « œuvre en train » ressemblerait à *Ulysse*, celui-ci répondit : « Pas du tout. *Ulysse* et *Work in progress*, c'est le jour et la nuit. » On savait qu'*Ulysse* était le monde et ses problèmes vus au travers de la journée de quelques « Dubliners ». *Finnegan's Wake* est de même le bruit du monde écouté au travers de la vie nocturne et des rêves d'un cabaret de la capitale irlandaise. On a souvent fait remarquer l'extraordinaire attachement de Joyce à sa ville natale. Il n'est pas un seul de ses livres dont l'action se situe autre part. C'est à travers les immeubles et les noms des rues de celle-ci que son enfance se peuple d'images. C'est à travers les formes premières de ce monde enfantin que sont organisées ses acquisitions futures. N'importe quel événement historique et mythique, il les associe aux accidents de cette ville-mère. C'est à travers le parc de Dublin, « Phœnix Park », qu'il imaginera le jardin de l'éden. Depuis la parution d'*Ulysse*, Joyce perdait de plus en plus la vue jusqu'à devenir complètement aveugle. Le monde visuel devint pour lui peu à peu un monde de souvenirs où ceux de son enfance prédominaient nécessairement. Il fit consciemment ce que la plupart des hommes subissent simplement dans la profondeur de leur psyché.

Toute l'œuvre est située sur le plan du sommeil et d'un rêve auquel toutes choses participent, grimaçant le plus souvent, atroce parfois, rempli d'un rire qui masque une profonde anxiété. C'est un cauchemar qui va se terminer par un réveil. « L'histoire est un cauchemar dont j'essaie de m'éveiller. » Toute l'histoire ne passe-t-elle pas dans le cauchemar de *Finnegan's Wake* et sa grande gaîté, toute l'histoire mêlée, obscurcie, apparemment absurde, mais au travers de laquelle certains thèmes reparaissent avec insistance, quelques immenses figures s'imposent avec une force étonnante Le langage de *Finnegan's Wake* était certes le

plus grand effort jamais tenté par un homme pour transcender le langage à partir de lui-même, mais le poids du langage n'est qu'une expression du poids même de l'histoire sur nous, et le mythe de *Finnegan's Wake* est certes un des plus grands essais de transcender l'histoire à travers l'histoire même.

Joyce illustre cette intention de la façon la plus nette dans la version qu'il nous présente de la cigale et la fourmi dans *The ondt and the gracehoper*. La cigale représente l'auteur lui-même : « The gracehoper was always jigging a jog, happy on akhant of his joycite » (la cigale était toujours en train de danser la gigue, heureuse et espérante en raison de sa joycité). La fourmi cache tous les critiques d'*Ulysse*, les hommes du seul jour que scandalise l'exploration de la nuit. Et la fable se termine sur ces paroles que lui adresse la cigale :

> *Your feats end enormous, your volumes immense*
> *(May the graces I hoped for sing your ondtship song sense)*
> *Your genus it's worldwide your spacest sublime!*
> *But, holy Saltmartin, why can't you beat time?*

(Vos exploits se terminent énormes, vos volumes immenses
(Puissent les grâces en qui j'ai espéré chanter censément le chant
[de votre majesté fourmi)
Votre génie et votre genre sont aussi grands que le monde, votre
[espace sublime
Mais saint Samaritain pourquoi ne pouvez-vous marquer la mesure
[et vaincre le temps ?

Dans un autre passage du livre, nous entendons un professeur demander à un élève à peu près ceci : si un être humain endormi pouvait envisager toute l'histoire ensemble, à quoi ressemblerait le plus cette grande vision ? Et la réponse est : « A collideorscape », mot dans lequel on peut lire à la fois un kaléidoscope (*Finnegan's Wake* même) et un corridor par où en réchapper, avec en plus une idée de heurts et de bataille (*to collide*).

C'est cette « connaissance du temps » qui sera notre libération. Dans un livre qui, malgré ses défauts, est à peu près indispensable au lecteur français pour vaincre les premières difficultés du texte, *A skeleton key to « Finnegan's Wake »* [13],

13. Harcourt Brace and Co, New York. Faber and Faber, London.

Joseph Campbell et Henry Morton Robinson ont admirablement fait ressortir que chacune des parties de celui-ci correspond à une des modalités de l'instant. La première correspond au passé légendaire et historique qui transparaît au travers des mythes ou qu'on essaie de reconstituer à l'aide de documents, la seconde c'est le présent lui-même. C'est la partie la plus réelle et en même temps la plus difficile comme il est normal, puisqu'on manque de recul pour reconstruire la réalité telle qu'on la sait. Elle est consacrée en grande partie aux enfants. La troisième peint la présence de l'avenir en ce qu'il est imaginé, ce sont les espoirs que leur père bâtit sur eux et la fatalité dont à travers son rêve il les sent menacés. La quatrième est le passage de l'instant dans l'instant d'après. Elle nous amène au jour et au réveil, au silence des vérités de la nuit dans l'action réelle de chaque matin.

Dès le premier paragraphe de la première page, le mot *vicus* annonce un nom qui va revêtir une importance particulière tout le long du livre, celui du philosophe italien Jean-Baptiste Vico. C'est la lecture de la *Scienza nuova* qui donna à Joyce l'idée d'entreprendre *Finnegan's Wake*. Malheureusement, il n'existe pas de traduction satisfaisante de ses œuvres en français. La meilleure est celle de Jules Michelet; ce qui, on le voit, nous fait déjà remonter assez loin. Celle, plus récente, de M. Chaix-Ruix est extrêmement fragmentaire et, de ce fait, souvent inutilisable. Le fondateur de la philosophie de l'histoire a exercé une influence à demi occulte mais considérable sur Montesquieu, les théoriciens du progrès et les philosophies allemandes du XIX^e^ siècle. Sa pensée a, par endroit, beaucoup vieilli, mais elle reste d'une originalité et d'une audace étonnantes. C'est le premier depuis les Grecs à avoir posé philosophiquement les problèmes du langage de la mythologie et de l'évolution des sociétés. Certaines de ses idées connaissent aujourd'hui un développement considérable sans qu'on les attribue toujours à leur véritable inventeur. Le langage, développement du geste, est né de l'effroi causé à l'homme par la nature, qu'exprime au maximum le bruit du tonnerre. Il est avec cette peur le père des sociétés humaines, dont l'institution est caractérisée par le mariage et la sépulture. Celles-ci subissent une inévitable évolution en quatre stades principaux :

théocratie, aristocratie, monarchie, démocratie anarchique, auxquels correspondent des langages particuliers et des écritures, des institutions, des morales sanctionnées par des justices particulières. C'est sur les ruines des anciennes civilisations et avec celles-ci que s'en édifient de nouvelles qui reparcourent le même chemin. L'histoire tout entière est ce phénix, cette chute et cette résurrection, cette répétition de cours et de recours (*corsi e ricorsi*) qui se répondent et s'enchevêtrent.

Les mythes, bien loin d'être des déformations arbitraires de faits accidentels, se retrouvent avec quelques variantes superficielles dans toutes les civilisations. Ils forment une première et éternelle raison jamais complètement révélée. Les héros, nous dit-il, sont de véritables idéaux poétiques. Après avoir commenté l'histoire d'Hercule, il conclut magnifiquement :

> C'est là un important fragment de cette histoire idéale éternelle dont nous avons dessiné les traits et qu'il faut lire en se servant de notre art critique, des étymologies que nous avons distinguées et du dictionnaire universel que nous avons conçu plus haut (*Scienza Nuova*, I, 256, traduction Chaix-Ruix).

Cette phrase, Joyce aurait pu la prononcer après la parution de chacun des morceaux de son œuvre en train.

Un univers dans un grain de sable. Il condense toutes les mythologies et toute l'histoire dans la nuit d'Humphrey Chimpden Earwicker (*HCE*, *Here Comes Everybody*, ici vient tout le monde), cabaretier à Dublin, et de sa famille. Nous pouvons comprendre maintenant la véritable signification du titre : le réveil de Finnegan. Après les quatre premiers paragraphes qui, comme « l'ouverture » du chapitre des sirènes dans *Ulysse*, annoncent la plupart des thèmes développés par la suite, le premier chapitre nous raconte sa fantastique histoire jusqu'à ce qu'il soit supplanté par HCE. Elle joue, par rapport au livre, le rôle même que celui-ci joue par rapport à la réalité. Ce burlesque mystère de mort et de résurrection recouvre le mythe des mythes. Il correspond à cette histoire antérieure que projette avant lui l'homme qui commence HCE, l'histoire légendaire dont le temps est toujours avant l'histoire.

Vico déclare que la famille primitive contient en elle la

structure de toutes les sociétés futures. De la même façon, pour Joyce, c'est au travers cette réalité première que le songe de l'homme peut comprendre cette grande unité qu'est le monde et ce grand déchirement. Les problèmes de la famille d'HCE trouvent leur correspondance non seulement dans l'histoire humaine, mais dans la nature même, dans les rapports entre les fleuves et les arbres, dans les problèmes de géométrie, dans la théologie mystique et la suite des nombres. La maison d'HCE est située au bord de la Liffey. La branche d'un orme tape à sa fenêtre. Dans tout le livre, il est nommé par des noms différents qui gardent toujours les trois mêmes initiales. Celles de sa femme sont ALP, en général Anna Livia Plurabelle, nom dans lequel on reconnaît *amnis livia*, la rivière Liffey. ALP est d'ailleurs la racine sémitique du fleuve « Alphée », qui apparaît dans l'*Odyssée*, et auquel dans *Ulysse* correspondait la Liffey.

Le mariage d'HCE et d'ALP donnait un parfait équilibre. Mais à cette dualité pacifique va succéder celle de leurs deux fils Shem et Shaun, les frères ennemis dont le bruit des batailles va retentir à travers toute l'histoire, batailles occasionnées le plus souvent par le désir de la prééminence auprès de la petite Yseult, en qui ALP se perpétue. HCE correspond à Bloom, ALP à Marion Bloom, Shem à Stephen Dedalus. Les chapitres qui lui sont consacrés sont une véritable caricature du portrait, et donc de Joyce lui-même, — Shaun à Buck Mulligan. Mais Shem représente aussi l'Irlandais, Shaun tous les envahisseurs, notamment l'Angleterre et l'Église romaine. La dualité prendra au cours de l'histoire toutes les formes possibles. Les phrases du livre sont tirées de jeux de mots sur l'opposition : Nicolas de Cues — Giordano Bruno (XV[e] siècle), Swift[14] — Sterne (XVIII[e] siècle), Napoléon-Wellington (XIX[e] siècle) — Tweedledum et Tweedledee (dans Lewis Caroll), etc. Dans la pre-

14. Swift doit être considéré comme un des grands inspirateurs de Joyce, même en ce qui concerne l'emploi du langage. On sait que, dans le *Journal à Stella*, il emploie un « petit langage » qui lui est propre, avec déformations orthographiques et des règles qui lui sont propres, dont l'une, FW (justement), n'a pu être déchiffrée. On aboutit à des phrases de ce genre dont on trouve évidemment l'équivalent dans *Finnegan's Wake* : « Love pdgr; who loves md above all things. farewell deelest ten thousand times deelest md md md FW FW FW Me Me Me Me lele lele lele lele » (lettre 52).

mière partie du livre, le professeur commente à un certain moment une fable traduite du javanais : *The mookse and the gripes* (à la fois *the mock turtle and the griphes*, la tortue hypocrite et le griphon de Lewis Caroll, et *The fox and the grapes*, le renard et les raisins). *The mookse* correspond évidemment à Shaun, *the gripes* à Shem. Dans la seconde, nous assistons avec les enfants de la maison à la représentation du mime de Mick, Nick et des Maggies, qui comme nous pouvons nous y attendre, nous présente transformée toujours la même histoire. Les acteurs correspondent à tous les personnages de la « famille » d'HCE, le producteur est M. Jean-Baptiste Vico. Mick, c'est l'archange saint Michel et Shaun; Nick, c'est Lucifer et Shem; les Maggies, Yseult entourée de ses camarades de classe. Dans la troisième, *the andt* (Shaun) *and the Grasshoper* (Shem) transpose encore l'opposition.

Nous avons encore Kate la cuisinière, Saunderson le serveur, et avec tout cela quatre vieillards qui commentent ce qu'ils voient et correspondent aux quatre évangélistes, le plus souvent accompagnés de leur âne. (On se souvient des graffiti sacrilèges des premiers siècles représentant un âne crucifié.) Enfin, le public, les clients de la taverne, en général au nombre de douze ou d'un de ses multiples.

I. — On cherche d'abord à reconstituer le passé d'HCE. Nous voyons que toute cette histoire est celle de son péché (correspondant à la chute de Finnegan). Quel péché? Nous n'en savons à peu près rien, mais ce qui est sûr, c'est qu'il y en a un. Un soir, HCE rencontra deux jeunes filles dans Phœnix Park et il fut vu par trois soldats. Que s'est-il passé exactement? Il y a tant de versions différentes de cette histoire, elle s'est répandue dans Dublin comme une traînée de poudre. On a tant déformé, tant ajouté, tant grossi, comment s'y retrouver? Les gens le regardaient dans la rue avec un sourire entendu, sa fierté se dégradait, et pourtant ces gens ne savaient rien avec certitude, sinon qu'il y avait quelque chose. Rien qu'un on-dit, une rumeur qui trouve son expression dernière dans la ballade satirique de Perse O'Reilly (*Earwicker* veut dire perce-oreille).

Une nuit, HCE, repassant par le parc, fut accosté par un agent de ville qui lui demanda quelle heure il était. Il se

troubla, s'imagina que tout était découvert et qu'on voulait l'arrêter. Au lieu de répondre, il se mit à crier que tout cela était faux, que ce n'était pas lui, qu'il n'était pas responsable. Cela suffit pour qu'effectivement on l'arrêtât. Il fut soumis à une enquête serrée de la part des juges (les quatre) et du jury (les douze). Tout cela est reconstitué par un professeur au milieu d'énormes difficultés. Certaines versions racontent l'emprisonnement d'HCE dans une prison sous-marine où il est laissé pour mort et l'apparition de son fantôme sur divers champs de batailles. D'autres perpétuent le jugement, mais sous la figure d'HCE transparaît celle de son fils Shaun accusé par son autre fils Shem, *the penman* (l'écrivain). Il est question d'un document nouveau, essentiel. C'est une lettre perdue, écrite par ALP, enfouie dans un fumier, découverte par une poule. C'est Shem qui l'a recopiée, mais c'est Shaun qui la lui a volée et l'a rendue publique en la faisant passer pour sa propre œuvre. Le professeur décrit longuement ce manuscrit qui finit par être *Finnegan's Wake* même et interroge ses élèves sur les problèmes qu'il peut poser. Il termine son cours par l'exposé de la vie de son auteur, Shem l'écrivain. C'est alors que nous entendons la voix d'Anna Livia, à travers le dialogue de deux laveuses, à la tombée de la nuit. C'est elle qui lie le temps qui assure le passage qui fait couler l'un dans l'autre le présent et le passé, comme, tout à la fin du livre, elle fera couler l'un dans l'autre l'avenir et le présent :

•

Tell me all about
Anna livia ! I want to hear all
about anna livia. Well you know anna livia? Yes of course we all know anna livia. Tell me all. Tell me now. You'll die when you hear. Well, you know when the old cheb went futt and did what you know...

•

Dites moi tout à propos
d'Anna Livia ! Je veux tout entendre
à propos d'Anna Livia. Bien vous connaissez anna livia ? Oui bien sûr, nous connaissons tous anna livia. Dites-moi tout. Dites-moi maintenant. Vous allez mourir quand vous l'entendrez. Vous savez quand le vieux type futt et fit ce que vous savez... oui je sais et après ?

... I feel as old as yonder elm. A tale told of Shaun or Shem? All livia's daughtersons. Dark hawks hear us. Night ! Night ! My ho head halls. I feel as heavy as yonder stone. Tell me of John or Shaun? Who were Shem and Shaun the living sons or daughters of? Tell me tell me tell me elm! Night! Night! Telmetale of stem or stone. Beride the rivening waters of, hither and thithering waters of Night'!

(... Je me sens aussi vieille que l'orme là-bas. Un conte conté de Shaun ou Shem ?[15] Tous les fils et filles de Livia. Sombres faucons nous entendent. Nuit ! Nuit ! Ma pauvre hête hombe. Je me sens aussi lourde que la pierre là-bas. Contez-moi de John ou Shaun ? Qui furent Shem et Shaun les vivants fils ou filles de ? Nuit maintenant ? Contez-moi, contez-moi contez-moi orme ! Nuit, nuit ! Contez-moi conte de pierre ou de tronc. Au bord des rivierrantes eaux de, des allantevenantes eaux de. Nuit !)

II. — La deuxième partie nous introduit directement au présent de cette histoire, nous parle de Shem et de Shaun. les enfants assistent d'abord au spectacle des marionnettes, puis rentrent pour faire leurs devoirs. Ce chapitre-ci, une immense parodie de toutes les sciences humaines, est certainement le plus dense de tous et le plus difficile. Ils dînent, se couchent et commencent à dormir, tandis qu'à travers le plancher on entend le chahut confus de la taverne. Le fond de la conversation où se juge le vieux procès contre HCE, les histoires que racontent tels ou tels et à travers lesquelles se ressasse l'éternelle et inconnaissable histoire, se mêlent à un sketch hurlé par la radio que compliquent encore des interférences et des parasites. Tout le monde s'en va, tout se calme; HCE, ivre, tombe mort de fatigue sur le plancher et commence à rêver. ALP est âgée maintenant. C'est Yseult qui est la jeune fille, et HCE rêve qu'il est le roi Mark supplanté auprès de celle-ci par Shaun — *Tristram viole d'amores*. Ils partent sur la mer. Quatre mouettes survolent leurs bateaux. Nous reconnaissons rapidement les quatre vieillards qui commentent les événements.

15. Des quantités d'effets ne peuvent passer. Dans la nuit et sa fatigue deux femmes ne s'entendent plus qu'à demi. Ainsi, quand l'une d'elles dit : « I feel es old as yonder elm », l'autre comprend : « Atale of Shaun or Shem. » De même « elm » (orme) est compris dans « tell me » (dites-moi). Au travers de « stem or stone » (tronc ou pierre) transparaît Shem ou Shaun. Etc.

III. — HCE, dans son lit, continue son rêve. Shem est l'enfant inquiétant dont le présent même est le procès, Shaun celui sur lequel son père repose tous ses espoirs. Tandis que son sommeil devient de plus en plus profond et que Shaun pâlit de plus en plus en Jaun (don Juan) et Haun, puis Yawn, HCE l'imagine grandi, politique haranguant le peuple, mais voici que le peuple même lui demande compte de ses rapports avec Shem et lui en fait grief. Don Juan prédicateur, il sermonne Yseult et ses compagnes, mais voici qu'il est remplacé auprès d'elles par Shem. De plus en plus, on sent que Shaun lui non plus n'échappe pas à son procès. Couché au centre de l'Irlande, en proie à l'inévitable interrogatoire, celui qui condamnait Shem est maintenant lui aussi inévitablement condamné. Peu à peu il se désintègre, et finalement c'est toujours HCE qui est l'accusé et tente de se défendre et de s'expliquer devant ses juges.

Les quatre vieillards enquêtant sont là, aux quatre coins du lit où dorment HCE et ALP. Ils observent les derniers événements de la nuit. En même que son père Jerpy (Shem) rêvait. Au point critique du cauchemar, il crie dans son sommeil et réveille sa mère qui va le voir, se recouche et se rendort. Le coq crie. C'est l'aurore.

IV. — Reprenant une nouvelle fois tous les thèmes du livre pour leur dire adieu, la dernière partie laisse place au jour.

On le sent, je n'ai pu donner que l'analyse la plus rudimentaire de cette « nuit ». Chaque page de *Finnegan's Wake* appellerait d'interminables commentaires, et rien ne peut donner une idée véritable de la magie et de la profondeur de ce livre que son lent déchiffrement. Je ne saurais mieux terminer cette ultra-rapide présentation qu'en essayant de traduire les dernières lignes du monologue final où les antinomies sont résolues dans une longue et anxieuse interrogation où Anna Livia parle en même temps que l'orme qui la borde et que Joyce lui-même dans son lit.

Loonely in me loneness. For all their faulls. I am passing out. O bitter ending! I'll slip away before they're up. They'll never see. Nor know. Nor miss me. And it's old and old it's sad and old it's sad and

weary I go back to you, my cold father, my cold mad father, my cold mad feary father, till the near sight of the mere size of him, the moyles and moyles of it, moanamoaning, makes me seasilt saltsick and I rush, my only, into your arms. I see them rising! Save me from those therrble prongs! Two more. Onetwo moremens more. So. Areaval. My leaves have drifted from me. All. But one clings still. I'll bear it on me. To remind me of. Lff! So soft this morning, ours. Yes. Carry me along, Taddy, like you done through the toy fair! If I seen him bearing down on me now under whilespread wings like he'd come from Arkangels, I sink I'd die down over his feet, humbly dumbly, only to washup. Yes, tid. There's where. First. We pass through gran behush the bush to. Whish! A gull. Gulls. Far calls. Coming, far! End here. Us then. Finn again! Take. Bursoftlhee, mememormee! Till thousendthee. Lps. The keys to. Given! Away a lone a last a loved a long the.

(Absurdement en moi solitude. Pour toutes leurs fautes. Je disparais. O amère fin ! Je vais glisser avant qu'ils ne se soient levés. Ils ne verront jamais. Ni ne sauront. Ni ne me tromperont. Et c'est vieux et vieux et c'est triste et vieux, c'est triste et lourd je retourne vers vous mon père froid, mon froid père fou, mon froid père fou et terrible, jusqu'à ce que la proche vue de sa grandeur, ses môles et ses vagues, grognant et grognantes m'aient rendu boue de la mer toute raide de sel, et je me précipite, mon unique, entre vos bras. Je les vois se lever. Sauvez-moi de ces dents terribles ! Deux encore. Un et deux retardements encore. Ainsi. Salutaval. Mes feuilles se sont amoncelées en tombant. Toutes. Mais une s'accroche encore. Je la porterai sur moi. Pour me souvenir de. Lff ! Si doux ce matin, le nôtre. Oui emportez-moi, Taddy, comme vous faisiez à travers la foire aux jouets. Si je l'ai vu se soutenir sur moi maintenant de la même façon sous des ailes rayées blanches il est venu depuis le pays des Archanges, je sombre, je suis tombée morte sur ses pieds, humblement dumblement, seulement pour les laver. Oui. C'est cela ! C'est bien là. D'abord. Nous passons à travers l'herbe et débusquons les buissons pour. Sifflement ! Une mouette. Mouettes. Lointain appel. Venant loin. Fin ici. Nous à ce moment. Finn de nouveau. Prends. Buisson d'arbre, souviens-toi de moi ! Jusqu'à mille fois toi. Lps. Les clés pour. Données ! Un chemin un solitaire un dernier un aimé le long de [16].

Paris, 1922-1939.)

MICHEL BUTOR.

16. Voici quelques-unes des choses que je n'ai pu traduire. « Humbly dumbly » est une référence à Humpty Dumpty, l'œuf de Lewis Caroll qui connaît non seulement toutes les poésies existantes, mais toutes les poésies possibles. Il est associé à l'idée de la chute. La bal-

lade de Perse O'Reilly commence d'ailleurs ainsi : *Have you heard of one Humpty Dumpty.*

How he fell with a roll and a rumble
and curled up like Lord Olofa Crumple
By the butt of the Magazine wall
(cho rus) of the Magazine wall
Hump, helmet and all ?

La transformation de *thousand* en *thousend*, dans *till thousendthee* suggère l'idée de fin (*end*). Dans *Bursoftlhee* sont mélangés *tree* : arbre, et *thee* : toi.

La sonorité des syllabes s'assourdit jusqu'au *the* de la fin, que l'on peut rattacher au *riverum* du début.

Luigi Pirandello : *Les Trois Pensées de la petite Bossue*, trad. Herselin, Pré-aux-Clercs, 1947, in-12, 311 pp.

Les éditions du Pré-aux-Clercs annoncent la publication complète des quatre cents nouvelles de Pirandello. Accompliront-elles promesse et prouesse en un temps où les maisons d'édition naissent comme les mouches et fondent comme beurre au soleil ? Ce premier volume révélera peut-être au liseur français que Pirandello, célèbre ici comme dramaturge et parfois célébré comme romancier, est un des maîtres d'une espèce littéraire où les individus de première grandeur sont moins nombreux que les étoiles de même nom dans le ciel. Vingt-trois nouvelles qui sont, conformément au manifeste de Verga, vingt-trois « faits divers », extraordinaires ou banaux, macabres ou grotesques, comiques ou terribles, attestent la diversité géniale des métamorphoses de la technique naturaliste par l'*humour* pirandellien.

Dans cette métamorphose, les documents que l'écrivain propose prennent goût de contes philosophiques. Non que l'auteur *dise* sa philosophie ou la fasse *dire* par des personnages complaisants à la manière de ces littérateurs audacieux qui savent aujourd'hui tirer la phénoménologie hégélienne d'un gosier de charretier ! Le Sicilien n'oublie pas la règle vériste : « L'auteur doit avoir le courage divin de s'éclipser. » Ses nouvelles feraient-elles alors figure ou de traductions illustrées ou de confirmations expérimentales du « pirandellisme » ? Non. Il n'y a pas de pirandellisme chez Pirandello : il n'y a pas de philosophie abstraite dans l'esprit du conteur *d'abord*, et concrétisée dans des nouvelles *ensuite*. L'auteur d'*A chacun sa vérité* n'a pas d'idées, il n'a que des exemples : ses concepts ne sont pour lui que des intuitions, sa doctrine n'existe qu'incarnée et habillée en robe sensible[1]. Sa philosophie donne le rare spectacle d'une philosophie en images et par l'image.

Cette philosophie s'accroche à un principe usurpé aujourd'hui par l'existentialisme : Autrui. La tragédie vient au monde par la société : chaque homme, malgré sa liberté, est le jouet de ses semblables qui le traquent, le blessent, le jugent, le crucifient...

1. Sans doute, Pirandello peut raisonner sur ses nouvelles. Mais ses raisonnements sont de lecteur et non d'écrivain, de critique et non de littérateur. Au vrai, il ne commence à « bergsoniser » qu'après connaître le pirandellisme bergsonien tiré par Tilgher de l'œuvre pirandellienne.

Quoi que je fasse, je serai ta proie (*Nénée et Nini*). Or, ce que je suis pour toi contredit ce que je suis pour moi : le mal de dents qui me martyrise te paraît ridicule (*L'Ave Maria de Bobbio*), la maladie qui me paralyse et qui meut ta compassion voire ton indignation, m'est très agréable... (*La petite Attaque*). J'essaie d'abord de déchirer l'étiquette intolérable que tu colles sur moi, mais chaque jour tu colles une étiquette neuve et je n'ai plus espoir de pouvoir échapper à ton affichage, je dois vivre avec le masque infernal que tu attachas à ma chair (*Et de deux !*). Ainsi la société absurde fait d'un bambin innocent un criminel à châtier (*La Vengeance du Chien*). Sans doute, je puis refuser de jouer entièrement le rôle fixé par toi et sauter dans la mort (*Le Châle noir*), mais je puis aussi si bien le jouer que, d'une part, je l'imagine mien, comme le porc « croit manger pour soi alors qu'il engraisse pour les autres » (*Pallino et Mimie*), que, d'autre part, tu utilises humoureusement la mimique que tu as causée en moi comme preuve de tes accusations sur moi (*La Maison hantée*), qu'enfin tu te laisses prendre à mon jeu (*La petite Chapelle*). Ce que je suis pour un individu, je ne le suis pas pour un autre, je ne suis pas pour ma mère ce que je suis pour ma femme, je change donc selon les êtres qui m'entourent, je ne suis par suite ni un ni unique, mais divers : je ne suis *personne*, je suis cent mille *personnages* (*Réponse*). Je suis même si altéré par les autres que je puis jouer par rapport à toi exactement le même rôle que jouait un autre individu avant moi (*Le pauvre Défunt*). La mathématique sociale définit par suite les hommes comme des fonctions complémentaires (*Deux et Deux font Six*). Pirandello, commentant le « Tu ne jugeras point », voit dans cette substitution au Moi vivant créé par Dieu de fantoches créés par autrui, l'image même du péché. D'où le scandale des croyants qui, grâce à Dieu, se moquent des *apparences*, violent les règles du jeu social et défient tranquillement la foule : l'histoire de Nino Mo qui vit en paix avec sa seconde femme et avec sa première femme (jugée morte dans un naufrage et revenue chez son mari après trois ans d'absence), et qui, persuadé d'accomplir la volonté de Dieu, bouleverse les pompes et les œuvres d'une mairie où il déclare un enfant tous les cinq mois, appelle les analyses de Kierkegaard sur Abraham (*La Morte et la Vivante*). A la sagesse médisante voire malfaisante des justes et aux règles à calcul des sages s'oppose la folie de la Croix : dans la parabole qui ouvre le recueil, c'est un fou à visage de Christ qui aime les hommes tels qu'ils sont. Mais il faut accepter d'être fou. Jamais Pirandello n'a mieux montré le refus de la Grâce ni mieux condensé sa doctrine que dans l'*Ave Maria de Bobbio*. On résumera cette nouvelle afin de faire sentir comme l'humour

sait faire tenir dans un conte grotesque des symboles qui ne sont pas seulement prétextes à dépenses intellectuelles, mais matières d'examen de conscience.

Bobbio, notaire, a perdu la foi de son enfance et gagné en récompense un beau masque d'incroyant et des douleurs de dents. Un jour qu'il souffre intolérablement et, fuyant pitié, rires voire conseils d'autrui, s'indigne de l'absurdité d'un monde où le prochain ne souffre pas, il sent soudain un « frisson de tendresse angoissée » qui met à la porte son personnage de mécréant, il se sent réciter un *Ave Maria* et il sent la douleur se taire. Il a honte de paraître avoir joué un rôle de femmelette qui psalmodie des prières dans une pièce ridicule où un Dieu sans économie calme par volontés particulières des rages de dents, il annonce donc triomphalement : « Ça s'est passé tout seul. » Le mal revient. Bobbio, fier de son expérience antérieure, récite médicalement un *Ave Maria*. Le mal augmente. Au milieu de sa douleur, Bobbio crie, « avec une voix qui n'est pas la sienne, avec une ferveur qui n'est pas de lui » : « Oh ! Marie ! Oh ! Marie ! » Le mal disparaît. Bobbio va-t-il louer Dieu ? Non : la conscience d'autrui le ridiculiserait. Donc : « Le mal est parti tout seul. » Mais Bobbio, après ce mensonge, par précaution et par ressentiment, se fait arracher toutes les dents. Traduisez : il choisit la nature (les moyens naturels). Il refuse le surnaturel qui s'offrit deux fois à lui. Péché originel : l'orgueil emmitouflé dans la honte. Produit (car Bobbio reconnaît pendant sa guérison la grâce qu'il nie après) : la *mauvaise foi*. Corollaire : la faiblesse, la paresse, mères de tous les vices.

MAXIME CHASTAING.

THEATRE

Après la *Jeanne d'Arc* de Péguy et en même temps que *Le Maître de Santiago* le Théâtre Hébertot présente *L'Annonce faite à Marie*. Son directeur voudrait-il montrer qu'il n'est pas nécessaire d'administrer la Comédie-Française pour remplir sa mission ? Montrerait-il même qu'il ne faut pas être à la Comédie-Française pour faire ce qu'on y devrait faire ?

Il y avait deux *Jeune fille Violaine* : il y aura deux *Annonce faite à Marie*. La nouvelle version reprend le quatrième acte qui avait été représenté en 1941 par le Jeune Rideau sur la scène de l'Œuvre puis par Louis Jouvet sur celle de l'Athénée. L'auteur a revu de près le prologue et les trois premiers actes : il a coupé ou plutôt taillé

il a parfois assoupli son dialogue; la scène la plus modifiée semble être la première de l'acte I.

L'œuvre est simplifiée : ce n'est pas du roman, mais le gothique a cessé d'être flamboyant. J'ai dit en juillet 1946 ce que je regrette dans l'ancien quatrième acte. Aujourd'hui, les actes précédents et surtout le prologue sont alignés sur le nouveau finale. On voit mieux maintenant dans quel sens s'est poursuivie la méditation du poète sur son œuvre et il faut du moins admirer la continuité d'une pensée qui fut à la fois critique et constructive. *La Jeune Fille Violaine* était construite autour de deux pôles : Violaine et Anne Vercors. *L'Annonce faite à Marie* fut construite autour d'un centre : Violaine. Cette seconde version marque un retour à l'équilibre primitif, avec les deux pôles représentés par la sainte et son père. Ces variations sont commandées par le rôle de Pierre de Craon : dans la première *Jeune Fille Violaine*, il n'existe pas; dans la seconde et surtout dans *L'Annonce* de 1912, Pierre et Anne occupent les deux volets du triptyque mystique; ce sont deux grands inspirés, chacun à leur façon : dans le nouveau texte, Pierre de Craon est uniquement ce visiteur du matin dont le passage à Combernon est nécessaire pour « le baiser au lépreux ».

Ce qui est sacrifié, c'est, sinon le thème du bâtisseur d'églises, du moins son orchestration. Nous n'entendrons plus le chant magnifique du Prologue :

« *Il y a des églises qui sont comme des gouffres et d'autres qui sont comme des fournaises...* »

Mais nos mémoires conserveront fidèlement le souvenir des versets de l'ancien finale :

« *O que la pierre est belle et qu'elle est douce aux mains de l'architecte... Qu'elle est fidèle et comme elle garde l'idée...* »

Ce qui est gagné, c'est un dessin moins surchargé, un rythme plus rapide, une simplicité qui accuse le caractère liturgique du drame. Peut-être le public comprendra-t-il mieux ainsi l'importance exceptionnelle de l'œuvre qui est pour le XX^e^ siècle ce que fut le mistère pour le moyen âge.

La mise en scène de M. Jean Vernier est d'une fidélité et d'une discrétion qui supposent une longue et fervente intimité avec ce texte difficile. Les couleurs et les costumes sont accordés aux moments du drame. On n'oubliera ni « la cène » qui termine le premier acte, ni la rouge Mara dans les bras de la lépreuse. Nous ne pourrons plus désormais penser à Mara et à Jacques Hury sans voir et entendre Mlle Carmen Duparc et M. Robert Hébert. Mlle Hélène Sauvaneix est une Violaine trop sincèrement émue pour n'être pas émouvante. M. Alain Cuny est un Pierre de Craon très beau, mais légèrement trop soucieux d'effets plastiques. Mlle Ève Francis est dans le rôle de la mère l'actrice claudélienne que *L'Otage* nous fit souvent admirer. M. Jean Hervé ne reste pas jusqu'à la fin à la hauteur d'Anne Vercors.

Prologue : départ de Pierre de Craon. Premier acte : départ d'Anne Vercors. Deuxième acte : départ de Violaine. Quatrième acte : retour de Violaine et d'Anne. La structure même du drame, semble-t-il, commande celle du décor et exige que la porte s'ouvre au milieu de la scène, surtout si l'on songe à ce que chaque personnage voit derrière elle. Pourquoi le poète n'a-t-il pas tenu compte du rôle de la porte, de cette présence de la porte, pour la situer ?

HENRI GOUHIER.

MUSIQUES DE GUERRE

Deux œuvres récentes, au moins par leur publication, viennent de nous apporter des témoignages de musiciens sur la guerre qui vient de s'achever : la *Symphonie expiatoire* d'Henri Sauguet et les *Trois Complaintes du Soldat* d'André Jolivet. Nous sommes loin de la guerre en dentelles dont un Clément Jannequin pouvait n'apercevoir que le pittoresque lorsqu'il écrivit la merveilleuse *Bataille de Marignan*; à notre époque, un Chostakovitch peint à larges fresques des épisodes de la dernière campagne de Russie — Léningrad, Stalingrad — dans ses *Symphonies* où le canon et la mitrailleuse accompagnent le sourd grondement de l'angoisse, de l'horreur et de la misère. Mais ces œuvres, douées d'ailleurs d'une sauvage et sanglante beauté, sont à peu près uniques dans l'histoire de la musique, ou n'ont été précédées que par des batailles de pacotille, telle cette *Bataille de Vittoria* de Beethoven, qui ne dut son succès qu'à l'actualité et à la popularité de son sujet. Il n'est d'ailleurs pas certain que les *Symphonies* de Chostakovitch ne perdent de leur caractère en s'éloignant du temps qui les a vu et fait naître.

Les traditions musicales de la France ne la prédisposent guère à ces grandes fresques historiques où un Chostakovitch se mesure au Tolstoï de *La Guerre et la Paix*. Lorsqu'un musicien français aborde la guerre — assez rarement d'ailleurs, par pudeur et crainte tout à la fois —, c'est par un biais proprement humain. Il ne se fait pas le chantre d'un peuple, il parle en son nom propre, il dit sa joie, sa douleur, son émotion ou sa pitié. Ainsi en est-il de l'œuvre d'Henri Sauguet et de celle d'André Jolivet. Si l'ombre hallucinante, crépusculaire de la guerre passe dans la *Symphonie* de Sauguet, c'est comme un fond de tableau, comme le décor sur lequel s'inscrit le monument aux morts qu'il a voulu dresser. Dans le qualificatif d'« expiatoire » qu'il a donné à son œuvre, il y a toute la méditation du survivant, de celui qui veut se faire pardonner d'exister par ceux dont la mort l'a sauvé. Cette partition est une sorte de *Requiem* destiné à apaiser les héros morts dans la souffrance et l'horreur, une « berceuse héroïque », et elle s'achève sur un appel plein de douleur glacée, de recueillement ému. Pourquoi faut-il qu'une œuvre de si noble conception, réellement émouvante, soit gâtée, presque gâchée par l'absence de métier ou de génie symphonique de son auteur? Les idées, fort belles, restent sur place, sans être le moins du monde développées, simplement reprises à tous les étages de l'échelle sonore par des moyens divers, d'où une impression de stagnation et de monotonie qui entache gravement cette œuvre au dessein très pur.

Les *Trois Complaintes du Soldat* d'André Jolivet appartiennent à un genre tout différent; elles s'apparentent au lied, dans le style par exemple des *Deux Grenadiers*. Comme la mélodie de Schumann, elles peignent le drame du soldat rentrant chez lui après la bataille. La *Complainte du Soldat vaincu* est emplie de l'amertume de la défaite et du souvenir des batailles angoissantes; la *Complainte du Pont de Gien* est le lied tour à tour joyeux et désespéré où le soldat chante l'espérance du retour au foyer, écrasée ensuite par une affreuse réalité : toute sa famille a trouvé la mort en fuyant sur le pont de Gien; enfin la *Complainte à Dieu* est un hymne au créateur au sein de la nature où le soldat a retrouvé la paix dans la lumière et dans la foi.

On sent que cette œuvre admirable, écrite en 1940, après la débâcle, a jailli du cœur du musicien; lui qui souvent nous avait livré des œuvres obscures, parfois pénibles et arides, parle ici un langage simple et direct; le texte, qu'il a composé également, lui a permis de renouer avec l'esprit du folklore, avec ses émotions naïves, ses complaintes et ritournelles; et le lyrisme du musicien trouve ici son expression profonde, l'émotion pure et vraie se fait jour dans toute sa limpidité. Dans ces trois courtes pages, que de musique enclose : tout un monde, toute une période douloureuse passent en ces lignes et s'ordonnent sur une sorte de *crescendo* de l'émotion, de la simple amertume jusqu'à l'abandon entre les bras du Créateur de toutes choses.

Œuvre réellement poignante, « qui nous apporte, écrit Émile Vuillermoz, sur ce qu'il y a de plus secret dans la sensibilité d'André Jolivet, un témoignage extrêmement précieux qu'il ne faudra pas oublier ». Sur la sensibilité d'André Jolivet, mais aussi sur ce qu'il y a de meilleur dans la musique actuelle. Car les quelques œuvres marquantes de notre époque dénotent une influence purificatrice de la guerre, qui a définitivement balayé les miasmes un peu fétides d'un modernisme aboli; on a laissé l'excitation artificielle des divertissements passés, et les âmes ont éprouvé leur solidité à la meule du malheur. Ainsi voit-on s'élever du milieu des autres quelques créateurs véritables, dont l'âme rend un son plein lorsqu'on la choque, cependant que les autres nous deviennent intolérables et nous font penser à ces cymbales retentissantes dont parle l'Apôtre.

Et n'est-il pas significatif de remarquer, pour finir, que deux œuvres comme la *Symphonie liturgique* d'Honegger et les *Complaintes* de Jolivet, quelque dissemblables qu'elles soient, commencées dans le tumulte écrasant de la guerre, s'achèvent sur un acte d'espérance et d'abandon dans la paix divine? Il semble qu'il y ait là comme une « vocation », comme un appel ultime qui s'exprime devant l'absurdité et la cruauté de la guerre, comme la seule issue du temps de la colère et c'est là sans doute un élément qui restera caractéristique de la musique de ce temps.

JACQUES LONCHAMPT.

PERSPECTIVES SUR LE MOUVEMENT LITTERAIRE

S'il n'est pas impossible, loin de là, de dégager de la foule des poèmes qui se publient en France, depuis le romantisme, la ligne maîtresse de l'évolution de la poésie, c'est quand même une opération difficile et qu'il est excusable de considérer comme téméraire.

Il suffirait pour s'en convaincre de comparer les deux anthologies poétiques qui viennent d'être publiées simultanément, l'une par Jean Paulhan, *Poètes d'Aujourd'hui* (Éd. de Clairefontaine), et l'autre, par Paul Eluard, *Le Meilleur Choix de Poèmes est celui que l'on fait pour soi* (Éd. du Sagittaire).

A vrai dire, il existe entre elles deux une importante dissymétrie chronologique, puisque la première concerne les poètes contempo-

rains, de Valéry et Claudel jusqu'à Emmanuel et Tardieu, la seconde porte sur la période qui va de 1818 à 1918. On voit cependant qu'elles se recoupent pour partie dans la poésie du début du siècle. Il suffit d'ailleurs de les lire pour sentir que le futur second tome de l'anthologie d'Eluard sera fort différent du recueil de Paulhan.

Je négligerai ici quelques faits qui ont suffisamment été racontés : la bibliographie décousue qui se trouve rajoutée à *Poètes d'Aujourd'hui*, et l'intervention regrettable de questions politiques dans l'opposition Eluard-Paulhan.

Par contre, il est beaucoup plus important de remarquer certaines lacunes apparemment incompréhensibles de l'anthologie de Paulhan : l'absence notamment de Roussel, Milosz, Desnos, Péret... et l'étrange importance accordée à quelques « poètes du dimanche ».

Cependant, la préface de Paulhan éclaire nettement ses intentions. Elle accentue, plus clairement que jamais, la position qui apparaissait déjà dans *Les Fleurs de Tarbes*. Il reprend, avec toutes les ressources de son subtil humour, sa critique de la « terreur dans les lettres », c'est-à-dire la terreur du poncif, accompagnée de la recherche systématique du mot rare et imprévu. (Encore qu'il y consente volontiers lui-même.) Il prend la défense des règles traditionnelles de la versification et ironise cruellement sur les ambitions métaphysiques de la poésie et sur ses prétendus pouvoirs magiques.

> Ce qu'on voit en tout cas, c'est que, au prix de tels rêves, une simple petite poésie de deux sous, comme il s'en est fait de tout temps, comme il s'en invente par dizaines à chaque repas de noces, jeux d'enfants ou banquets d'anciens militaires, devient une merveille d'innocence et de clarté — de naturel... L'on voit, en fait, les poèmes devenir sous nos yeux d'autant plus simples, et même simplistes, et décharnés en tout cas, que les théories sont plus flatteuses. Le poète découvre un beau jour que la poésie est prière, et ce même jour abandonne les rimes empierrées, les empérières et les couronnées, la poésie sacrée et la villanelle. Il invente que la poésie, au comble de la création, survole toute morale, et tout aussitôt renonce à l'épopée. Que le poète est mage et voyant, et le discours en vers, l'épître, la satire lui semblent désormais des genres mesquins. Qu'Orphée avec Amphion mettent en branle les animaux et les pierres — et que ferait-il encore d'une épigramme ou d'un petit triolet ?...

Ainsi Paulhan s'en retourne vers les campagnes de la poésie bucolique, badine, élégiaque, lyrique, rhétoricienne. Il apparaît en quelque sorte comme le Renan de la poésie explosive, terroriste, hermétique, magico-mystique... Il la roule avec une tendre incrédulité et un sourire plein de bonne grâce dans le linceul des dieux morts. Une pareille attitude de la part d'un grand lettré qui fut et demeure un des directeurs de conscience de l'avant-garde est des plus étranges.

A la vérité, il est difficile de croire qu'un poème, si orphique soit-il, vaut une bonne pelle pour remuer les cailloux. Certes, il n'est point de poète qui dans son jardin n'en convienne volontiers. Mais, dans son cabinet de travail, le poids de la terre s'allège singulièrement et il est prêt à croire à ses propres pouvoirs d'enchantement. Il se laisse aller à ses rêves. Si la mystique l'inspire aussi, il est prêt à prendre la poésie pour une échelle de Jacob. Vaine illusion, plus dangereuse pour un chrétien que pour tous les autres, car, s'il peut être excellent qu'un incrédule découvre en la poésie au moins un reflet des mondes surnaturels, il est fâcheux qu'un chrétien délaisse la vie religieuse authentique pour un simulacre de vie mystique. Il est remarquable que Paulhan, de son côté, nous avertisse tous que le temps des confusions est passé et qu'il s'applique à défaire cet

étrange et fascinant complexe de la poésie magico-mystique sur lequel vivent tant d'esprits d'avant-garde.

Par contre, je ne vois vraiment pas pourquoi ce serait une raison pour en revenir aux sonnets et rondeaux, et pourquoi il faudrait réduire la poésie au rôle d'un bouquet de fleurs au bord du néant.

Au cours du XIX[e] siècle, et surtout à partir de sa seconde moitié, il est né en France une poésie neuve, qui fait encore une certaine place au chant, mais qui se libère de toute règle extérieure pour proférer une plus subtile mélodie et faire rayonner une lumière des images inconnues avant elle, dans les temps classiques et même dans ceux du premier romantisme.

C'est ici qu'il faut prendre l'anthologie d'Eluard et l'on verra s'entrouvrir toutes grandes les portes d'or de la poésie sur le jardin quasi édénique des libres images débordantes d'une lumière insolite.

Eluard n'est pas d'ailleurs sans faire d'importantes concessions à la prosodie et à l'inspiration élégiaque et bucolique dans son recueil, par exemple lorsqu'il cite Hugo et Marceline Desbordes-Valmore. Mais, après, il est frappant de voir quelle place éminente il accorde, inusuelle dans les anthologies, à Aloysius Bertrand, Forneret, Lautréamont, Germain Nouveau, Charles Cros, Saint-Pol-Roux, Raymond Roussel, Pierre Reverdy,... aux côtés de Nerval, de Baudelaire et d'Apollinaire... (Je regretterai seulement le fâcheux poème de Jarry sur la Passion.)

Là se marque avec force la volonté de merveilleux qui anime de plus en plus la poésie moderne d'avant-garde. Que contient-il réellement, que signifie-t-il exactement ? C'est alors que commence une tout autre tâche : celle de l'interprétation. Pour ma part, il m'apparaît que ce type de poésie est une investigation splendide et sans cesse plus rigoureuse des plus hauts rêves de l'humanité. J'eusse aimé qu'Eluard le marquât dans sa trop brève introduction. Son choix est en tout cas une magnifique fête des images.

MICHEL CARROUGES.

Calendrier

Deuils. — Le philosophe Nicolas Berdiaev meurt à Clamart. — Le bon écrivain-romancier Charles Silvestre meurt à Bellac.

Anniversaires. — Les musiciens fêtent le centième anniversaire de la naissance de Chopin. — L'U.R.S.S. célèbre le quatre-vingtième anniversaire de la naissance de Maxime Gorki. — On célèbre à Paris le dixième anniversaire de la mort du célèbre ténor Chaliapine. — Le compositeur Charles Koechlin fête ses quatre-vingts ans.

Nouvelles littéraires. — L'Épiphanisme, nouvelle école littéraire, naît à Paris. Fondée par Henri Perruchot, elle se propose d'être *une volonté d'évasion hors des philosophies du désespoir qui ont cours aujourd'hui.* — M. Maurice Bedel a, pour 1948, été nommé président de la Société des Gens de Lettres. — Le Prix anglais Denyse-Clairouin, fondé aussi pour couronner une traduction, a été décerné à Rosamund Lehmann, l'auteur de *Poussière*, pour sa traduction du livre de Jacques Lemarchand : *Geneviève.*

Beaux-Arts. — On aurait identifié *Le Maître d'Aix* ! Commandé vers le milieu du XV^e^ siècle par le drapier Corpici, le panneau a été exécuté, vraisemblablement, par le peintre Jean Chapus. — Picasso, depuis plusieurs mois, passe la plus grande partie de son temps dans la cité potière de Vallauris. Nous allons bientôt voir, à Paris, une exposition de poteries du maître. — A Lyon, exposition importante du livre lyonnais du XV^e^ siècle à nos jours. — A Paris, exposition, chez Drouin, de peintures du poète Henri Michaux. — Ouverture, à la galerie Bernheim jeune, d'une exposition consacrée à la femme, c'est-à-dire au thème de la femme dans l'art français entre 1800 et 1930.

Théâtre. — Au Théâtre Antoine, à Paris, création de la dernière pièce de J.-P. Sartre : *Les Mains sales.* — Gaston Baty présente, à Paris, un spectacle de marionnettes « à la française ».

Cinéma. — Pour la première fois depuis sa découverte, le cinéma a fait son apparition dans les villes de province du Cambodge. — Avec l'appui des autorités soviétiques, la ville allemande du cinéma, Babelsberg, sera reconstruite. Elle est située dans la zone soviétique, près de Potsdam. — On a présenté à Paris le film juif *Ils ne sont pas morts en vain*, qui évoque la révolte et la destruction du ghetto de Varsovie.

Danse. Musique. — La compagnie Roland Petit vient d'être officiellement fondée. Elle fera ses débuts, à Paris, en mai. — Le remarquable ensemble vocal Marcel Couraud a donné à la salle Erard un concert pour fêter le troisième anniversaire de sa naissance.

Nouvelles scientifiques. — L'Académie des Sciences vient de perdre son secrétaire perpétuel, Alfred Lacroix, minéralogiste.

Étranger. — Au Cleveland Museum, à New-York, une exposition importante de Bonnard a connu un énorme succès. — A Berne, rétrospective du peintre Cano Amiet, qui fête ses quatre-vingts ans. — A Bruxelles, dans le milieu d'avril, s'est ouvert le festival de musique qui durera jusqu'à la fin de mai. — A Berne, exposition de sculpteurs de Paris, à la Kunsthalle. — A Berlin, le metteur en scène des *Mouches*, de J.-P. Sartre, est malmené par son public. — A Moscou, Ilya Ehrenbourg a reçu, pour son roman *La Tempête*, le Prix Staline du roman.

Querelles et mises au point. — Claude Autant-Lara, metteur en scène du *Diable au Corps*, accuse Roger Leenhardt de s'être inspiré, dans son film *Les Dernières Vacances*, du *Blé en Herbe* de Colette, dont Autant-Lara venait d'acquérir les droits et que l'existence du film de Leenhardt rend, à présent, impossible à réaliser. — L'hebdomadaire *Les Lettres françaises* ayant mal parlé de l'auteur de *J'ai choisi la Liberté*, celui-ci viendra se défendre lui-même des accusations portées, dans ce journal, contre lui. — Le procès intenté à Sacha Guitry et l'éditeur Laffont, à propos du dernier Prix Goncourt, a été gagné par l'Académie Goncourt. Sacha Guitry et l'éditeur Laffont verseront sept cent mille francs à l'Académie Goncourt.

Divers. — A Paris eut lieu la Semaine des Intellectuels catholiques, à laquelle participèrent Étienne Gilson, Romano Guardini, Robert Speaight.

Imprimerie Aubin. — Ligugé (Vienne).
D. L., 2^e^ trimestre 1948. — Imprimeur, n° 276.
N.M.P.P.